

Prendre position pour les veaux laitiers, au vu du bien-être animal et des impacts environnementaux, dans le cadre d'une approche MOINS et MIEUX

Ceci est un document de travail.

C'est une enquête bibliographique, éclairée par des rencontres. Elle rassemble et commente des données sur les réalités qui déterminent la vie et la détresse des veaux issus de vaches laitières ainsi que sur les possibilités d'améliorer leur sort, ceci dans le contexte des filières bovines et des contraintes environnementales.

C'est aussi un plaidoyer pour inclure le respect du vivant et des émotions des animaux dans les stratégies agricoles et alimentaires, pour abandonner certaines absurdités délétères comme la rémunération du veau rendu anémique, et en particulier pour reconnaître que la séparation du veau de sa mère n'est pas quelque chose d'anodin. Il est temps de sortir du déni du lien maternel et de construire les vraies solutions au problème, tout en ramenant toutes les catégories de ruminants vers le pâturage, géré dans le respect de la biodiversité.

Le vivant est plus important que la carcasse. Le cadre économique peut évoluer, les lois naturelles restent ce qu'elles sont.

Frans de Waal, primatologue prestigieux, évoque les sinistres orphelinats roumains qualifiés d'abattoirs de l'âme et poursuit :

« Il y a beaucoup de parallèles avec des animaux élevés en isolement - qu'on songe seulement à la pratique épouvantable de l'industrie laitière de séparer les veaux de leur mère après la naissance. Cela conduit à de profondes perturbations émotionnelles, à la fois chez les vaches et chez les veaux : ils sont moins actifs au niveau social et moins compétents, et sont beaucoup plus rapidement stressés que des congénères qui ont pu rester avec leurs mères. Ils peuvent mal évaluer des situations et sont rapidement déséquilibrés. ... »

Frans de Waal : La dernière étreinte (2018), à la fin du 6ème chapitre

Les experts de l'EFSA recommandent :

« Un contact prolongé entre vache et veau devrait être appliqué de plus en plus en raison des bénéfices en termes de bien-être pour le veau et la vache. A l'avenir, les veaux devraient avoir un contact avec la mère durant toute la période avant le sevrage. »

Welfare of calves on farm, 2023, Recommandations page 128 : *“Prolonged cow-calf contact should increasingly be implemented due to the welfare benefits for calf and cow. In the future, calves should have contact with the dam during the whole pre-weaning period.”*

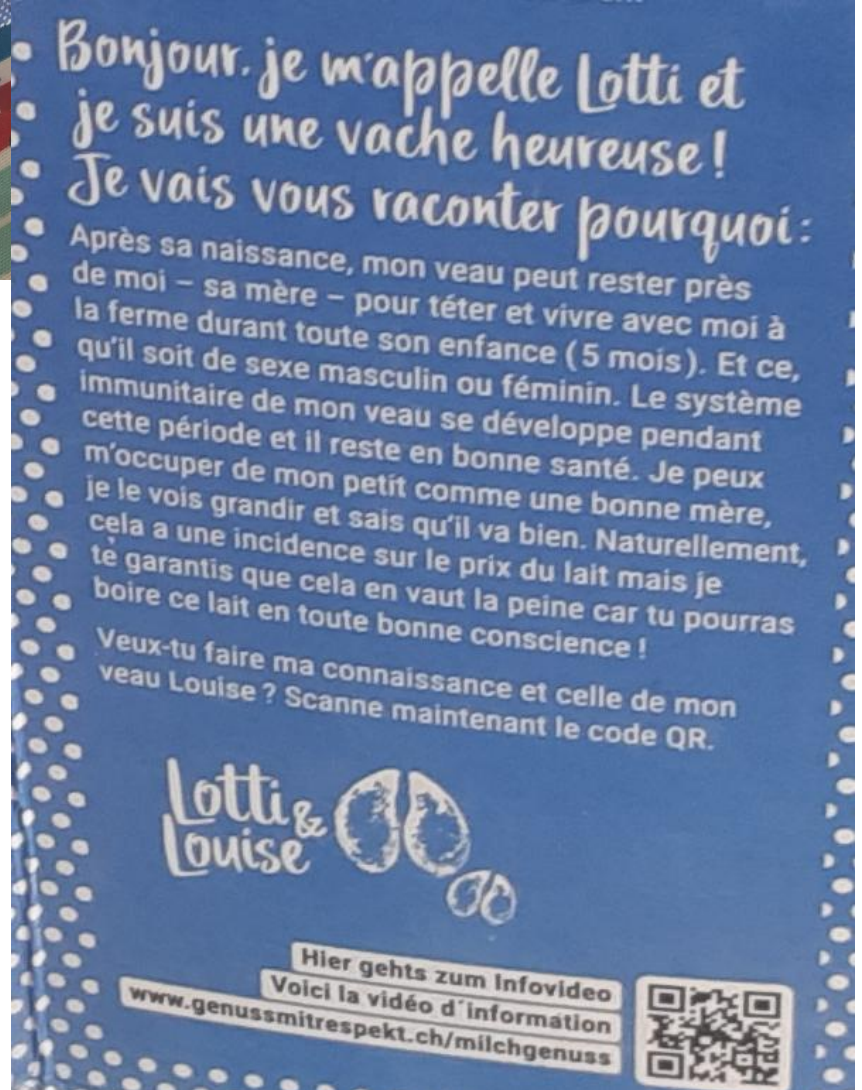
Le projet européen (2,7M€) TransformDairyNet : *Working together to upscale Cow-Calf-Contact dairy production and beyond* vise à passer à l'échelle supérieure pour les systèmes de production laitière avec contact vache-veau :

« Laisser les vaches et les veaux ensemble pour des mois plutôt que pour les habituelles heures ou jours améliore la santé, la croissance et le comportement normal accompagné de plaisir, et c'est la pratique éthique la mieux acceptée par les consommateurs pour augmenter la durabilité des systèmes laitiers en cohérence avec le Green Deal. »

Table des matières

1. Description des filières bovines françaises	5
2. Notions générales sur le bien-être animal.....	6
3. Le bien-être animal, avec focus sur les veaux laitiers.....	7
3.1. Le bien-être des vaches laitières.....	7
3.2. Veaux laitiers : naissance, séparation, logement, alimentation	8
3.3. Mais quelle est donc cette absurdité du « veau blanc » ?	11
3.4 L'engraissement des gros bovins	14
3.4.1 Quelles sont les conditions d'engraissement de gros bovins en Europe ?	14
3.4.2 Impacts et recommandations quant au bien-être des bovins en engraissement.....	15
4. Impacts environnementaux : les émissions et l'intensification.....	19
4.1. La réduction des émissions de GES et les intérêts industriels	19
4.1.1. Les émissions de méthane et la croissance des cheptels.....	19
4.1.2. Un rapide regard sur les émissions de protoxyde d'azote	21
4.1.3. Comment réduire les émissions (en suivant un rapport FAO) ?	22
4.2. L'herbe, la biodiversité et le climat	26
4.3. Alimentation humaine et compétition feed-food.....	30
4.3.1 Les hypothèses INRAE en préparation de la Stratégie Nationale Bas Carbone 3	30
4.3.2. Santé, sobriété et Nutrinet.....	32
4.3.3. Durabilité et compétition food-feed	33
4.4. Que penser de l'impact environnemental des veaux de boucherie ?	37
4.5. En France, la future Stratégie Bas Carbone 3.....	39
4.5.1. Ce que propose la SNBC3 pour l'élevage	39
4.5.2. Remarques sur les propositions du SNBC3 pour l'élevage.....	40
5. Comment transformer le système laitier pour le bien-être des veaux, dans le cadre du MOINS et MIEUX ?	45
5.1. Des verrous psycho-technico-économiques en France et UE.....	45
5.2. Améliorer le bien-être de tous les veaux laitiers	47
5.2.1 Abandonner l'objectif d'une chair claire et le paiement à la couleur	48
5.2.2 Mettre fin à toute période d'isolement en début de vie et les loger en groupe	48
5.2.3 Donner un espace suffisant pour jouer, sauter, galoper.....	48
5.2.4 Apporter une litière confortable, propre et sèche	48
5.2.5 Satisfaire le besoin de téter, augmenter le nombre de repas et la quantité totale.....	48
5.2.6 Augmenter la quantité de fibres, de préférence avec du foin	48
5.2.7 Laisser les veaux là où ils sont nés, abandon des transports et mélanges.....	49
5.2.8 Elever les veaux avec des vaches nourrices	49
5.2.9 Laisser le veau auprès de sa mère.....	49
5.2.10. Allonger les lactations des vaches laitières	49
5.3. Focus sur l'élevage des veaux laitiers avec la mère ou une nourrice.....	50
5.3.1 Le poids des mots : une vache ou la mère ?.....	50
5.3.2. Une prise de conscience et de grands défis	51
5.3.3. La diversité des systèmes	52
5.3.4. Initiatives et recherche 'Vache et veau' : Suisse, Suède, Allemagne, France.....	56
5.4. Focus sur l'allongement des lactations	61
6. Eléments économiques autour des Initiatives 'vache-veau'	65
6.1. Le contexte : devenir des veaux laitiers, à l'international et en France.....	65
6.2. Améliorer le bien-être des veaux.....	67
6.4. Laisser les veaux avec les vaches : économiquement viable ?.....	72
6.5. Une synthèse par des chercheurs INRAE : valoriser les veaux laitiers.....	77
7. Conclusions : faire campagne pour les veaux laitiers ?.....	78

Bouteille de lait de la démarche suisse Muka



1. Description des filières bovines françaises

La France a un cheptel¹ de vaches d'environ 7 millions, se répartissant entre **vaches laitières (3,43 M)** et **vaches allaitantes (3,56 M)**. La diminution des vaches laitières s'explique par l'augmentation de productivité par vache, la baisse des vaches allaitantes par le faible revenu dégagé. 31% des vaches sont des Prim'Holstein, race laitière pure, soit 2,2M de vaches, 18% sont Charolaises et 15% Limousines. Les races mixtes réputées de bonnes qualités à la fois laitières et bouchères, comprennent la Montbéliarde (8%), la Normande (4%), l'Abondance, la Simmental...

Les vaches laitières donnent (presque) chaque année naissance à un veau pour déclencher une période de lactation. Sur environ **3,3 M de veaux laitiers nés/an**, la moitié sont des femelles donc environ 1,65 M. Le **taux de renouvellement des vaches laitières étant d'environ 34 %**, cela signifie qu'environ 1,16 M femelles/an trouvent une place dans le renouvellement du troupeau laitier, et 490 000 veaux laitiers femelles sont abattus pour la viande soit en tant que veau de boucherie, comme la majorité des veaux mâles, soit en tant que génisses. Les **vaches laitières de réforme** fournissent une grande part de la viande dite de bœuf. Sur une exploitation laitière, près de la moitié des animaux présents sont des génisses, avec un âge au premier vêlage de 32 mois en moyenne.

La filière des **veaux laitiers de boucherie**, intégrée par les producteurs d'aliment, concerne environ 60 % des mâles et 10 % des femelles dans des ateliers spécialisés de bâtiments fermés sur caillebotis (béton ou bois), plus rarement sur litière (plutôt les veaux de race mixte, mieux valorisés).

Un quart des veaux laitiers mâles produit des **Jeunes Bovins (JB)** abattus entre 12 et 24 mois, engraisés en claustration, de manière très intensive. Seulement 8 % bénéficient en tant que **bœufs (mâles castrés)** d'un engraissement plus long, à base d'herbe pâturée et conservée.

L'exportation des jeunes veaux laitiers est en forte augmentation (337 000 en 2020), à 93% vers l'Espagne, qui est donc devenu un marché crucial pour la filière. Une part significative de ces animaux est, une fois engraisés, exportée vivants vers des pays tiers (sans protection des animaux).

La **vente directe de viande de veau à la ferme laitière** permet de valoriser un meilleur bien-être.

Les vaches allaitantes ont remplacé la production laitière dans les zones herbagères (Massif central). Les revenus étaient très bas. Mais en 2025 une forte demande fait bondir les prix. Les **veaux de race à viande** sont en général allaités et pâturent avec leur mère, jusqu'au sevrage brutal, entre 5 et 10 mois en général. **Plus d'1 M de ces broutards** (animaux dits maigres), dont 65 % de mâles, **sont exportés** pour un engraissement intensif, en grande majorité vers l'Italie. D'autres sont engraisés de manière tout aussi intensive et en claustration en France comme **Jeunes Bovins (taureaux)**. Les bœufs (mâles castrés) sont en petit nombre ; ils sont engraisés plus lentement et longuement à l'herbe. Les veaux dits 'sous la mère' seront traités plus loin.

La filière veut **relocaliser l'engraissement** des broutards. En 2025 elle manque d'animaux. Il serait donc pertinent d'engraisser plus d'animaux laitiers pour de la viande rouge et au pâturage.

L'abattage de gros bovins en 2022 se répartit (tous types raciaux confondus) entre 48% de vaches, 19% de génisses, 4% de bœufs et 30% de Jeunes Bovins et taureaux. L'exportation en vif de gros bovins finis s'élève à 33 000 têtes dont 22 000 taurillons.² La balance commerciale est excédentaire en valeur de 0,6 Md€ (broutards !) mais 26% de la consommation est importée, et 18% de la production est exporté. La viande importée alimente surtout la restauration hors domicile.

¹ Devenir des jeunes ruminants laitiers : comment concilier élevage et attentes sociétales INRAE Prod. Anim., 2023, 36 (1), 7491 Dominique POMIÈS¹, Caroline CONSTANCIS², Julien JURQUET³, Isabelle VEISSIER¹, Hugues CAILLAT⁴, Gilles LAGRIFFOUL⁵, Marie DROUET⁶, Clément FOSSAERT⁷, Yannick LE COZLER⁸

² Chiffres clés du GEB Bovins 2023 Productions Lait et Viande

2. Notions générales sur le bien-être animal

Le bien-être animal est devenu un vaste sujet de recherche scientifique avec énormément de données. Le **CNR BEA (Centre National de Référence pour le bien-être animal)** publie régulièrement des Newsletters (toutes téléchargeables) avec les synthèses en français et anglais de publications scientifiques et d'actualités, et de plus en plus d'expertises propres en réponse à des questions.

Suite à une Initiative Citoyenne Européenne qui avait collecté en 2020 1,4 M de signatures **demandant la fin de l'ère des cages**, et dans le cadre de la **Stratégie Farm to Fork**, la Commission européenne s'était engagée à réviser l'ensemble de la législation de protection des animaux de ferme et à publier ses propositions fin 2023. L'**EFSA** (European Food Safety Authority) a élaboré des **rapports et recommandations** pour l'ensemble des espèces et thèmes. Mais l'échéance des propositions législatives est repoussée à 2026. Celle sur les transports d'animaux est publiée (2023) ; le Parlement européen a fait une démonstration affligeante³ de l'influence des lobbys, sans pitié.

Les **normes minimalistes** en vigueur maintiennent les systèmes industriels « performants » en place, en les améliorant un petit peu sur les problèmes le plus en vue (p ex l'immobilisation des truies ou des veaux) et/ou générant une morbidité accrue donc une perte économique (p ex l'anémie des veaux). Au près des éleveurs ces normes misérables ont été confondues avec du soi-disant « bien-être ». De surplus, chaque norme minimale est truffée de dérogations (permettant l'immobilisation, les interventions douloureuses à vif, etc.). Il existe des normes minimales spécifiques pour les veaux, mais pas pour les vaches et autres gros bovins. Les rapports récents de l'EFSA montrent les progrès considérables faits par les scientifiques. P ex en matière de surface minimale, il ne suffit plus que les animaux aient tout juste la place, en se serrant, d'être couchés tous en même temps.

Aujourd'hui le consensus scientifique dit qu'il faut non seulement éviter la souffrance, mais permettre des émotions positives, agréables. Les travaux sur les émotions et sur les compétences cognitives des animaux se multiplient⁴. La zootechnie s'intéresse au bien-être animal dans la mesure où le bien-être (souvent confondu avec la santé) améliore la productivité. Cela permet de mieux comprendre certaines choses. Mais il serait beau d'apprendre à rechercher le bien-être pour le bien-être et pour se faire plaisir. Voilà ce que comporte le bien-être des animaux :

- **Satisfaire les besoins de bien-être des animaux** ; ce sont des besoins
 - **sanitaires**: hygiène, qualité de l'air, qualité de l'eau, prophylaxie, biosécurité...
 - **physiologiques**: alimentation adaptée à l'espèce, croissance harmonieuse, « bouger c'est la santé », stimulations climatiques, repos de qualité, pas d'hyperproductivité dommageable, ...
 - **comportementaux** : expression des comportements naturels nécessaires ou favorables aux émotions positives (inutile de laisser s'exprimer bagarres et chicanes!) : recherche de nourriture (pâturage, tétée,...), repos adéquat, interactions sociales, exploration, jeu...
 - **affectifs** : permettre et respecter les liens familiaux et amicaux entre animaux, p ex par la stabilité des groupes et une bonne relation homme-animal,...
 - **cognitifs** : l'environnement doit être suffisamment stimulant, diversifié et spacieux pour que l'animal puisse explorer et interagir avec intelligence, apprendre à contrôler son environnement et trouver des satisfactions et des solutions aux défis qui se posent,...
- **et assurer une protection active contre la souffrance physique** (douleur, inconfort, maladie...) **et psychique** (frustration, peur, isolement, séparation, stress chronique,...).

³ The European Institute for Animal Law & Policy: Brussels at a Standstill: The Fight avec Animal Transport Rules

⁴ Revue des méthodes d'évaluation chez Heather W Neave: Measuring minds: Understanding the mental states of dairy cattle in different management conditions. JDS Communications 2025; 6:479-483

3. Le bien-être animal, avec focus sur les veaux laitiers

3.1. Le bien-être des vaches laitières

Le bien-être des vaches laitières a toujours suscité un intérêt certain chez les producteurs laitiers, vu que la lactation est fortement impactée par tout stress. Il y a donc un intérêt économique à s'en soucier. Or le taux de remplacement des vaches laitières est en moyenne de 34 %, à 5,8 ans et après 3 lactations (et souvent beaucoup moins), bref, les vaches ne résistent pas très longtemps. En vue de la révision de la réglementation la Commission européenne a saisi l'EFSA sur des questions précises : les boiteries et mammites, les restrictions de bouger et problèmes de couchage, l'impossibilité d'exécuter les comportements de confort, les désordres métaboliques. L'EFSA étudie quels sont les facteurs de risque qui au niveau des bâtiments et des pratiques favorisent ces atteintes au bien-être et comment les évaluer sur l'animal. Des risques élevés de mauvais bien-être sont attribués aux facteurs suivants : nombre de vaches supérieur au nombre de logettes ; espace total à l'étable limité ; dimensions inappropriées des logettes ; forte mortalité ; pas d'accès au pâturage. Or la France ferait partie des pays européens qui pratiquent le plus le pâturage : 90 % des vaches laitières (la définition du pâturage semble très laxiste) pour 30,8 % en Allemagne⁵ et 24,7% au Danemark. - Les émotions des vaches n'ont pas été traitées.

Il est frappant que **RIEN dans cette expertise sur les vaches ne se rapporte aux conditions de mise-bas et à la relation vache-veau** (idem pour le protocole d'évaluation du bien-être Welfare Quality). On peut y voir cet immense omerta qui pèse sur le lait. Tout est fait pour que vache et veau soient traités dans des catégories séparées qui ne se rencontrent pas. Nous sortirons de l'omerta.

La Commission a eu l'intelligence de demander une *Etude sur des modèles économiques pour prévenir le transport de vaches laitières en fin de carrière inaptes au transport*⁶. Les vaches sont réformées parce que infertiles ou pas assez productives, ou alors blessées, boiteuses ou malades. Assez régulièrement des vaches, qui d'après la loi sont inaptes au transport, sont quand même transportées à l'abattoir, ce qui génère des souffrances considérables. Un vétérinaire qui refuse un tel transport peut se faire mal voir par sa clientèle. L'étude conclut que pour réduire le transport de vaches inaptes il faut allouer des ressources et disséminer les bonnes pratiques ; aussi, un changement plus systématique, p ex du modèle économique dans lequel opère le secteur laitier de l'UE, est certes plus difficile à aborder, mais est reconnu comme un facteur clé.

La reproduction chez les vaches laitières est gérée pour produire du lait avec une efficacité alimentaire et une rentabilité maximales. Trois mois après le vêlage une nouvelle insémination est pratiquée. La gestation dure 9 mois. Le tarissement est induit assez brutalement 8 semaines avant le vêlage suivant. Classiquement, l'intervalle entre deux vêlages (IVV) ne dépasse pas 400 jours. Chaque jour improductif pèse dans le bilan productiviste. Toutefois aujourd'hui, **l'allongement des lactations** est une option de plus en plus prise au sérieux (voir plus loin).

L'infertilité des vaches est la première cause de réforme, la deuxième sont les cellules et infections dans la mamelle, la troisième les boiteries, pour un âge moyen de 5,3 ans et 3,2 lactations⁷. Cela montre bien que quelque(s) chose(s) dans le système ne va/vont pas trop bien.

Même s'il est dit que « l'éleveur aime ses vaches » le système ne conduit pas à faire des sentiments, bien au contraire.

La génomique de son côté promet toujours tout... et de concilier résilience et efficience⁸ des vaches, bref, elle promet de résoudre les problèmes de santé, de productivité et d'émissions de GES.

⁵ EFSA Welfare of dairy cows p.27

⁶ ICF, avril 2022

⁷ Webinaire IDELE sur la longévité 29 novembre 2024

3.2. Veaux laitiers : naissance, séparation, logement, alimentation

La naissance du veau se fait, si le bâtiment est moderne, dans une case spacieuse et proprement paillée où la vache est le plus souvent seule, parfois en groupe. Mais la mise-bas à l'attache perdure – une épreuve épouvantable de plus pour la vache.

Tout le monde sait qu'une **bonne ingestion de colostrum** dans les premières heures de la vie est déterminante pour la défense immunitaire et la survie du veau. Soit cette ingestion se fait naturellement, par des premières tétées, soit l'éleveur traite la vache et fait boire le colostrum au veau. Une technique préconisée est de faire boire 4 litres en une seule prise, quitte à sonder et gaver le veau. En règle générale le veau laitier est enlevé à sa mère, soit directement après la naissance soit quelques heures ou un jour plus tard. En France, pour ce qui concerne **les veaux nouveau-nés sur les fermes laitières**, les igloos et les cases individuelles sont très répandus. Le logement collectif, dont les igloos collectifs, semble se développer. Une enquête récente prend acte de cette diversité.⁹

Les veaux à vendre sont collectés à partir de l'âge légal minimal de 2 semaines, minimum qui pourrait à l'avenir passer à 5 semaines. Ils sont transportés vers des centres d'allotement et de là à des **ateliers d'engraissement intensif de veaux de boucherie** (parfois Jeunes Bovins) voire exportés.

La séparation du veau de sa mère supprime le **vivre-ensemble naturel qui est caractérisé par le nourrissage, par des comportements de soin et d'affection, et par l'apprentissage social** des choses de la vie : la nourriture, la vie en troupeau, l'environnement. **Naturellement** la vache met bas à distance du troupeau et les premiers jours elle cache son petit dans la végétation, où elle vient le voir régulièrement. La reconnaissance mutuelle se développe par l'odeur, la voix et la vue. La mère et le petit s'attachent fortement l'un à l'autre au fil des heures et des jours. Après quelques jours elle le ramène au troupeau, où il s'associe volontiers avec d'autres petits veaux ; on parle de « jardin d'enfants » du troupeau. Toute séparation du veau de la mère entraîne l'appel et la recherche de l'autre, et en cas de perte la détresse des deux est profonde. Un veau élevé avec la mère est plus sûr de lui, plus compétent socialement, apprend mieux, a moins peur, qu'un veau isolé. De très nombreuses études scientifiques traitent cette question (voir bibliographie de l'EFA).

L'impact de la séparation sur la mère ne suscite que peu d'intérêt. Après la naissance la vache lèche son veau intensément. La tétée du veau avec la descente du lait est accompagnée d'une poussée d'ocytocine dite 'hormone de l'amour' (pour faire bref) et il y a toutes les raisons de penser que la proximité et la tétée déclenchent chez la vache une émotion de bonheur (comme chez la plupart des femmes qui allaitent ou pouponnent), ce qui est très logique, puisque l'évolution sélectionne des mécanismes dont les émotions qui confortent les comportements favorables à la survie. Les éleveurs se défendent des critiques contre la séparation avec l'argument qu'il vaut mieux séparer à 1 ou 2 jours, parce que le lien d'attachement ne se serait pas encore constitué et la vache souffrirait peu. Il est évident qu'une séparation plus tardive génère des meuglements intenses. Toutefois cela appelle la remarque suivante : dans la nature, les premiers jours le veau reste caché dans la végétation ; il est donc logique que la vache ne l'appelle pas pour qu'il vienne vers elle. Par contre, ce qui semble logique pour les premiers jours, c'est que la vache cherche son veau – et c'est bien ce qu'on peut observer, mais ce comportement est silencieux, il dépend de la configuration des lieux (qui biologiquement ne font pas de sens puisque munis de barrières) et mène nulle part puisque le veau est parti. Un autre argument contre les critiques est que les Prim'Holstein seraient moins maternelles que d'autres races surtout allaitantes, qui sont sélectionnées pour le comportement maternel et qui défendent leur veau parfois violemment. Or il semble hasardeux de

⁸ https://www.gentore.eu/uploads/1/0/7/4/107437499/gentore_french_web_final_1.pdf

⁹ <https://idele.fr/detail-article/etat-des-lieux-du-logement-des-veaux-laitiers-avant-sevrage>

conclure à partir d'un comportement globalement très docile, comme il a été sélectionné chez les laitières, sur la faiblesse des émotions maternelles. L'émotion est une chose, et le tempérament qui détermine la réaction comportementale visible en est une autre. Il y a certainement une grande variabilité entre individus. Ce qui nous amène au 3^{ème} argument qui met en avant que certaines vaches ne s'occupent pas de leur veau, et certaines primipares sont perdues avec ce qui leur arrive. Or la première question à se poser lorsqu'une vache dans une ferme échoue à s'occuper de son veau, c'est que les conditions dans lesquelles elle se trouve et d'éventuels stress et perturbations humaines pourraient jouer un rôle. Ensuite, sa propre expérience, en particulier si elle a été élevée par sa mère, ou si elle a subi un isolement, pourrait compter. Sans oublier qu'un état pathologique, des douleurs, peuvent perturber le comportement.

Il faut reconnaître qu'il existe aussi une variabilité individuelle chez les femmes (qui est d'ailleurs revendiquée par elles) et que certaines femmes peuvent avoir du mal à s'adapter après le bouleversement d'une naissance. Il y a eu des sociétés pratiquant l'infanticide, essentiellement par manque de ressources et pour ne pas mettre en péril des enfants déjà plus âgés. En France (et c'est beaucoup moins compréhensible !) la mise en nourrice quoique meurtrière pour les enfants, était très répandue p ex à Paris et Lyon¹⁰. Mais de telles défaillances et malheurs ne justifient en aucun cas d'enlever les enfants aux mères, bien au contraire. De même, si certaines vaches présentent des troubles du comportement maternel (et encore faudrait-il en comprendre les causes !) cela ne justifie d'aucune manière d'enlever les veaux à toutes les vaches. Et si ceux qui enlèvent le veau à sa mère se servent de tels arguments pour justifier ou excuser ce qu'ils font, c'est qu'il faut bien qu'ils se donnent bonne conscience et ce besoin peut aussi se comprendre. Le plus commode pour dormir tranquille c'est de se dire « la vache se fiche de son veau ». Elle continue à manger et à « donner » son lait, donc tout irait bien.

Le logement du veau est susceptible d'évoluer avec la révision de la réglementation.

Les veaux d'élevage, restant sur les fermes laitières, sont le plus souvent logés en groupe dans des cases paillées, mais c'est la phase d'isolement initiale, de durée variable, qui cause souci et qui devrait être abandonnée. Le logement des **génisses** est très divers. Dans certaines fermes il est confortable, et souvent les génisses pâturent en belle saison. Mais il y a aussi de nombreux cas où les génisses, qui ne présentent pas encore d'enjeu économique contrairement aux vaches, passent l'année dans des cases plutôt sordides et sur caillebotis intégral, ou sur une litière boueuse. En Europe les systèmes en zéro pâturage sont très nombreux ; ces animaux ne voient jamais de prairie parce que toute leur vie se passe entre des logettes plus ou moins inconfortables, un couloir plus ou moins souillé, et un robot ou une salle de traite.

Quant aux **veaux de boucherie**, seule une minorité de 5 % ¹¹ bénéficie de cases paillées et spacieuses. La **directive en vigueur** non seulement autorise les sols en caillebotis intégral (95 % en France), mais permet aussi le logement en 'case individuelle' (ou plutôt 'cage'), jusqu'à l'âge de 8 semaines. Le veau doit juste pouvoir voir et toucher d'autres veaux. La largeur de cette prison de 8 semaines est au moins égale à la taille du veau au garrot, mesurée en position debout, et la longueur est au moins égale à la longueur du veau mesurée entre la pointe du nez et la face caudale du tuber ischii (pointe des fesses), multipliée par 1,1, donc théoriquement il devrait pouvoir se retourner (ce qui d'après l'EFSA n'est, en pratique, pas toujours le cas). Au-delà de 8 semaines d'âge il doit être logé en groupe (donc au moins à deux selon l'interprétation de la réglementation). La surface minimale est alors de 1,5m² pour un veau <150kg, 1,7m² jusqu'à 220kg et 1,8m² au-delà. Le taux d'hémoglobine moyen doit être d'au moins 4,5mmol/l de sang, limitant l'anémie tout en l'acceptant.

¹⁰ <https://journals.openedition.org/transtexts/497> La mise en nourrice, une pratique répandue en France au XIX^e siècle Emmanuelle ROMANET

¹¹ Repères techniques et économiques 2023-2024 des élevages de veaux de boucherie. INOSYS

Le **nouveau rapport de l'EFSA sur le bien-être des veaux** (2023) déroule les conséquences terribles sur le bien-être des veaux dans ce système largement prédominant qui est aussi celui, typique, de la production du veau dit 'blanc' (white meat), c'est-à-dire produisant une chair claire en créant une anémie du veau par une alimentation volontairement carencée en fer. Les réalités listées ci-dessous se rapportent donc (sauf dans le cas très minoritaire des grands groupes) essentiellement au logement typique sur caillebotis intégral, avec surface minimale, d'abord en cage individuelle dite baby-box, puis après enlèvement de quelques barrières en (petit) groupe réglementaire. L'alimentation au seau se fait deux fois par jour (sauf dans le cas des grands groupes avec distributeur automatique de lait).

L'EFSA précise bien, pour chaque élément de l'évaluation, les « *états émotionnels négatifs* » induits.

- **Restriction de mouvement** : par manque de place ; en fin de séjour en baby-box le veau ne peut même plus s'y retourner ; mais aussi en raison du sol glissant et inconfortable à la marche.
- **Stress de l'isolement** : la case individuelle est dommageable pour le développement du comportement social, le comportement alimentaire et les états émotionnels, il augmente les peurs et induit des déficits cognitifs.
- **Incapacité d'exprimer le comportement de jeu** par manque de place, sol glissant, isolement, absence d'enrichissement. La motivation de jouer est forte, même si globalement sur une journée, cela occupe peu de temps. Ce sont des sauts, des galopades. Il y a des jeux locomoteurs, des jeux sociaux, des jeux avec un objet.
- **Incapacité d'exprimer le comportement d'exploration et d'alimentation (pâturage)** : manque d'espace, sol inapproprié, absence d'enrichissement, absence de pâturage, absence de foin.
- **Stress de groupe** : survient en logement en groupe lorsqu'il y a compétition pour des ressources (p ex en cas de grands groupes avec insuffisamment de distributeurs d'aliment lacté) et surtout dû aux regroupements fréquents ; certains élevages changent les veaux souvent de groupe pour avoir des groupes de poids homogènes, or les veaux s'attachent entre eux et tout changement est un stress important. EFSA recommande pour les premières semaines de petits groupes pour minimiser les risques d'infections (manque de données pour les grands groupes de 30 à 40).
- **Incapacité d'exprimer le comportement de tétée** : cela conduit à des comportements anormaux. L'alimentation usuelle des veaux est contraire à leur physiologie :
 - **en nombre de repas** ; le veau a 2 repas/jour, alors qu'avec la mère il tète 5 à 9 fois par jour. Certains zootechniciens admettent un seul repas par jour pour réduire le temps de travail.
 - **la position de la tête** en buvant au seau (contrairement à la position en tétant la mamelle) induit le risque d'écoulement de lait vers le rumen et vers les poumons.
 - **incapacité de téter** : typiquement la buvée se fait par des seaux, avec ou sans tétine. Or, téter est un besoin majeur. La motivation de téter dure beaucoup plus longtemps que l'ingestion (rapide) de la ration. Les veaux frustrés tètent des parties du corps d'autres veaux (même boivent l'urine), ou des objets, ce qu'un veau qui est avec sa mère ne fait jamais. Divers systèmes cherchent, avec des tétines, de réduire l'énorme frustration de cette privation. Mais rien ne vaut la mamelle de la mère.
 - **buvée trop rapide** : avec une durée de buvée dans le seau de 8 minutes/jour, alors qu'avec la mère il tète 57,6 minutes (EFSA).
- **Faim prolongée** : la quantité de lait est insuffisante, souvent conseillée à 10 % du poids/jour alors qu'il en faut au début 20 % du poids/jour. Et pire avec un seul repas/jour, ou la suppression d'un repas !
- **Incapacité de mâcher et ruminer** : les veaux ont une forte motivation pour mâcher et ruminer, mais les concentrés (à faible teneur en fer !) qu'ils reçoivent ne sont pas adaptés en forme, en composition et en quantité (voir page suivante). Le mieux c'est du foin long.

- **Désordres gastro-entériques** : 1^{ère} cause de mortalité pour les infections durant les premières semaines. D'autres désordres sont liés à l'alimentation non physiologique (voir page suivante).
- **Désordres respiratoires** : 2^{ème} cause de mortalité ; exacerbé par le transport et mélange de veaux d'origines différents et par les nombreux stress que subissent les veaux ; distribution systématique d'antibiotiques au vu des risques, suite aux mélanges de veaux et aux stress.

Quant au transport, et en particulier les longs **transports des veaux non sevrés**, un rapport d'audit de 2023 en France¹² montre divers facteurs qui réduisent l'efficacité des contrôles. La conformité des pratiques avec la législation n'est pas garantie... et il faut bien les images publiées par des ONGs pour voir les réalités derrière le jargon administratif. Les veaux non sevrés sont particulièrement vulnérables. L'inaptitude au transport est aussi un problème récurrent.¹³ De toute façon il est impossible de faire boire et d'alimenter tous les animaux dans un camion. Que des logiques commerciales absurdes puissent imposer ces transports en masse est en soi un symptôme et une preuve de la faillite morale du système agroalimentaire européen et de sa gouvernance.

Parmi les **lignes rouges** qu'il faut s'arrêter de franchir il y a celles concernant le traitement des veaux laitiers, et cela dans les meilleurs délais, à court, moyen et long terme :

- l'objectif de couleur claire de la viande de veau, la phase d'isolement en début de vie,...
- les transports des veaux, et cela d'autant plus s'ils sont 'longs' (> 8 heures), mais aussi < 8h
- la séparation de la vache et de son veau.

3.3. Mais quelle est donc cette absurdité du « veau blanc » ?

L'objectif de la zootechnie du veau de boucherie est de produire une viande de couleur claire¹⁴ afin de donner au consommateur la conviction qu'en achetant du veau il achète autre chose que de la viande de bœuf (qui est rouge) et donc qu'il achète tantôt l'un et tantôt l'autre, et globalement plus. Il s'agit donc d'un **objectif de marketing**. La couleur n'a pas d'effet sur le goût. **La couleur claire de la chair est due à l'anémie provoquée par une alimentation volontairement carencée en fer. C'est pourquoi on interdit au veau l'ingestion d'herbe ou de foin, naturellement riches en fer. Or l'herbe est justement la nourriture naturelle et saine du veau, à côté du lait !**

A l'origine de ce marketing dont nous constatons la perversité, il pourrait y avoir certaines pratiques traditionnelles, régionales, telles que le maintien du veau à l'attache dans le noir (l'obscurité étant supposée le rendre plus blanc) avec une muselière¹⁵ pour qu'il ne puisse pas ingérer autre chose que le lait qu'on lui apporte au seau ni lécher de la ferraille pour y trouver le fer qui lui manque. Dans la tradition limousine du veau dit 'élevé sous la mère' (qui est de race à viande) ce veau est séparé de sa mère qui elle va au pâturage (elle n'est pas traite), mais le veau est enfermé à l'étable et a droit à deux tétées par jour ; après chaque tétée il est de nouveau enfermé dans sa

¹² Final report of an Audit of France carried out from 13 to 24 November 2023 in order to evaluate the Protection of Unweaned Calves during Long Journeys

¹³ L Mounier et al: Animal welfare during transport : Update on the implementation of Council Regulation (EC) N°1/2005. Study commissioner by the European Parliament Research Service. 2025

¹⁴ Le classement des carcasses peut être consulté chez FranceAgriMer : <https://www.franceagrimer.fr/content/download/12661/document/veau1.pdf>

¹⁵ Cette croyance est rapportée par la Commission d'enquête 'Veau sous la mère', page 32 <https://www.google.com/url?sa=t&source=web&rct=j&opi=89978449&url=https://extranet.inao.gouv.fr/fichier/CNIGPLRS-TG-2010-406-STG-VeauEleveSousLaMere.pdf&ved=2ahUKewiY1PO8-tQOAxUrUaQEhUHUMSEQFnoECBMQAQ&usq=AOvVaw1IFvVgXCsd7TbqvUx3ycUe>

case. Selon le cas, pour optimiser la carcasse, il peut être nourri en plus par des nourrices, complété aux œufs, au sucre, et avec des produits laitiers donnés au biberon. « *Plus ils sont enfermés plus leur viande est blanche et plus leur prix au kilo est élevé, un produit de luxe* ». ¹⁶ Selon la Chambre d'agriculture de Corrèze la viande de ce veau est « *de couleur blanche à rosé très clair, au grain très fin, d'une jutosité et d'un fondant remarquables* ». Attention, il s'agit toujours de race à viande, et pas de veaux laitiers. Une version laitière de l'histoire est que l'alimentation liquide du veau vient du fait qu'autrefois on fabriquait du beurre, qui était très demandé, pour la vente, et ainsi la partie maigre du lait était utilisée pour engraisser le veau ¹⁷.

Mais la croyance que le veau doit être 'blanc' (blanc comme le lait qu'il est tendrement supposé boire...) a été soigneusement cultivée en cachant la vérité aux consommateurs. En fait les veaux de boucherie industriels ne sont pas nourris au lait mais au lactoremplacé qui contient selon la tranche d'âge une part de poudre de lait, mais qui est surtout fabriqué avec des produits du marché mondial moins chers. Pour se différencier il a donc été créé un Label rouge de veau, reposant sur l'argument communiquant que ce veau est nourri avec du vrai lait (complété avec un aliment liquide ou solide). Ces cahiers des charges complexes ne concernent pas les veaux de type racial laitier.

L'objectif de marketing par la couleur est soutenu et pérennisé par la rémunération de la viande de veau. Certes, avec la directive de protection des veaux qui limite l'anémie on observe un certain glissement vers le rosé. Mais l'effet pervers de la cotation est toujours en vigueur. Un éleveur qui donnerait du foin à volonté à son veau et produirait un veau sain, non anémique et rouge, est fortement pénalisé et perd son revenu. Il faut une clientèle de vente directe ou 'bio', bien informée, pour vendre du veau rouge, non anémique, à un prix juste.

Voici ci-dessous l'exemple de la cotation des carcasses de veau à Rungis du 22 octobre 2024 ¹⁸. La qualité de la carcasse est décroissante de la catégorie E vers les catégories U, R, O, P. À l'intérieur d'une même catégorie c'est la couleur, donc l'anémie, qui change, et qui change le prix. C'est efficace : le Réseau d'élevages INOSYS ¹⁹ classe 85 % des veaux ²⁰ en blanc et rosé clair (anémiques).

Cotation de la carcasse de veau à Rungis le 22 octobre 2024

Veaux de France respectivement de l'UE

	rouge	rosé	rosé clair	blanc
cat E France / UE			8,40 / --	10,60 / 7,40
cat U France / UE	4,20 / --	6,30 / --	7,30 / 6,40	8,30 / 7,10
cat R France / UE	4,00 / --	5,50 / 4,70	6,80 / 6,20	7,20 / --
cat O France / UE	3,80 / --	4,40 / 4,20	6,10 / 5,20	

La teneur moyenne en hémoglobine d'un veau non anémique entre 1 et 30 semaines d'âge est entre 5,64 et 7,11 mmol/l de sang, augmentant avec l'âge. La norme dit que la valeur moyenne d'un lot de veaux doit être d'au moins 4,5 mmol/l ce qui reste nettement en-dessous de la valeur physiologique. Certains veaux subissent trois prises de sang et des injections douloureuses de fer (en cas de taux trop bas, qui serait illégal). L'effet d'une anémie entre 4,5 et 5,3 mmol/l est mal connu, mais les réactions cardiovasculaires et respiratoires à l'effort indiquent une réduction du bien-être (EFSA). L'EFSA recommande de développer des méthodes non invasives pour mesurer l'anémie... Est-ce qu'elle craint des résistances vigoureuses si elle voulait mettre fin à toutes ces perversités ?

¹⁶ C'est ainsi que le formule France3 Nouvelle Aquitaine dans un reportage, au moment du confinement du Covid. En Corrèze, en 2018, 22000 veaux étaient produits selon le cahier des charges 'veau sous la mère'. <https://www.youtube.com/watch?v=WwVelXuGA0o>

¹⁷ selon Christian Delporte, nutritionniste

¹⁸ Site de la cotation : <https://www.web-agri.fr/marches-agricoles/rungis/veau>, relevé le 15 novembre 2024

¹⁹ Repères techniques et économiques 2023-2024

²⁰ 106 exploitations représentatives des systèmes, avec performances technico-économiques supérieures

Le régime alimentaire carencé du veau clair implique aussi une **restriction en fibres**. La loi prescrit une quantité minimale obligatoire qui reste largement insuffisante pour assurer une bonne santé au veau. Un veau ainsi carencé en fibres rumine 5,5 heures/jour de moins qu'un veau qui a accès à des fibres ad libitum. Or, mâcher et ruminer sont des besoins essentiels du veau. La recommandation de l'EFSA est de multiplier la quantité minimale de fibres par 5 et sous forme de foin. Le régime alimentaire des veaux 'blancs' ou standard (concentrés et fibres inadaptés, buvées trop peu nombreuses et trop volumineuses) génère aussi de **très nombreuses lésions pyloriques** et des **anomalies du rumen**.

Tous ces schémas d'alimentation contre-nature des veaux de boucherie, dictés d'un côté par des profits industriels et de l'autre par des traditions totalement dépassées, qu'il s'agisse de veaux laitiers ou de race à viande labellisés, sont d'autant plus contestables que la science aujourd'hui questionne « *le rôle du microbiote dans les mécanismes psycho-neuro-endocriniens, par l'intermédiaire de l'axe « intestin-cerveau », qui relie les différents aspects du bien-être et de la santé* »²¹. Chez le veau ce microbiote est manipulé et violenté sans pitié.

Il ne s'agit pas d'être naïf et d'imaginer que tout ce qui est 'naturel' serait bon pour la santé. L'évolution naturelle a généré les maladies et les parasites, et elle gère les populations avec l'outil de la faim. Mais elle a aussi créé les outils de l'immunité et le formidable moteur du bonheur et celui, terrible, de la douleur et de la souffrance. L'Homme doit s'arrêter de jouer à l'apprenti sorcier et redévelopper sa capacité d'empathie que l'évolution lui a donnée. Et le constat est incontestable : un veau élevé par sa mère est en meilleure santé qu'un veau séparé comme d'usage. C'est valable plus largement : « *...l'amélioration du bien-être, basé sur le renforcement des liens sociaux entre congénères, réduit le risque de maladie* »²². Et facilité les guérisons. Ce qui ne dispense pas d'hygiène et de prophylaxie.

En conclusion de ce qui précède, il est étonnant, incompréhensible et carrément scandaleux qu'une absurdité aussi flagrante et maltraitante que la couleur claire du veau puisse encore être acceptée, accompagnée par des techniciens d'élevage et des vétérinaires, promue, produite et vendue à des consommateurs qui ne savent et ne comprennent rien des différences entre races et filières, du marketing de la viande et du lait et des logiques derrière la maltraitance des veaux. L'élevage contre nature continue, le drame des 'vaches folles' n'a servi à rien.

Il n'y a aucune raison que le 'veau blanc' soit intouchable et qu'on ne puisse pas, enfin, dire la vérité, haut et fort. Le paiement en fonction de, et favorable à, la couleur claire du veau ainsi que toute pénalisation d'un veau rouge normal et sain doivent être abandonnés et interdits.

L'abandon du paiement à la couleur enlèvera une première barrière pour avancer vers des conditions d'élevage respectant mieux l'animal.

Le deuxième pas de vérité qui s'impose c'est de reconnaître que la séparation du veau de sa mère n'est pas un acte anodin et banal mais bien un acte certes traditionnel mais néanmoins inhumain qui impacte lourdement l'état émotionnel des animaux. Les solutions sont beaucoup plus complexes que le bannissement du 'veau blanc'. Toutefois elles existent, certains les pratiquent. Il faut les développer et mettre en place leur viabilité économique.

Dans le cadre d'une stratégie progressive et échelonnée d'amélioration des conditions de bien-être des veaux, le maintien du veau auprès de sa mère doit être l'objectif à terme.

²¹ Christian Ducrot et al : Améliorer conjointement la santé et le bien-être des animaux dans la transition des systèmes d'élevage vers la durabilité. INRAE Prod. Anim. 2024, 37(3), 8149

²² Idem page 3

3.4 L'engraissement des gros bovins

Fidèles à notre projet d'une approche holistique, nous examinons maintenant quelles pourrait être les alternatives à la production conventionnelle de veaux de boucherie, dont nous venons de décrire l'absurde cruauté. Donc nous voulons maintenant en savoir plus sur les manières conventionnelles d'engraisser ces petits bovins jusqu'à un âge plus avancé, afin de produire de la viande dite 'rouge'. Nous commençons par un état des lieux, pour ensuite en tirer les conséquences.

3.4.1 Quelles sont les conditions d'engraissement de gros bovins en Europe ?

L'EFSA a publié en 2025, à la demande de la Commission européenne, **un descriptif général des modes d'élevage de gros bovins en Europe**. Il n'existe aucune norme européenne spécifique aux gros bovins, mais certains Etats Membres ont des normes.

Ainsi l'attache permanente est interdite ou en cours d'abandon (interdiction de l'attache dans les nouveaux bâtiments) en Suède, Finlande, Danemark, Tchéquie, Autriche.

Les bâtiments peuvent être fermés ou ouverts sur un côté. A l'intérieur il y a des cases séparées. Quant au sol, un des principaux systèmes est le caillebotis intégral en béton. Vu l'impact sur les onglons et les articulations, il y a une tendance à les recouvrir avec des bandes de tapis en caoutchouc. Les urines coulent dans la fosse en-dessous, et les fèces passent aussi grâce au piétinement par les animaux. L'alternative est le sol plein avec un substrat (p ex sciure, copeaux de bois, sable) dont le plus courant est la litière de paille. Parfois il y a deux zones : une aire d'alimentation à caillebotis, et une zone de repos paillée. La paille peut être gérée en litière accumulée : on en rajoute régulièrement, et le fumier est enlevé rarement, parfois après quelques semaines, parfois seulement quand les animaux sortent. Dans le cas de la pente paillée, une pente de 8 – 10° fait que la paille souillée, poussée par le piétinement des animaux, descend et s'évacue de la case au niveau le plus bas, alors que la paille fraîche est rajoutée du côté le plus haut. Encore un tout autre système est celui où les animaux se couchent dans des logettes, plus ou moins (in)confortables, et ils mangent dans le couloir d'alimentation.

Selon les objectifs de carcasse et l'âge d'abattage, les animaux dépassent 600 kg de poids vif et peuvent approcher 800kg. Dans les cases, l'espace disponible par animal varie de 2,4 à 5,5 m² pour des cases paillées et 1,8 à 3,2 m² pour des cases en caillebotis. On peut retenir que dans les systèmes à caillebotis on est à environ 1m² pour 200 kg de poids vif, et sur paille un peu plus. La raison est que sur caillebotis il faut un piétinement dense pour faire passer les fèces dans les ouvertures, alors que sur paille la même densité est trop salissante. Les animaux sur caillebotis sont donc doublement pénalisés, ils ont à la fois l'inconfort et le manque d'espace qui empêche les animaux même de se coucher à l'aise et en même temps, sans même parler de marcher à l'aise. Marcher sur les caillebotis est inconfortable et peut devenir douloureux, d'autant plus que les animaux sont lourds. Le peu de place fait que les animaux se marchent sur la queue, ce qui a conduit à couper les queues en routine, une pratique de plus en plus abandonnée.

Des aires d'exercice, obligatoires en agriculture biologique, permettant un accès vers l'extérieur.

L'alimentation pour l'engraissement comporte de l'ensilage, très souvent de maïs, et en tout cas des rations riches en énergie et qui contiennent souvent des coproduits industriels. La ration est aussi riche en soja. Elle est complétée en minéraux, vitamines et oligoéléments, et par des tampons (sodium bicarbonate et oxyde de magnésium). Les concentrés et la paille sont théoriquement dans un rapport de 90 :10 (en matière sèche).

Il existe des systèmes d'engraissement au pâturage, où les animaux peuvent ou non être supplémentés en concentrés. Les exemples cités sont autrichiens, polonais, irlandais.

3.4.2 Impacts et recommandations quant au bien-être des bovins en engraissement

En juin 2025 l'EFSA a publié "Welfare of Beef cattle". Nous suivons ci-dessous avec un peu plus de détails les développements de l'EFSA, dont les conclusions essentielles sont très bien listées dans le résumé²³.

Accès à l'eau : l'eau doit être propre. Les abreuvoirs en forme d'auge (une surface d'eau) sont recommandés (au moins 6 cm de largeur par animal). Les pipettes ne permettent pas de boire naturellement. Les bovins boivent par succion, avec un débit de 24 litres à la minute. Quant aux abreuvoirs en forme de bol, il en faut au moins un pour 10 animaux, et deux dans chaque case.

Le sol : les conséquences d'un sol dur et glissant sont des problèmes pour se reposer (lever-coucher), restriction de mouvements, lésions de la peau et des tissus, désordres locomoteurs (dont les boiteries), désordres respiratoires ; incapacité d'exprimer les comportements de confort, le comportement sexuel, et de jouer ; les problèmes au repos sont liés à l'incapacité de mâcher et/ou de ruminer. Pour tous ces problèmes, le sol plein avec litière de paille est nettement plus favorable. Les tapis de caoutchouc offrent quelques améliorations qui restent cependant très insuffisantes. La meilleure solution est de laisser le choix aux animaux entre différents sols, avec en tout cas du sol plein avec litière dans la zone de couchage. Quantité et fréquence d'apport de paille sont importantes. Les logettes ne sont pas recommandées pour des bovins en engraissement.

L'alimentation : les concentrés génèrent la performance, et l'augmentation des concentrés réduit la quantité de fourrages ingérées. Les impacts sont des désordres métaboliques et gastro-entériques, du stress de groupe, l'incapacité de mâcher et de ruminer et d'exprimer un comportement exploratoire et alimentaire. Les désordres métaboliques sont reliés aux désordres locomoteurs dont les boiteries. C'est l'excès d'amidon et l'insuffisance de fourrage grossier qui génère une acidose ruminale subaiguë. Cela peut causer des dommages au rumen, de la diarrhée, une inflammation systémique. Les lésions du rumen et les ulcères peuvent être constatés post mortem. La bibliographie ne permet pas encore de définir des seuils pour les fibres en quantité et en dimension.

²³ Traduction du résumé par le CNR-BEA <https://www.cnr-bea.fr/2025/08/04/efsa-opinion-welfare-beef-cattle/>: « Cet avis scientifique fournit une évaluation du bien-être des bovins de boucherie en mettant l'accent sur les risques liés aux sols, à l'accès à l'eau, à la nutrition et à l'alimentation, aux températures ambiantes élevées, au manque d'enrichissement de l'environnement, au manque d'accès à l'extérieur, à l'espace minimum disponible et aux pratiques de groupement. En outre, les risques liés aux pâturages et aux parcs d'engraissement, au sevrage des veaux élevés sous la mère, aux mutilations (castration, ébourgeonnage, écornage et caudectomie) et aux pratiques d'élevage (hypermuscularité, dystocie et césarienne, absence de cornes, capacité maternelle et tempérament) sont évalués. Les critères de décision pour l'euthanasie des vaches de réforme sont également abordés. Une sélection de mesures basées sur l'animal (ABM) susceptibles d'être collectées en abattoir est proposée pour contrôler le bien-être des bovins à l'engrais à la ferme. Les recommandations visant à améliorer le bien-être des bovins à l'engrais en stabulation comprennent l'augmentation de l'espace disponible et de la ration en fourrage grossier par rapport aux pratiques actuelles, ainsi que la promotion de l'utilisation de sols pleins bien entretenus et recouverts de litière. Il est recommandé de fournir des enrichissements tels que des brosses et du fourrage grossier, ainsi qu'une aire de repos extérieure pour les bovins en stabulation. Les bovins gardés à l'extérieur devraient avoir accès à une aire de couchage sèche et à suffisamment d'ombre. L'eau devrait être fournie à volonté par le biais de grandes surfaces d'eau ouvertes, et l'utilisation d'abreuvoirs à tétine devrait être évitée. Il convient d'éviter de mélanger des animaux non familiers et de veiller à ce que les groupes restent stables. Les mutilations doivent être évitées, mais si elles sont pratiquées, une combinaison d'analgésie et d'anesthésie doit être appliquée quel que soit l'âge du veau. Le sevrage précoce des veaux allaitants devrait être évité (≤ 6 mois). Les animaux homozygotes pour l'allèle culard devraient être exclus de la reproduction. Les ABM sélectionnées pour être collectées en abattoir afin de contrôler certaines des conséquences très importantes en matière de bien-être pour les bovins à l'engrais à la ferme sont l'état corporel, le pourcentage de graisse de la carcasse, le taux de condamnation des carcasses, les lésions pulmonaires et les lésions cutanées. Les principaux manques de données identifiés sont les valeurs seuils de fibres alimentaires, des ABM pour l'aptitude au transport et les effets potentiels à long terme des mutilations sur la sensibilisation à la douleur. »

Les additifs aident à prévenir l'acidose, mais aucun additif ne peut compenser des rations inadéquates.

L'incapacité de mâcher et/ou ruminer, d'explorer et d'exprimer la recherche alimentaire : une alimentation aux concentrés avec peu de fourrages grossiers réduit le temps de rumination et de comportements oraux (comme arracher l'herbe), ce qui entraîne des comportements oraux stéréotypés. L'acidose génère aussi de la fourbure. La recommandation d'augmenter les fourrages grossiers est particulièrement cruciale sur caillebotis. Des protéines élevées dans la ration sont aussi un facteur de risque ; ce problème arrive plutôt au pâturage (herbe jeune).

Le stress de groupe et l'agressivité dans la zone d'alimentation sont réduits par une présence constante d'aliment et par suffisamment d'espace pour que tous les animaux puissent manger simultanément.

L'absence d'accès au plein air : c'est le cas le plus fréquent, et de loin. Les systèmes avec pâturage ont en effet des croissances beaucoup plus lentes. L'agriculture biologique impose au moins une aire d'exercice en plein air. L'absence d'accès au plein air a des impacts importants : restriction de mouvement, impossibilité de jouer, sous- ou surstimulation sensorielle, stress de groupe, impossibilité d'échapper à des comportements sexuels non voulus, incapacité d'explorer et de rechercher les aliments, stress thermique. Curieusement, il n'y a presque pas de recherche sur les effets sur le bien-être à l'engraissement avec ou sans accès à l'extérieur, par contre il y en a pour les vaches laitières. L'accès à l'extérieur permet de l'exercice. Plus d'espace favorise le comportement locomoteur et le jeu. Le sol est plus favorable. Le soleil, la pluie, le vent, les odeurs, stimulent. Un sol naturel est plus confortable pour se coucher. Le plein air peut permettre à des animaux de rang inférieur d'éviter les dominants. Le pâturage apporte des stimuli et des ressources qui favorisent exploration et alimentation. Une aire d'exercice offre plus de possibilités pour de l'enrichissement que l'intérieur. Mais par mauvais temps les vaches évitent de sortir. Le mieux c'est d'offrir le choix à l'animal. Ainsi pour des animaux dehors, des abris offrent des microclimats intéressants, en particulier de l'ombre.

L'enrichissement est peu pratiqué et étudié chez les bovins à l'engraissement. Il y a surtout le fourrage grossier, et les brosses. L'exploration est liée à la nouveauté. Il est clair que le pâturage est le plus stimulant. Laisser un certain choix à l'animal pour son alimentation est une piste à explorer.

Le comportement de confort (se lécher, gratter, secouer...) est important et les brosses sont hautement appréciées. Les arbres servent aussi à se gratter.

Le mélange d'animaux (réallotement) entraîne du stress de groupe, l'incapacité d'éviter du comportement sexuel non voulu, le stress d'être manipulé, le stress de séparation, des désordres respiratoires, des lésions de la peau et des tissus, des lésions des os (dont les fractures et luxations). Tout changement dans le groupe (division du groupe, introduction d'un nouvel animal...) signifie que la hiérarchie établie est cassée et cela crée des situations de stress. Mélanger les animaux conduit inévitablement à des problèmes de bien-être.

Il y aurait encore bien d'autres aspects à examiner, mais attardons-nous maintenant sur les surfaces disponibles. Nous avons vu que dans les systèmes européens usuels les animaux disposent souvent seulement de 1 m² pour 200 kg de poids vif. Il est d'ailleurs plutôt 'gonflé' que les producteurs européens, avec de tels systèmes, osent faire croire que l'élevage européen serait tellement mieux que l'élevage d'ailleurs (la vraie force des Européens étant l'interdiction des hormones activateurs de croissance). Les bovins sont motivés à tenir une distance inter-individuelle moyenne de 4,7 m. Calculé sur cette base pour une case de 8 animaux, la zone de couchage de chaque animal doit être de 11 m² (toutefois ce calcul est bizarre dans le sens qu'il suppose que plusieurs animaux sont couchés en limite de la case, or en pratique il y a des cases voisines où les animaux seraient aussi couchés sur limite de case ; donc la limite de case annule le besoin d'une distance de 4,7m, la cloison étant étanche dans sa partie basse – mais les abreuvoirs sont souvent en

limite, pour les deux cases). Ensuite il faut rajouter la surface dédiée à l'alimentation. Ce qui, pour des bovins > 400 kg en groupes de 8, donne un espace total par animal (dans le bâtiment) de 13 m². Comme il n'y a pas d'études sur des surfaces > 6 m², on ne sait pas à quelle surface l'agressivité diminue. Il est donc **recommandé d'augmenter la surface par animal à environ 13 m²** (> 400 kg) pour permettre du couchage synchrone et réduire le stress de groupe, et une largeur de 60 cm par animal à l'auge pour une alimentation ad libitum. 13 m² : c'est au moins 3 x plus que les pratiques usuelles.

Le bien-être des bovins au pâturage a aussi ses risques : nutrition inadéquate (insuffisante ou trop riche), faim (surtout en cas d'hivernage en plein air), intempéries, manque d'ombre pour tous les animaux, accès à l'eau, parasites, manque de zones de couchage sèches...

Quant à l'engraissement en feedlots, pratiqués dans d'autres continents et un peu en Europe du Sud, les recommandations insistent sur les risques liés à la boue (couchage, locomotion, comportement de confort...), mais aussi la poussière, l'accès aisé à l'eau pour tous, et l'absence d'ombre et d'abris.

Le rapport de l'EFSA développe aussi le lourd impact de la séparation (le plus souvent brutale) des vaches allaitantes d'avec leurs veaux. Cela ne concerne pas directement notre sujet qui est celui des veaux laitiers, mais éclaire néanmoins à quel point les systèmes de production usuels reposent sur une violence tragique qui déchire le lien maternel. D'ailleurs cette même violence a souvent été exercée contre des familles humaines, auxquelles les enfants ont été enlevées sous prétexte de religion, culture, race, éducation, ou esclavage. Aussi, nombre de familles envoient leurs enfants volontairement dans de sinistres internats ou, en grande pauvreté, les vendent. Si dans certains cas la séparation peut être bénéfique voire libératrice, trop de larmes ont coulé pour en faire un principe. Quant aux bovins, la séparation pratiquée est clairement et sans la moindre ambiguïté contraire à leur nature, qui est la vie dans leur troupeau avec une distanciation progressive pour les mâles, alors que les femelles restent près de leur mère, gardant des liens préférentiels pour la vie.

L'EFSA traite aussi des mutilations qui, classiquement, sont des actes particulièrement cruels, parce que l'ébourgeonnage (brûlage des bourgeons des cornes chez le veau) et la castration sont exécutés sans anesthésie ou avec des analgésiques d'une efficacité très insuffisante (N.B. les méthodes évoluent, lentement). L'un comme l'autre ne concernent pas les veaux de boucherie ni les Jeunes Bovins (par définition non castrés), par contre, à partir du moment où les veaux laitiers de non-renouvellement peuvent atteindre un âge d'abattage plus élevé en tant que génisses ou bœufs, cela peut les concerner. Il s'avère que les recommandations pour la castration, concernant les méthodes les moins douloureuses, divergent entre pays et experts. Il est certain que le minimum qui s'impose est sédation + anesthésie locale + antalgique (anti-inflammatoire). La douleur prolongée est réduite mais non maîtrisée. Une anesthésie générale du veau pour une castration chirurgicale par un vétérinaire a un coût. C'est un dilemme. D'un côté, la castration est pénible pour l'animal, et l'EFSA recommande de l'éviter. De l'autre côté, la castration permet un élevage prolongé au pâturage, et permet d'engraisser ensemble, au pré, des jeunes mâles et femelles. Il y a là un gain de bien-être substantiel, comparé à l'engraissement dominant en claustration. Mais est-ce possible de garder des jeunes taureaux entiers tout en leur permettant de sortir au pâturage ? Beaucoup d'éleveurs diront « impossible ! » Alors que cela se faisait, et des éleveurs en agriculture biologique le font. Mais il est délicat de demander une pratique qui peut apporter un risque de sécurité, si l'éleveur ne se sent pas lui-même la capacité et l'envie de gérer de jeunes taureaux heureux, avec la vocation d'une relation homme-animal d'excellence. Aussi faut-il un parcellaire qui s'y prête. Néanmoins, à y réfléchir, il est tout de même triste que le métier d'engraisseur de jeunes bovins en claustration consiste à rendre les animaux 'calmes' par manque d'espace sans aucune empathie envers eux si ce n'est la surveillance de leur santé et du GMQ (Gain Moyen Quotidien) qui est de l'ordre de 1,5 kg par jour.

Un autre enjeu qui concerne les veaux laitiers est celui du croisement entre vaches laitières Holstein et une race homozygote pour l'hypermuscularité, en l'occurrence avec le blanc bleu belge, animaux difformes tellement ils sont musclés. Les vaches de cette race à viande doivent systématiquement subir une césarienne pour mettre bas, ce qui a un impact lourd sur leur bien-être. Bref, de telles races devraient même pas exister, elles sont d'ailleurs interdites en bio, et la Suède avait tenté de les interdire. Mais les éleveurs laitiers cherchent à mieux valoriser leurs veaux, et dans ce but ils inséminent leurs vaches laitières avec des semences de taureaux à viande. La sélection des blanc bleu belges a privilégié des veaux relativement petits, donc qui causeraient moins de dystocies sur des vaches Holstein que d'autres croisements avec grandes races à viande. Mais surtout, le veau rapporte nettement plus. Une fois de plus, le vivant ne pèse pas lourd face au rendement d'une carcasse. L'EFSA se prononce clairement pour l'abandon des animaux homozygotes en hypermuscularité (culard) ce qui est le cas du blanc bleu belge.

En conclusion, l'incompatibilité des conditions d'engraissement dominantes avec le bien-être des animaux concernés est évidente. L'absence d'accès à l'extérieur en est une des raisons. Le manque extrême d'espace, l'inconfort, le sol inapproprié, le mélange d'animaux, l'alimentation peu physiologique, en sont tant d'autres.

L'engraissement des bovins tels qu'il se pratique en claustration, ne peut pas répondre aux besoins en bien-être des animaux. Ce n'est pas une bonne réponse au dilemme des veaux laitiers.

Des aires d'exercice en plein air (obligatoires en agriculture biologique) sont un premier pas de progrès.

Mais tous les constats convergent pour inciter à retrouver les bénéfices du pâturage pour tous les animaux. Cela implique de veiller au bien-être des animaux au pâturage : à l'accès à l'eau, à une zone de couchage sèche, à de l'abri, à de l'ombre, à la stabilité des groupes, à une protection contre la faim, contre les parasites, à des soins en cas de besoin, à la confiance des animaux en l'homme, ainsi que, pour l'hiver, à des stabulations plus spacieuses et plus confortables, et globalement à une alimentation plus physiologique que celle pratiquée en engraissement très intensif.

Il faut repenser la filière bovine. L'engraissement des veaux laitiers de non renouvellement doit s'intégrer dans une filière bovine repensée, et doit stimuler cette réflexion.

Le marché de la viande, qui ne connaît que la carcasse et le prix, a fait assez de dégâts et causé assez de misères. Il est temps de défendre le vivant sensible dans une planète vivable.

4. Impacts environnementaux : les émissions et l'intensification

4.1. La réduction des émissions de GES et les intérêts industriels

4.1.1. Les émissions de méthane et la croissance des cheptels

L'élevage génère env. 12 % (9 à 25 %²⁴) des émissions anthropogéniques globales de GES, et en France 11,8 %²⁵ des GES sont dus à l'élevage bovin. **L'émission de référence d'une vache laitière** par fermentation entérique est de **3 t CO₂eq/an** (2t CO₂eq/an pour une vache allaitante)²⁶. Les émissions augmentent avec la productivité des vaches ; néanmoins, suite à la baisse du nombre de vaches les émissions totales baissent en France. L'émission totale de méthane est l'addition du méthane entérique qui par bovin et par an est estimée entre 100 et 125 kg, et du méthane lié aux déjections qui varie entre 20 et 50 kg²⁷.

Pour obtenir l'équivalence en CO₂ des quantités de méthane émises, on multiplie avec son PRG (Pouvoir de Réchauffement Global) qui par convention est le **PRG100**, donc estimé à 100 ans ; il est de 27. Ce qui donne effectivement un ordre de grandeur de 2,7 t CO₂eq/an pour **une vache** laitière qui émettrait en tout seulement 100 kg, or nous venons d'apprendre qu'en moyenne elle émet au total plutôt entre 120 et 175 kg, ce qui pour un PRG100 revient à **3,2 à 4,7 t CO₂eq/an**. Mais si on applique le **PRG20** qui évalue l'effet réchauffant à l'horizon de 20 ans, le facteur d'équivalence est de 79,7, ce qui donne pour une vache laitière **9,6 à 13,9 t CO₂eq/an en PRG20**. Vu l'urgence, un calcul à l'horizon de 20 ans est légitime. L'habitabilité de la terre se joue à cette échéance. Il est clair qu'avec un calcul en PRG20 les petits pas de réduction des émissions (fût-ce par intensification ou par plantation de haies) et même le stockage de carbone dans les prairies se révèlent encore beaucoup plus dérisoires qu'avec un PRG100. Cela donne la mesure de l'urgence.

Rien que ce rapide tour d'horizon montre que les chiffrages des émissions des cheptels dépendent de conventions (qui peuvent évoluer), définissant des facteurs d'émission et s'appuyant sur des moyennes grossières. Ajuster les chiffres aux diversités du terrain est une tâche sans fin.

Le méthane se différencie du CO₂ par un pouvoir réchauffant beaucoup plus élevé (entre 27 et 79,7 fois plus élevé selon l'échéance qu'on retient) mais il a une **durée de vie estimée à 11,8 ans** comparé au CO₂ qui après 1000 ans est toujours présent et non dégradé. Pour le CO₂ c'est donc la somme cumulée des émissions au fil des décennies qui détermine le réchauffement. A l'opposé, la concentration dans l'atmosphère du méthane peut baisser relativement rapidement vu que sa durée de vie est plutôt courte. Une baisse volontariste des émissions de méthane peut donc induire une certaine réduction de la concentration de GES dans l'atmosphère, et ceci à l'échéance de la décennie, alors que la concentration de CO₂ ne baisse pas, même si les émissions de CO₂ baissent. Or il reste très peu de temps pour agir afin de rester en-dessous de 1,5-2° de réchauffement et éviter des effets de bascule irréversibles (mort des océans, fonte du permafrost, montée du niveau de la mer, désertification, tempêtes...) qui rendront de vastes régions inhabitables. C'est pourquoi il faut actionner avec force le levier de la baisse des émissions de méthane pour freiner le réchauffement dans la décennie.

C'est le contraire qui se passe. L'augmentation des concentrations de méthane dans l'air s'accélère²⁸. 40 % des émissions de méthane sont naturelles et 60 % d'origine humaine, l'agriculture

²⁴ Enteric methane mitigation interventions. Julia Q Fouts et al, 2022

²⁵ Cour des Comptes : Les soutiens publics aux éleveurs de bovins, novembre 2022, d'après CITEPA pour 2018

²⁶ Haut Conseil pour le Climat novembre 2022 [lien](#)

²⁷ CGAAER Externalités

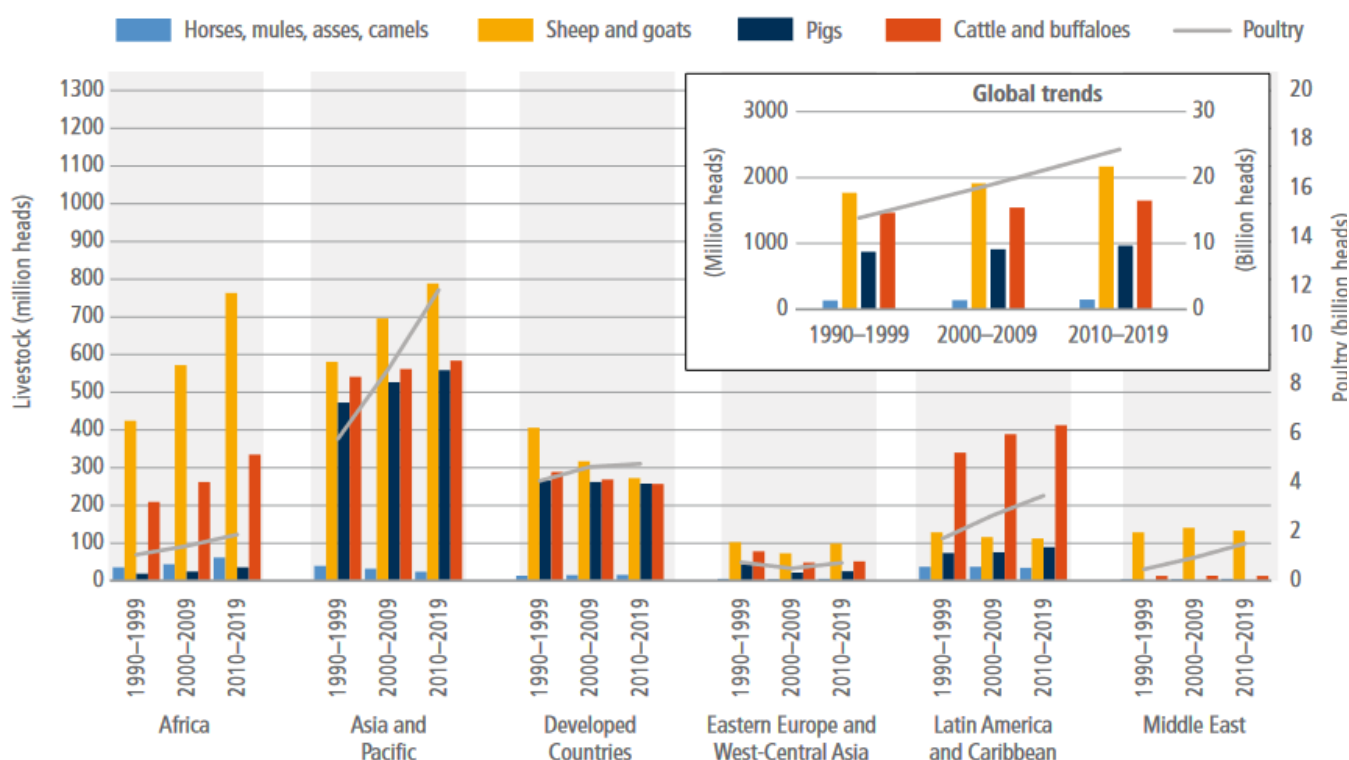
²⁸ [WMO \(Organisation Météorol Mondiale\) Bulletin sur les GES n°18 2022](#)

étant le premier contributeur (surtout les ruminants et ensuite le riz) suivi par les énergies fossiles. Vu l'urgence, tous les leviers doivent être actionnés.

Un contreargument du débat est que les émissions des ruminants font partie d'un équilibre naturel, vu les grands troupeaux d'herbivores sauvages qui pâturaient avant l'arrivée mortifère des humains. Le méthane se dégrade en CO₂, et la photosynthèse des plantes qui nourrissent les ruminants consomme du CO₂ ; c'est un cycle. Un cheptel raisonnable qui n'augmente pas ses émissions ne nuirait pas au climat. Mais encore faudrait-il que les concentrations de GES reviennent aux taux préindustriels !

Il faut donc faire la part des choses et voir le contexte global. Les cycles naturels du carbone, de l'azote, et même de l'eau, sont très gravement perturbés. La démographie humaine s'est emballée, la planète est pillée, la biodiversité s'effondre, les océans s'appêtent à avaler des îles, des côtes et des villes, les aléas météorologiques ravagent les récoltes.

Le cheptel mondial augmente.



Source : IPCC AR6 WGIII page 772 : Fig 7.10 Tendances générales pour le nombre d'animaux d'élevage durant 3 décennies.

Traduisons en page 771 du rapport IPCC AR6 WGIII 2022 :

« Les données les plus récentes (FAO 2021c) indiquent une croissance continue du cheptel mondial entre 1990 et 2019, incluant une croissance de 18 % des bovins et buffles et 30 % pour les ovins et caprins, ce qui correspond aux tendances des émissions de CH₄. Les données indiquent une augmentation de la productivité par animal, par exemple des augmentations moyennes de 16 % pour le bœuf, 17 % pour la viande de porc et 70 % pour le lait (entier) par vache entre 1999 et 2019 (FAO 2021c). Malgré ces avancées qui conduisent à des émissions diminuées par unité de produit (calories, viande et lait) (FAO 2016; Tubiello 2019), l'augmentation de la productivité animale individuelle demande en général des intrants accrus (p ex en aliment) et cela génère des émissions accrues (Beauchemin et al. 2020). ...

4.1.2. Un rapide regard sur les émissions de protoxyde d'azote

Le protoxyde d'azote N_2O est le troisième GES puissant. Il représente 6 % du forçage radiatif et subsiste 121 années dans l'atmosphère. Son PRG100 est estimé à 265. Il appauvrit aussi la couche d'ozone. Sa concentration dans l'atmosphère a plus que doublé depuis l'ère préindustrielle. L'agriculture est à 89,6% responsable des émissions françaises. Les émissions ont lieu là où se trouve l'azote réactif, à savoir dans les effluents et les engrais. Le N_2O est compliqué à maîtriser, puisqu'il est issu de réactions chimiques, la nitrification et la dénitrification, qui dépendent de nombreux facteurs. Alors que le méthane est produit en conditions anaérobies, le protoxyde d'azote profite de conditions à la fois humides et oxygénées.

Les émissions peuvent donc provenir du logement des animaux, du stockage des effluents ou de l'épandage. Le pâturage en produit aussi. Mais la plus grande part provient des sols, après application d'engrais, que ces engrais soient organiques ou minéraux.

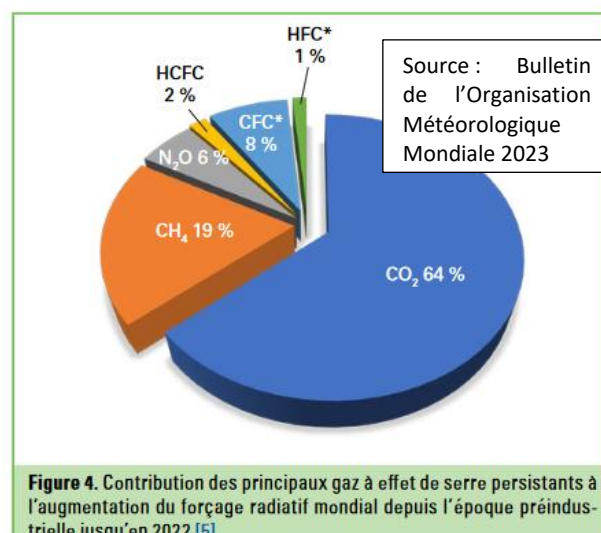
La **vaste pollution par les excès d'azote** comporte, outre les oxydes d'azote issus de la combustion, les polluants typiquement agricoles que sont les nitrates dans l'eau et l'ammoniac volatilisé. Les deux proviennent des effluents d'élevage et des engrais épandus. L'ammoniac représente un enjeu de santé publique (contribution aux particules fines), d'eutrophisation et d'acidification des milieux. Pour réduire les émissions d'ammoniac des champs il est préconisé d'enfouir le lisier ou de l'injecter dans le sol ; mais cela augmente les émissions de N_2O .

La principale solution pour réduire toutes ces émissions est donc de réduire la fertilisation azotée et de l'adapter très précisément aux besoins des plantes. L'agriculture biologique, qui interdit les engrais minéraux, est reconnue comme exemplaire en matière de pollution azotée. Elle a aussi des rendements inférieurs.

Le surplus d'azote n'est pas le seul argument qui milite pour une grande parcimonie en engrais minéraux. Aussi, leur fabrication consomme beaucoup d'énergie, surtout fossile. Ensuite encore, ces engrais sont largement importés et induisent donc une dépendance incompatible avec la souveraineté alimentaire. Nous venons de réunir trois arguments qui plaident pour supplanter le plus possible l'engrais minéral par des légumineuses et des prairies, qui fournissent des protéines.

Pour ce qui concerne l'élevage, les émissions d'ammoniac et de N_2O sont proportionnelles au taux d'azote excrété par les animaux. On les évalue grossièrement par des facteurs d'émissions. Toutefois elles dépendent de la température, de l'humidité, du pH... et peuvent différer selon qu'il s'agit d'urine ou de fèces, séparés ou en mélange. L'alimentation de précision, avec juste ce qu'il faut en protéines, veut minimiser l'excrétion d'azote. Elle est réputée être l'outil clé, très bien adapté aux élevages industriels, pour lutter contre les émissions azotées.

Ainsi l'élevage émet ammoniac, méthane et N_2O par ses effluents. En plus de cela il faut attribuer à l'élevage toutes les émissions produites par les cultures qui servent à l'alimentation animale. Ce n'est pas toujours fait. « Au total, les émissions indirectes amont et aval, soit hors fermentation entérique, sont estimés à 30,3 MTeqCO₂ en 2018, soit presque autant que les émissions des élevages. »²⁹ Et n'oublions pas l'impact dangereux des pesticides utilisés pour ces cultures.



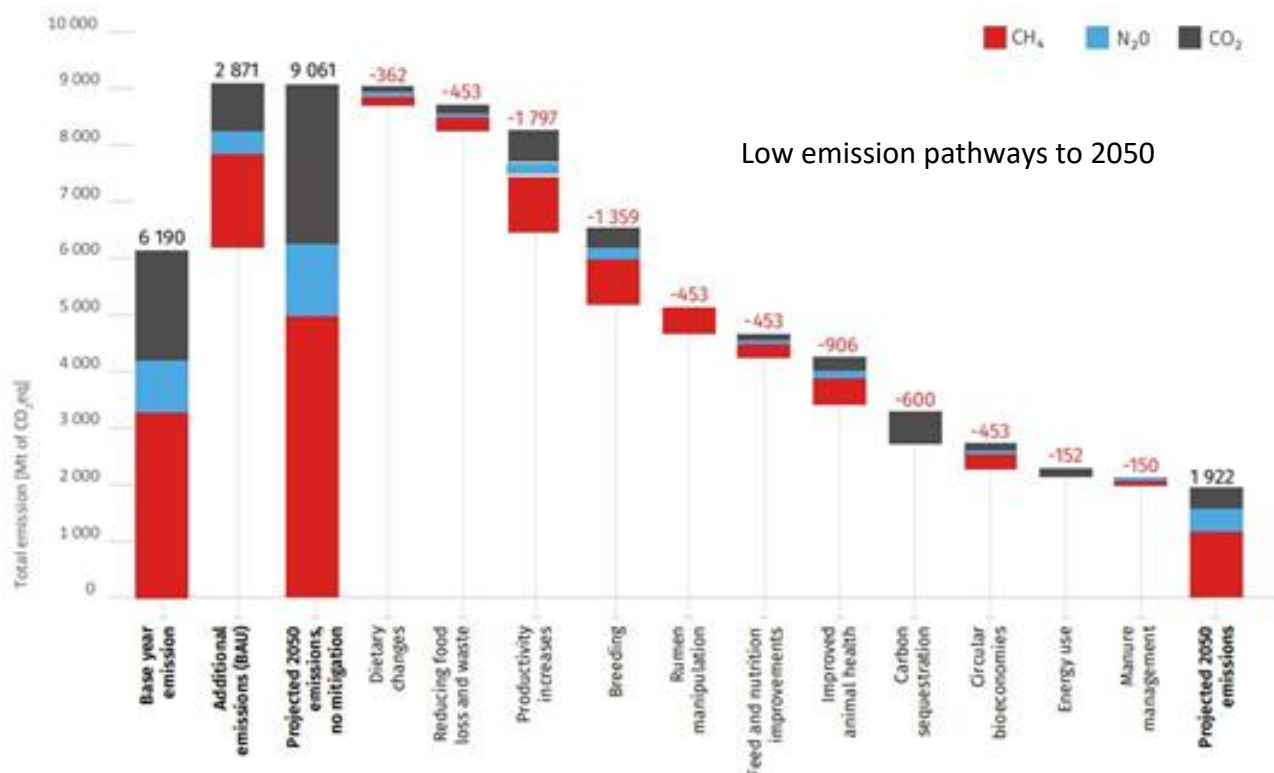
²⁹ Propositions d'hypothèses pour le scénario AMS de la SNBC3 pour le secteur Agriculture. INRAE2023 page 24

4.1.3. Comment réduire les émissions (en suivant un rapport FAO) ?

Dans ce chapitre seront discutées les options techniques de réduction, en suivant une publication de la FAO qui adopte une perspective mondiale. La baisse de consommation des protéines animales, qui nous intéresse et nous motive particulièrement, sera discutée sous 4.3., où nous retrouverons aussi des options techniques avec l'INRAE et la Stratégie Nationale Bas Carbone.

Les ouvrages avec des **recommandations pour réduire les émissions** pullulent, dont effectivement un **rapport de la FAO³⁰ de 2023**, donc récent, qui s'appuie sur des moyens scientifiques et des données mondiales considérables. Le rapport valide l'augmentation de la demande et en conséquence de la production d'aliments issus d'animaux de + 20 % d'ici 2050. Il calcule l'augmentation des émissions qui s'en suivrait dans le scénario du 'business as usual' à 9 601 MTCO₂eq en 2050. Ensuite il aligne et cumule (graphique ci-dessous) tous les moyens de réduire ces émissions pour aboutir en 2050 malgré cette augmentation de la production à des émissions de seulement 1922 MTCO₂eq, donc une réduction de 80 % ! A vrai dire, les auteurs du rapport n'y croient pas eux-mêmes ; ils reconnaissent des failles de la construction (dont les double-comptages).

C'est particulièrement frappant pour les deux domaines aux réductions théoriques les plus massives : augmentation de productivité (20 % !) et sélection génétique (8 % !), mais aussi manipulation du rumen (5 %) et amélioration des rations (12 %), bioéconomie circulaire (5 %). Or, chacune de ces approches reflète de très gros intérêts industriels. La gestion des effluents ne pèse que 2 % : pas de miracle sur les processus biologiques liés aux effluents !, alors que l'acharnement pour modifier la biologie de la rumination est féroce, comme nous le verrons en détail plus loin. Quant aux systèmes silvo-pastoraux (qui par leur belle image et leurs petits éleveurs servent à blanchir l'élevage confronté aux critiques), ils se trouvent noyés dans les 2 % de la gestion des effluents. Difficile de faire confiance à un tel montage !



Base year and projected emissions from livestock systems shown as a waterfall chart with a range of mitigation measures applied to 2050 with their technical potential Note: 100 percent adoption is assumed. Interventions are assumed to have cumulative impacts ... Source: FAO Pathways towards lower emissions, page 31

³⁰ FAO: Pathways towards lower emissions. A global assessment of the greenhouse gas emissions and mitigation options from livestock agrifood systems, 2023

Reconnaître les **immenses intérêts économiques en jeu** n'enlève rien à la nécessité d'un regard objectif et lucide sur les moyens avancés pour réduire les émissions. La FAO raisonne au niveau mondial incluant les pays à revenus élevés et ceux à revenus faibles et moyens. Il est compliqué d'aborder ensemble les systèmes industriels du Nord et les systèmes pastoraux du Sud. Et c'est sans doute l'Asie qui sera le moteur pour des systèmes industriels très intensifs. Les lobbyistes du Nord se servent des besoins du Sud pour développer leur discours productiviste au service de leurs profits. Si la FAO mentionne dans son texte un certain nombre de réserves et de garde-fous, cela n'enlève rien au caractère manipulateur des réductions maximalistes représentées ci-dessus.

Examinons en premier les pistes d'action destinées à réduire les émissions entériques de méthane³¹ en pointant les incertitudes attenantes aux promesses. La première réserve exprimée est qu'il faut tenir compte des impacts en amont et en aval des interventions envisagées et de leurs éventuels effets indésirables. D'une manière générale, l'augmentation de concentrés (notamment le maïs) dans la ration réduit les émissions de méthane comparé aux fourrages riches en cellulose, mais les concentrés ont d'autres impacts environnementaux dont l'usage d'engrais et de pesticides, ils concurrencent l'alimentation humaine (voir en détails plus loin), et leur excès rend les animaux malades. La qualité des fourrages peut réduire les émissions grâce à une meilleure digestibilité et moins de lignine ; mais à aucun moment les publications ne mentionnent les enjeux de biodiversité dans la gestion des prairies. L'adjonction de lipides à la ration modifie et réduit la méthanogénèse ; trop nuit à la santé de l'animal. Huile de cocos, carthame, chanvre, canola, coton... mais quels en seraient les impacts ?! Ainsi les graines de lin extrudées seraient efficaces, mais les surfaces à mettre en culture pour les utiliser à l'échelle de l'élevage français ne sont pas réalistes³². Les lipides peuvent réduire la digestibilité des fibres, donc serviront préférentiellement dans les feedlots (très intensifs, on y donne peu de fibres), et par ailleurs ils augmentent les émissions de méthane dans les effluents. Maintenant les additifs. D'abord les inhibiteurs de la méthanogénèse. Le 3-nitroxypropanol (3-NOP) (Bovaer de Royal DSM, NL) est déjà commercialisé. Son action est réduite par la présence de plus de fibres. Il semble rapidement métabolisé et doit donc être continuellement présent dans l'aliment. Ensuite les macroalgues ; ils ont comme substance active le bromoforme qui inhibe une enzyme de méthanogénèse mais réduit aussi la production de lait. Le bromoforme détruit la couche d'ozone et semble passer dans le lait (de même l'iode). Le bilan final en GES n'est pas évident. La modification de l'environnement ruminal comporte les nitrates, pouvant apporter de l'azote comme l'urée, mais avec un risque de toxicité. Les huiles essentielles peuvent interrompre le fonctionnement microbien assez largement – pas forcément souhaitable ! Les tannins peuvent être toxiques. Ils peuvent avoir des effets positifs et négatifs (p ex marc de raisins). Il a été prédit que la sélection génétique directe réduirait les émissions de 24 % en 30 ans, mais sur des bases peu sûres. La sélection indirecte vise l'efficacité reproductive et alimentaire ; toutefois, celle-ci n'est pas toujours liée à de moindres émissions de méthane. La sélection génomique émet des promesses, mais ne dispose pas (encore) des données utiles. La combinaison de différents moyens a selon certaines études de bons résultats, mais il peut aussi y avoir des interférences.

Ce bref passage en revue des moyens proposés pour diminuer les émissions entériques de méthane montre à quel point les industries du lait et de la viande sont obligées de développer des artéfacts afin de contourner les limites qu'une planète habitable impose à leurs activités. Les divers additifs représentent des coûts conséquents, donc des opportunités de profits pour les fabricants. Mais vu que la rémunération du lait et de la viande bovine pose déjà suffisamment de problèmes, le risque est grand que ce soit, en Europe, la PAC (le contribuable) qui finance les additifs, et d'ailleurs la Commission européenne tient un discours dans ce sens. Donc, une fois de plus, l'argent public qui

³¹ Julia Q Fouts et al: Enteric methane mitigation interventions, 2022

³² Propositions d'hypothèses pour le scénario AMS de la SNBC3, INRAE, 2023

devrait permettre une transition vers des pratiques réellement durables serait détourné pour protéger les intérêts du business as usual.

Les discours autour des émissions de méthane des bovins ne manquent pas de contradictions. Les fourrages riches en fibres sont réputés être davantage méthanogènes que les rations de concentrés de l'élevage intensif. Pourtant l'argument clé en faveur des filières bovines est leur capacité de digérer l'herbe.

L'accumulation d'un nombre incroyable d'études sur les effets de tel/le ou tel/le aliment ou additif donne l'image caricaturale d'une industrie qui s'acharne contre la biologie des ruminants dans le but de sauvegarder ses profits et d'en créer de nouveaux. Les moyens colossaux développés pour cette recherche en appellent toujours plus, tant les résultats posent questions.

Et l'option alternative claire et limpide du MOINS et MIEUX reste bâillonnée.

Si de tels moyens était développés pour réformer le cadre économique et assurer des prix justes pour un élevage à visage humain et relocalisé, tout irait mieux.

Voyons les autres pistes préconisées pour réduire les émissions de GES des élevages.

La bioéconomie circulaire, selon le rapport FAO₂, met d'abord en avant l'utilisation de sous-produits et déchets, fût-ce en passant par l'élevage d'insectes. C'est oublier que la tension autour de ces produits est de plus en plus aigüe, vu le développement de la méthanisation, augmentant de ce fait leur prix. Nous verrons plus de détails dans le chapitre sur la concurrence feed/food. Ensuite il est affirmé que les effluents d'élevage pourraient fournir l'apport d'azote et de phosphore pour les plantes en passant de 12 % de l'apport de N à > 80 % de N et P globalement ; c'est ce qu'affirme une publication de 2010 dont les affirmations ne sont plus recevables (v. plus loin).

Quant aux consommations d'énergie, elle est beaucoup plus élevée pour les feedlots du type américain et les systèmes intensifs que pour les pâturages brésiliens ou les systèmes pastoraux.

En matière de production d'énergies renouvelables mise en avant, il y a aussi supercherie. En effet, il n'y a nullement besoin de bâtiments d'élevage pour installer des panneaux photovoltaïques (il existe assez de toits et de parkings et autres surfaces artificialisées), ce n'est qu'un effet d'aubaine pour les producteurs. Quant à la méthanisation, elle a besoin d'effluents disponibles, donc produits en bâtiments par des animaux confinés, ce qui est contraire au bien-être animal. Si selon des exemples promus par SOLAGRO la méthanisation n'aurait pas induit de réduction du pâturage, cela est probablement lié à des pratiques préexistantes de confinement peu appréciable pour certaines catégories d'animaux (sauf à disposer de quoi alterner les intrants du méthaniseur au fil des saisons, ce qui est une alternative envisageable). Par ailleurs le bilan environnemental affiché pour la méthanisation des effluents d'élevage n'est pas crédible dans la mesure où les effluents qui entrent dans le système sont considérés (par convention) comme des déchets, donc sans empreinte carbone, alors qu'en réalité l'élevage a une empreinte carbone considérable. La vraie question à poser est celle-ci : ne pourrait-on pas faire mieux et plus utile avec les terres qui servent à nourrir tant d'animaux enfermés ? Le cloisonnement par des conventions de calcul cache des réalités.

Diverses techniques de gestion des effluents d'élevage (lavage d'air, couverture imperméable des fosses, épandage par injection....) induisent une baisse des émissions de CH₄ mais une hausse de N₂O, autre GES encore plus puissant. Peu de stratégies (dont l'acidification) permettent de réduire le N₂O et le CH₄ en même temps.

Très curieusement, le rapport de la FAO ne commente guère l'enjeu du soja issu de déforestation ou de destruction du cerrado ; dans le chapitre sur les stratégies alimentaires du bétail le risque est juste mentionné en une petite phrase (page 22). C'est pourtant un élément qui est au centre de l'approche européenne en matière de ACV (Analyse de Cycle de Vie) et de décarbonation,

tel que l'engage en France la démarche Duralim (en prévision du règlement européen) « *pour une alimentation animale 100 % durable* » avec des « *approvisionnements 100 % durables au plus tard en 2025* » et surtout avec la lutte contre la déforestation, en cohérence avec les stratégies européennes et nationales. La préservation du cerrado y est explicitement incluse. C'est une excellente chose, même si par ailleurs le « 100 % durable » fait douter.

En conclusion, pour tous ces acteurs la baisse des cheptels n'est pas à l'ordre du jour, malgré et contre toutes les alertes. Ils promettent des 'potentiels' supposés cumulatifs pour réduire les émissions de GES. Ces mirages ne tiennent même pas compte des effets du changement climatique : bétail noyé ou mort de soif dans le Sud, atteint de stress thermique et d'épizooties dans le Nord, rendements de plus en plus aléatoires, crises ici ou là-bas, et toujours en quête d'indemnisations et de soutiens publics. Exprimé autrement par des zootechniciens³³ : « *l'intensification permise par le progrès technique ne permet plus de s'exprimer dans le contexte climatique actuel... La désintensification fourragère (UGB/haSFP) est inévitable : moins d'animaux ou plus de surfaces ?* » Ou encore³⁴ : « *En effet, le maintien de l'élevage n'est pas acquis à long terme, du moins pour les projections les plus pessimistes dans certaines zones, en raison des perturbations météo-climatiques affectant la production d'herbe, de fourrage ainsi que l'équilibre économique des systèmes de production.* » Si c'est ainsi, pourquoi s'acharner contre la décapitalisation des cheptels ?

Revenons à notre sujet premier qui est le bien-être animal. Nous sommes face à un décalage vertigineux entre d'un côté l'extrême sophistication dans les approches physicochimiques, microbiologiques et moléculaires jusqu'à la manipulation du génome animal, **et de l'autre côté l'ignorance, le déni et même la barbarie** là où l'éthologie et l'éthique envers l'animal devraient atteindre le même niveau d'élaboration.

Hélas, travailler sur l'empreinte carbone ne signifie pas respecter le vivant.

L'amélioration de la santé animale est citée au nom du climat. En effet, chaque animal malade ou mort représente des ressources perdues et des émissions 'inutiles'. Cela se comprend bien dans des pays du Sud qui manquent de ressources vétérinaires, où les parasitismes, déséquilibres alimentaires et maladies créent des détresses néfastes. Mais, en Europe, a-t-il fallu attendre le changement climatique pour mieux soigner les animaux ? Tout est bon à prendre pour gonfler la liste des actions pour le climat, en quête de financements 'carbone' ! Et cela tout en restant dans la recherche de la plus haute productivité au coût le plus bas, parce que c'est tout ce qui a été enseigné et ce qu'on sait penser et faire en matière d' 'accompagnement' des exploitations.

Ainsi la gestion des troupeaux, au nom du climat, consiste à accélérer la production, avec des premiers vêlages plus précoces, la réduction des temps dits improductifs. Pour une plus grande longévité des vaches on rajoute, en moyenne, un vêlage. Cela permet d'élever un peu moins de génisses de renouvellement. Ou plutôt : un certain nombre de génisses n'apparaissent plus dans l'empreinte carbone de la ferme laitière, et ainsi chaque bon point 'carbone' facilitera à la ferme d'obtenir des crédits carbone ou d'autres avantages. Pourtant, tant que les veaux naissent, ils sont quelque part – à moins de les tuer à la naissance, ce qui, avec des calculs aussi absurdes, serait 'mieux' pour le bilan climat de la ferme. D'ailleurs, les veaux de boucherie sont (historiquement) tués jeunes et 'blancs' en particulier pour désencombrer le marché de la viande rouge. Quelle fausse efficience ! L'effort d'une gestation, d'une naissance, une petite vie désespérée, ne comptent pour rien et ne sont pas intégrés dans les bilans carbone. D'ailleurs, à vrai dire, un veau 'blanc' de boucherie qui subit une alimentation liquide ne peut pas développer de rumination (son état est pathologique), donc il n'émet quasiment pas de méthane entérique jusqu'à sa mort précoce. Alors

³³ Face aux aléas climatiques, quels sont les impacts et les leviers d'adaptation sur mon exploitation laitière ? Synthèse des simulations faites sur 4 cas-types du Grand-Est. Inosys Réseaux d'élevage 2019

³⁴ CGAAER : Leviers d'adaptation de l'élevage de ruminants et des systèmes fourragers au changement climatique : état des lieux et propositions. Octobre 2021, page 93

tout va bien pour le climat, contre la nature et contre la santé ? La seule façon cohérente et efficace de protéger le climat en réduisant le nombre d'animaux improductifs est l'allongement de la lactation des vaches laitières – donc, ne pas faire naître ces animaux.

Rajoutons que le CGAAER³⁵ admet zéro émission de méthane pour la première année de la vie du bovin. C'est manifestement faux. La rumination est effective chez les veaux d'élevage normaux. Encore une fois n'importe quoi.

Il est grand temps de développer, à côté de l'empreinte carbone, l'empreinte morale pour l'élevage en général ainsi que pour des fermes individuelles.

4.2. L'herbe, la biodiversité et le climat

Les prairies stockent du carbone. Le flux de la séquestration compense en moyenne un quart des émissions entériques d'une vache (6 à 45 % ³⁶) ; ceci en calculant en PRG100, alors que nous avons vu que le PRG20 serait pertinent ; dans ce cas, la part de compensation par stockage s'effondre. Ce stockage partiel ne peut en aucun cas être évoqué pour maintenir des cheptels nombreux, bien au contraire, c'est un argument fort pour baisser le chargement, donc le nombre et obtenir ainsi une meilleure quote-part de stockage. D'autant plus que cette séquestration est vulnérable aux aléas climatiques et limitée dans le temps, allant vers une saturation à terme. Les prévisions optimistes en matière de séquestration pourraient bien rencontrer les mêmes déceptions que celles survenues quant au stockage de carbone par les forêts.

Par contre, les prairies existantes ne doivent pas être retournées sous peine de libérer le C stocké dans l'atmosphère. Pour améliorer le rapport entre émissions entériques et stockage sous prairie il reste donc la possibilité de méthaniser une partie de l'herbe, une possibilité que Solagro (Afterres) envisage facilement pour garder les prairies tout en réduisant le cheptel, et Poux (TYFA) peut l'envisager au rythme d'une fois tous les 5 ans sans changer fondamentalement de système. La SNBC3, en consultation, le prévoit. Mais qu'est-ce que la méthanisation de l'herbe signifierait pour la biodiversité : nouvelle intensification ou opportunité pour extensifier ? Quelle pourrait être l'encadrement réglementaire permettant de reconquérir plus de biodiversité ?

Les prairies sont par excellence la couverture du sol qui **protège la qualité de l'eau**. Elles ne reçoivent pas de pesticides et relativement peu de fertilisants (bien qu'il puisse y avoir des excès).

L'herbe est riche en azote. Les légumineuses, grâce à la fixation symbiotique de l'azote, sont la seule source de protéines dans l'alimentation animale qui soit réellement autonome et autochtone. Les légumineuses sont soit cultivées en terres arables (ce qui fait l'objet des plans protéines), soit elles sont naturellement abondantes dans les prairies.

Les protéines dans la viande, le lait, les œufs, ne viennent jamais de nulle part. Soit ils viennent des plantes fixatrices d'azote, soit de l'engrais minéral (ou de la redéposition de polluants aériens azotés) ou de l'engrais organique mais l'azote de l'engrais organique vient toujours de quelque part. Une origine très fréquente de l'azote est le soja importé, souvent issu de déforestation.

L'élevage de ruminants se présente souvent comme le gardien de **la biodiversité** parce que, sans ruminants, les prairies seraient retournées. Cette présentation des choses n'est que partiellement juste. D'une part, les vaches laitières très productives et les animaux engraisés de manière intensive

³⁵ CGAAER Alimentation et élevages : externalités positives Rapport n°23047, Annexe 9

³⁶ Cour des Comptes: Les soutiens publics aux éleveurs de bovins, novembre 2022, d'après Peyraud et MacLeod : Future of EU Livestock : how to contribute to a sustainable agricultural sector? 2020

sont davantage nourris aux concentrés³⁷, avec peu d'herbe, même si (d'autant plus) le peu de prairies restantes sont importantes à préserver. Le maïs ensilage compte comme fourrage mais ne présente pas le même intérêt que les prairies. Or pour augmenter la productivité des ruminants et/ou augmenter leur nombre les prairies sont gérées de manière intensive, avec des coupes précoces et répétées et une fertilisation soutenue ; la conséquence est la disparition des fleurs. Le machinisme toujours plus grand et plus rapide est mortifère pour toute la petite faune. La gestion moderne des prairies a certainement une part de responsabilité importante dans l'effondrement des populations d'invertébrés et autres espèces qui en dépendent, et ceci n'est pas assez reconnu et dénoncé parce qu'il est politiquement correct d'associer prairie et biodiversité. La biodiversité bénéficie des prairies à condition que la gestion soit la plus extensive possible, avec des dates de fauche variées (aucune date n'étant bonne pour toutes les espèces) et des zones refuges non fauchées, ceci au moins pour une partie (significative) des prairies permanentes. Aussi le pâturage très intensif ne convient pas à la biodiversité au-delà des espèces peu exigeantes. Ainsi Poux et Aubert adoptent dans leur scénario un rendement moyen de 4,5 t MS/ha³⁸, ce qui laisse de la place à la biodiversité mais impose une baisse du cheptel. A l'inverse, la Nouvelle-Zélande mais aussi l'Irlande, augmentent le chargement, avec pour la NZ des chargements de 2,8 vaches/ha (mais les vaches sont petites ; 4 400 L lait/an) et un apport d'azote minéral voisin de 110 kg N/ha.

Quant à **l'autonomie en protéines**, 1 ha de prairies en produit autant qu'1 ha de soja ; c'est un formidable argument pour les prairies, qui contrairement au soja ne reçoivent pas (ou très peu) de pesticides. L'herbe, surtout jeune, a une teneur élevée en protéines, et le trèfle et d'autres légumineuses en contiennent encore nettement plus. Par contre il est plutôt inquiétant pour la biodiversité si l'objectif des filières avec Cap protéines est, au nom de l'autonomie en protéines, de « *mieux valoriser nos 13 M d'hectares de prairies.* »²⁵ Ce qui veut sans doute dire 'intensifier' pour avoir plus de bétail. Intensifier signifie de couper ou de faire pâturer avant la montée en graines, et d'avoir les espèces et variétés les plus productives. Privilégier la diversité naturelle avec le concept de « prairie-pharmacie » est une approche intéressante. Il n'y a pas que les protéines !

Quant au **pâturage**, son effet bénéfique pour la santé et le bien-être animal n'est pas contesté. il est prétendu que 91 % des exploitations bovin lait françaises pratiquent le pâturage³⁹ (alors que seulement un bon quart pratiquent le pâturage dominant) ; encore faudrait-il savoir quelle catégorie d'animaux pâture et combien de jours ? Parfois ce ne sont que les génisses qui pâturent, ou seulement les vaches tarées qui ainsi se retapent tant soit peu. Parfois les vaches laitières pâturent (surtout si cela donne droit à une prime), et les génisses restent enfermées. Agrandissement des fermes et méthanisation ne sont pas favorables au pâturage.

Que penser de la relation entre système herbager et émissions de GES ?

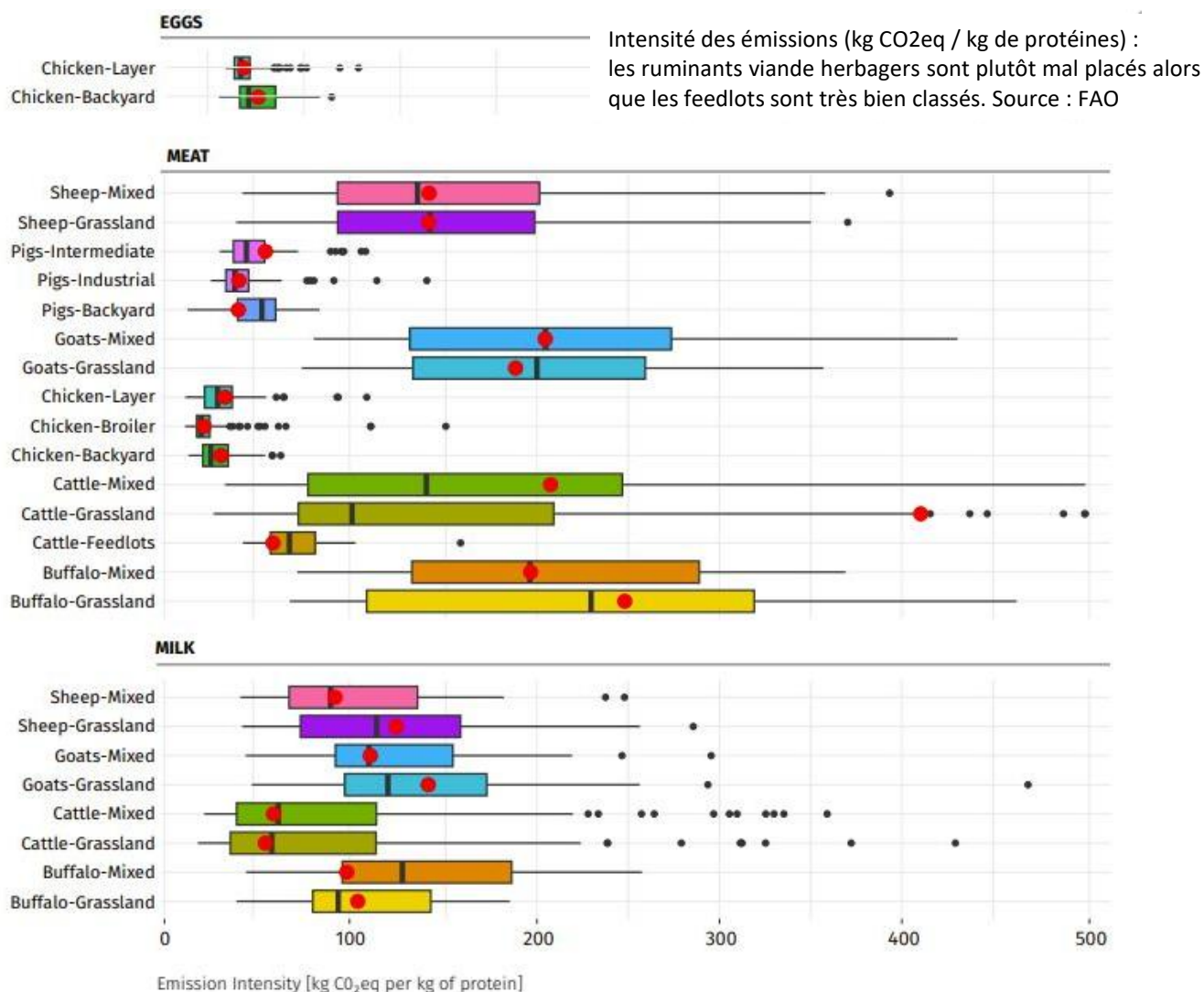
Le visuel d'un rapport FAO (ci-dessous) qui représente l'intensité des émissions par rapport aux protéines produites, est en effet très dérangeant. Le système 'Bovins viande herbager' (du monde entier : Afrique, Mongolie, Brésil, Europe...) est affiché avec une variabilité allant d'environ 25 jusqu'à 500 kg CO₂eq/kg protéines, avec une médiane à env. 100, une très surprenante moyenne à 410 et des valeurs extrêmes au-delà, et les quantiles à env. 80 et 245. La valeur si élevée de la moyenne pose question. Une telle disparité ne veut plus rien dire. A côté, comme une gifle, est représenté le

³⁷ Selon Cordier et al: Quantifier les matières premières utilisées par l'alimentation animale en France et segmenter les flux jusqu'aux filières consommatrices. 3R 2020. Les Bovins Lait et Mixtes consomment en 2015 les matières premières suivantes (estimation): 33,3 MT MS de fourrages (dont 21 % de maïs ensilage) et 8,4 Mt MS85 de concentrés (dont tourteaux) et 5,1 Mt de coproduits. Pour les Bovins viande c'est respectivement 30,4 Mt, 4,0 Mt et 1,7 Mt.

³⁸ Poux et Aubert: Putting grassland at the heart of a European agroecological transition: Findings and questions arising from the TYFA scenario. 2022

³⁹ IDELE: Les chiffres clés des prairies et parcours en Franc. 2023 <https://idele.fr/detail-article/les-chiffres-cles-des-prairies-et-parcours-en-france>

système 'feedlots' avec des émissions faibles de 45 à 105 env., une seule valeur extrême supérieure et la moyenne comme la médiane < 70. L'affichage d'émissions faibles en feedlots traduit le peu de cellulose et l'absence d'éléments ligneux dans la ration des feedlots ; or ce sont justement les terres marginales avec une végétation riche en éléments fibreux qui permettent de parler d'une absence de compétition food-feed (voir plus loin) et d'argumenter pour l'intérêt des prairies et des herbivores. Notons que les feedlots fonctionnent à base d'énergie fossile, or les émissions de CO₂ ont une durée de vie 'éternelle', contrairement au méthane qui est le principal GES des systèmes extensifs⁴⁰ même s'ils sont par ailleurs peu défendables comme les brésiliens.



FAO : pathways towards lower emissions, 2023, Fig 9. Box-Whisker plots of the emission intensity for different production systems, species and commodity, aggregated by countries. Note: for countries with production > 1000 tonnes. The red dot indicates the global average value, and the box indicates the lower and upper quantiles, the vertical bar the median value.

Les tenants du pastoralisme se sentent menacés par ces calculs d'empreinte carbone favorables aux feedlots et à l'intensification. Manzano⁴¹ argumente que le dénigrement des systèmes pastoraux sous prétexte d'émissions de GES n'a pas d'issue, parce qu'en cas de disparition de l'élevage avec réensauvagement le retour des herbivores sauvages et les termites se chargeraient des mêmes

⁴⁰ R T Pierrehumbert et G Eshel: Climate impact of beef : an analysis considering multiple time scales and production methods without use of global warming potentials. 2015

⁴¹ P Manzano et S R White: Intensifying pastoralism may not reduce greenhouse gas emissions: wildlife dominated landscape scenarios as a baseline in life-cycle analysis. 2019

émissions de GES⁴². Toutefois sa logique correspond à un rejet du land-sparing, rejet lui aussi très dangereux pour la biodiversité. D'ailleurs, sans rentrer dans le débat, l'opposition entre land-sharing et land-sparing semble issue d'une conceptualisation un peu théorique, car si on regarde les besoins des espèces sauvages et le fonctionnement des agroécosystèmes, il paraît évident qu'il faut impérativement les deux approches et qu'il faut prendre en compte cette double contrainte dans les modélisations. Il faut bien des espaces sauvages et refuges où les herbivores sauvages et leurs prédateurs sont laissés tranquilles et où l'évolution de la végétation suit les dynamiques naturelles.

Ces mêmes acteurs du pâturage se sentent aussi menacés par les discours anti-protéines animales et anti-élevage ce qui leur inspire une réaction qui fait un peu trop 'lobby viande', dans la mesure où ils ne rentrent pas dans la distinction entre réduction et abandon de protéines animales. Les prairies occupent jusqu'à 56 % des terres et abritent près du cinquième des bovins et le tiers des petits ruminants. Pourquoi si peu en pourcentage ? C'est qu'il y en a beaucoup trop en dehors des prairies, et on a le droit de le dire.

Une expérience particulièrement intéressante semble se passer dans la région Kaza transfrontalière entre Botswana, Zimbabwe, Soudan, Angola et Namibie avec 520 000 km² d'aire protégée, où le principe est de laisser co-pâturer herbivores sauvages et domestiques⁴³. Le co-pâturage favorise d'ailleurs la diversité de plantes.

Contestant aussi la doctrine de la meilleure empreinte par kg de protéines des systèmes intensifs du Nord, une étude au Kenya⁴⁴ a relevé les ACV sur de petites fermes où le pâturage fournit l'essentiel de l'alimentation du bétail. Certaines de ces petites fermes avaient d'ailleurs aussi bons résultats que les systèmes intensifs pour la production de protéines. L'agrandissement n'est pas pertinent.

Quant à des arguments écologiques la recherche produit des résultats passionnants. Voici au hasard un petit survol superficiel. Il y a, parmi l'intérêt des systèmes silvopastoraux⁴⁵, leur biomasse qui grâce à sa diversité améliore les sols. L'effet de tannins dans la ration accroît la part d'azote présente dans les bouses au détriment de l'urine, or la bouse émet moins de N₂O que l'urine. Une grande diversité de plantes présentes peut réduire les émissions de N₂O. Les arbres favorisent l'abondance, la diversité et l'activité des coléoptères dont la présence réduit les émissions de N₂O et de CH₄. La nature est bien faite ! Mais le compactage du sol augmente les émissions, ce qui plaide une fois de plus pour des chargements limités.

Une évaluation de la biodiversité dans des fermes HNV (High Nature Value)⁴⁶ montre que la biodiversité va de pair avec l'occupation d'une large surface. Certes, les GES peuvent être élevés, en particulier pour les ovins et caprins. Le rendement est fatalement plus bas que dans les fermes intensives. Se nourrir à partir de fermes de Haute Valeur Naturelle suppose des changements vers une alimentation plus végétale.

Mais comme cela a déjà été évoqué plus haut, la défense de l'élevage extensif sur des terres marginales non convertibles en terres arables est aussi abusivement détournée pour lutter contre la réduction des protéines animales dans le système alimentaire⁴⁷ tout court. Cette logique se donne un air de bon sens tout en relativisant les impacts climatiques du cheptel – mais concède que pour les

⁴² P Manzano and Shannon R White: Intensifying pastoralism may not reduce greenhouse gas emissions: Wildlife-dominated landscape scenarios as a baseline in life-cycle analysis. 2019

⁴³ DIE ZEIT Nr44 17.Oktobre 2024 p39 : Nicht ohne die Menschen. Wissen Naturschutz

⁴⁴ P W Ndung'u et al: Farm level emissions intensities of smallholder cattle production systems in highland and semi-arid regions. 2022

⁴⁵ J E Rivera and J Chara: CH₄ and N₂O emissions from cattle excreta : a review of main drivers and mitigation strategies in grazing systems, 2021

⁴⁶ M. Torres-Miralles et al: Applying Life Cycle Assessment in European high nature value farming systems: Environmental impacts and biodiversity, 2024

⁴⁷ F Leroy et al : Animal board invited review: Animal source foods in healthy, sustainable, and ethical diets – An argument against drastic limitation of livestock in the food system 2022

ruminants une orientation plus forte des céréales vers le pâturage pourrait être bénéfique. Chez Leroy et al⁴⁸ cela évoque une alliance (contre nature ?) entre pastoralistes et industrie (la « declaration of interest » n'est pas vide). Le problème c'est qu'à aucun moment il n'y a la moindre précision concrète sur où sont les limites entre l'acceptable et l'inacceptable, entre le potentiellement durable et ce qui ne l'est pas. Bref, l'article préconise de tirer des lignes rouges ; c'est une bonne idée, sauf que les auteurs n'en tirent aucune.

4.3. Alimentation humaine et compétition feed-food

La nécessité d'une alimentation nettement plus végétale est consensuelle parmi de très nombreux scientifiques qui dressent des scénarios d'avenir pour l'alimentation (Eat Lancet, European Nitrogen Assessment, ADEME, Afterres 250, TYFA, H Westhoek et al (2014), Billen et al (2018), E Rööß).

L'INRAE⁴⁹ fournit des dossiers complets sur la question. Une alimentation saine et durable comporte en effet beaucoup plus de protéines végétales, et il s'agit de développer les filières et les comportements pertinents et de surmonter les freins.

4.3.1 Les hypothèses INRAE en préparation de la Stratégie Nationale Bas Carbone 3

Les **Propositions d'hypothèses de l'INRAE pour la SNBC3 (Stratégie Nationale Bas Carbone)** ont le grand mérite d'avoir systématiquement combiné les changements dans la consommation avec les baisses du cheptel. « *Dans toutes les études, pour une baisse visée de 40 à 50 % des GES, la baisse totale de la consommation de viande se situe entre 40 et 50 %, soit une consommation comprise entre 90 et 100g/j en 2050 (c'est-à-dire entre 140 et 160 g/j en équivalent primaire pour un coefficient de 1,6 utilisé par la SNBC).* » L'objectif ciblé est de baisser de - 50 % les émissions nettes (émissions moins absorptions) du secteur agricole en 2050 par rapport à 2020, et de - 21 % en 2030.

Différents chiffrages quant à la répartition des baisses de viande entre les ruminants et les monogastriques sont présentés dans le tableau ci-dessous (dans lequel la consommation de départ en 2010 pour les ruminants diffère fortement). Pour tous, la consommation totale en 2050 serait environ la moitié de celle de 2010.

Tableau 3. Détail de la composition de la consommation des viandes dans différentes études et différentiel entre 2020 et 2050.

En g/j tel que consommé	2010	2050	Δ 2050/2010
TYFA-GHG (Auber et al., 2019)			
Viande de ruminants	36	29	-20%
Autres viandes	154	61	-60%
Total	183	92	-50%
Etudes nutrition-GES (données de base Nutrinet ; Seconda et al., 2017)			
Viande bovine	63	26	-59%
Viande blanche (porc-volaille)	96	60	-38%
Total	159	86	-54%
Etude Nutrition-GES avec contrainte technique lait-viande ruminant (Barré et al., 2018)			
Viande bovine	45	30	-35%
Viande blanche (porc-volaille)	100	40	-60%
Total	140	70	-50%

⁴⁸ Il n'est pas étonnant que F Leroy se retrouve parmi les moteurs de la Déclaration de Dublin, faite par soi-disant 1200 scientifiques, mais qui se révèle surtout en conflit d'intérêt avec l'industrie de la viande.

⁴⁹ <https://www.inrae.fr/alimentation-sante-globale/proteines-vegetales>

La proposition de l'INRAE pour le scénario AMS (Avec Mesures Supplémentaires en opposition au scénario AME Avec Mesures Existantes) de la SNBC3 comporte en réalité la discussion de plusieurs scénarios possibles, avec différents chiffres de réduction selon les ruminants, porcs et volailles.

Les valeurs des variables clés proposées pour les hypothèses d'un scénario AMS sont les suivantes pour ce qui concerne l'alimentation : pour les viandes rouges - 40 % ; pour les produits laitiers - 30 % ; - 20 % pour les volailles ; pas de réduction pour les œufs.

Cela revient à réduire les cheptels : les vaches allaitantes de - 40 % et les laitières de - 30 %, soit une réduction de 35 % de l'effectif total de vaches, avec moins d'animaux de renouvellement. L'augmentation de productivité laitière serait de + 6 %, ce qui surprend au vu de l'objectif de + 260 % en système pâturé. Les caprins diminueraient de - 40 % car production peu durable (difficulté de valorisation des chevreaux). Les volailles de chair diminueraient de - 20 % et les porcins de - 35 %.

Ces chiffres sont discutés dans des notes thématiques, avec quelques nuances et la prise en compte entre autre des balances commerciales.

Les arbitrages pour répartir les baisses entre herbivores, porcs et volailles dépendent de la perspective retenue :

- au nom du climat on réduit les ruminants.
- au nom de la nutrition on baisse la viande rouge et la viande transformée (charcuterie).
- au nom des prairies et paysages on maintient les ruminants à l'herbe.
- au nom de la compétition food-feed on réduit fortement les monogastriques ainsi que les bovins nourris aux concentrés.

Et au nom du bien-être animal ? Dans toutes ces réflexions et scénarios sur la consommation alimentaire et l'empreinte environnementale les besoins des animaux sont en général très peu pris en considération, voire même pas du tout. Le pâturage est certes assimilé au bien-être animal, mais cette évidence n'est pas déclinée sur les différentes catégories d'animaux ni comparé à l'existant. Il est très appréciable que les auteurs (INRAE) des Hypothèses pour la SNBC3 expriment des doutes par rapport à l'acceptabilité de l'hyperprolificité des truies et au possible maintien des porcs en plein air. Un grand remerciement pour leur courage d'affirmer que l'élevage des chèvres n'est pas durable vu ce qui se passe avec les chevreaux ; la formulation pudique étant 'la difficulté de les valoriser' (en texte clair c'est un scandale de détresse). Quant aux volailles, une baisse de seulement 20 % reste pourtant incompatible avec une transition vers un niveau de bien-être acceptable, qui suppose au minimum des baisses de densité et des surfaces de parcours considérables, ainsi que des croissances lentes ; or un bien-être tant soit peu acceptable suppose un impact accru en termes d'ACV.

Les Hypothèses (INRAE) pour la SNBC3 comptent sur les vêlages précoces, la réduction du format des animaux, la longévité des vaches, l'alimentation de précision, les additifs (des hypothèses et des limites... voir plus loin) et beaucoup, beaucoup sur la sélection génétique pour une baisse de méthane entérique et la sélection indirecte de baisse de l'Indice de Consommation (porcs et volailles). C'est ce qui est proposé sous le terme R&I. C'est business as usual pour les chercheurs et Instituts Techniques, et beaucoup de promesses. On veut sélectionner pour moins d'émissions. Mais nous savons que face à d'autres problèmes et impasses, les généticiens promettent aussi de sélectionner : pour l'adaptation aux canicules, pour la résilience, la santé (digestion, locomoteur, mamelle, immunité, etc), le comportement, et encore et toujours pour l'efficacité (manger moins pour produire plus)... ça commence à faire trop pour y croire ! Et une piste essentielle manque dans la liste : l'allongement des lactations des vaches laitières pour produire moins de veaux - alors qu'on préconise les vêlages précoces pour avoir moins d'animaux de renouvellement ! Soyez cohérents !

Les conclusions de ces travaux INRAE sont une rechute dans le productivisme pur et dur : il faudra déployer le savoir-faire du R&I pour atteindre l'objectif de réduction de 40 % des émissions « tout en préservant au maximum les productions animales ». Et l'exportation, puisque grâce au R&I l'auto-approvisionnement complet pourra être dépassé jusqu'à 20 %. Donc les baisses des émissions

seraient moins dépendantes des évolutions de la consommation. Les acteurs des filières animales n'auront pas besoin de se fâcher, le gouvernement pas non plus, et la R&I soutient le business. Et tout le monde serait content ? Où est le problème ?

Honni soit qui mal y pense. Mais est-ce que, dans cette remise en avant d'une R&I très « as usual » (nutrition animale et additifs, réduire les temps improductifs des animaux, sélection génétique) pour un élevage intensif et productiviste, les auteurs ne prêcheraient-ils pas pour leur boutique « as usual » ? Et préparent le terrain pour justifier le financement public de la recherche au service de l'intensification ? Pour que les filières puissent faire miroiter le MIEUX tout en écartant le MOINS ? Et si ce que disent les auteurs INRAE était tout simplement vrai ? Pas de paix sociale sans « *préserver au maximum les productions animales* » ? Pas de monde meilleur...

INRAE : Hypothèses pour la SNBC3 : Baisse unitaire (% par kg de lait ou de viande) des émissions directes des principales filières d'élevage. R&I, effort de recherche et innovation. Tableau en page 24 du document

	R&I-	R&I+	R&I+	R&I+	R&I+
	Baisse unitaire* ligne de base	Baisse unitaire* additifs ou alimentation multiphase	Baisse unitaire* conduite troupeau	Baisse unitaire sélection génétique	Total*** baisse unitaire émissions directes*
Lait (VL)	-15%	-25%	-5%	-10%	-32%
Viande (VA)	-3%	-20%	-5%	-5%	-24%
Viande bovine (VA+VL)**	-7%	-22%	-5%	-7%	-27%
Porc	-4%	-8%	0%	-6%	-11%
Poulet	-2%	-4%	0%	-10%	-11%
Œufs	-2%	-4%	0%	-10%	-11%

*1/2 potentiel technique. Emission par kg de produit : méthane entérique pour les bovins et petits ruminants; azote excrété pour les monogastriques

** Viande bovine issue à 35% de la filière lait

***L'additivité de ces trois options n'étant pas prouvée, la somme est réduite de 20%

4.3.2. Santé, sobriété et Nutrinet

M Duru et P-M Aubert ont comparé des scénarios d'avenir⁵⁰ qui se distinguent par l'intégration ou non de la biodiversité et de la santé humaine, en plus des émissions de GES. Les pratiques de l'agroécologie, favorables à la biodiversité, présentent moins de risques pour la santé. Quant à l'élevage, la stratégie de l'élevage de précision va vers une déshumanisation, alors que l'élevage agroécologique se heurte aux verrouillages socio-techniques. Vu que les « bonnes pratiques agricoles » conventionnelles ne permettent pas d'atteindre l'objectif d'une baisse des émissions agricoles de 50 % en 2050, l'examen des différents leviers montre que le levier le plus puissant est celui de la végétalisation de l'alimentation. En comparant les scénarios ce sont ceux commandés par l'Union européenne (LTS Long Terme Strategy for Europe) qui ne prennent en compte ni la biodiversité et la santé ni le couplage entre production et consommation mais prônent des solutions

⁵⁰ M Duru et P-M Aubert: Scénarios de systèmes alimentaires à l'horizon 2050 au niveau européen et français : quels éclairages pour les politiques publiques ? 2021

technologiques. Cela rejoint d'ailleurs le discours de la Commission européenne face aux filières animales⁵¹, qui rassure que nulle part n'est écrit un objectif de baisse des cheptels. La Commission marche sur des œufs. Et accepte l'omerta sur la nécessaire baisse des cheptels.

Le potentiel de réduction des émissions par une alimentation végétalisée n'est d'ailleurs pas vraiment mis en doute. Ce qui est mis en doute ce sont les comportements responsables. Cela commence par les comportements des décideurs ! La sobriété ne serait pas pertinente pour sauver l'habitabilité de la planète ? En tout cas beaucoup moins efficace que les moyens technologiques déployés par les industriels ? La sobriété se heurte aux verrouillages sociotechniques alors que les prétendues solutions technologiques sont poussées par la recherche de profits (et de subventions).

Les conclusions de **l'étude française Nutrinet-santé** sont, avec les mots de Duru et Aubert : *« L'étude française Nutrinet-santé montre par exemple que l'alimentation du cinquième des personnes enquêtées consommant le moins de viande (-50%) a de meilleurs indicateurs santé, émet deux fois moins de GES et nécessite deux fois moins de surfaces et 30% d'énergie en moins que le cinquième en consommant le plus (Kesse-Guyot et al., 2021). »* C'est acquis.

4.3.3. Durabilité et compétition food-feed

Pour la FAO les changements de régime alimentaire humain comptent pour seulement 4 % du potentiel de réduction des GES de l'élevage. La FAO table en effet sur l'augmentation de 20 % de la consommation et de la production de produits issus d'animaux en 2050. L'argument 'éthique' en faveur de cette croissance repose sur les besoins de l'Afrique, alors que le 'driver' réel est la demande croissante des pays émergents devenant solvables, donc pas des plus pauvres et affamés, mais d'une population devenant plus aisée.

Il y a une part de réalisme dans ces misérables 4 %, mais, tragiquement, ce 'réalisme' consiste d'abord à laisser la FAO elle-même contribuer au freinage en relayant les intérêts et profits des filières animales mondiales, comme d'autres cèdent aux pétroliers, aux industries automobiles et aux industries agrochimiques et des plastiques. En effet, derrière presque tous les potentiels de réduction de GES mis en avant dans la figure de la FAO ci-dessus (page 12) il y a des intérêts économiques massifs et puissants de nature industrielle. La croissance du secteur est voulue⁵². C'est ce que dit le Global Agenda for Sustainable Livestock, un Multi-Stakeholder Partnership dont fait partie le secteur privé, la recherche et de nombreuses ONG, et dont le secrétariat est à la FAO.

⁵¹ Groupe de Dialogue Civil Productions animales

⁵² Programme mondial pour l'élevage durable FAO 2016. Alors que l'ODD 12 suggère qu'il y a intérêt à réduire la production et la consommation de protéines animales, le commentaire sur l'ODD 8 dit : *L'élevage représente jusqu'à 40 pour cent du PIB agricole. Il est l'un des secteurs économiques connaissant la plus forte croissance dans les pays en développement (2,5 pour cent par an au cours des deux dernières décennies). La production animale et son marchandisage représentent 53 pour cent du PIB agricole dans les pays industrialisés (World Bank, 2009). Tirer parti des avantages économiques d'un marché de l'élevage en expansion peut contribuer à soutenir la croissance économique globale. L'élevage est un secteur où les opportunités de profits sont considérables et souvent latentes. L'augmentation de la productivité du travail – pour le moment marginale – dans le secteur de l'élevage à travers la formation, l'amélioration technologique et l'innovation peuvent conduire à une création de valeur substantielle et durable dans les chaînes d'approvisionnement de l'élevage des pays en développement. Les retours sur investissement de l'emploi dans l'élevage sont supérieurs à la moyenne en raison de la croissance et de l'intensité du travail élevés du secteur, avec un recrutement plus diversifié, y compris des femmes. Cela est vrai non seulement pour l'élevage en milieu rural, mais aussi dans le domaine de la transformation et de la commercialisation en milieu urbain.*

ou à propos de l'ODD 9 : *... avec un taux de croissance plus élevé que les autres activités agricoles, qui devrait atteindre 3 pour cent par an au cours des prochaines décennies, la transformation des produits d'origine animale est l'un des sous-secteurs les plus dynamiques dans les économies émergentes. ...*

D'ailleurs les filières animales européennes et françaises s'inquiètent énormément de tout ce qui fait la promotion d'une alimentation nettement plus végétale, jusqu'à tenter d'interdire l'application à des produits alternatifs de certaines dénominations évoquant la viande. Par souci pour la planète et l'humanité ?

Il sera intéressant ici **d'examiner en détail ci-dessous une autre évaluation nutritionnelle et environnementale des aliments d'origine animale**⁵³ qui semble relativement objective dans un certain nombre de détails tout en défendant fortement les nutriments d'origine animale. Mais au lieu de conclure « il faut maintenir mais baisser la production et consommation de produits animaux » cette publication conclut en gros 'Il y a des avantages et des inconvénients, les produits d'origine animale ont un rôle important, tout dépend où et comment'. Cela rappelle la stratégie en faveur des pesticides qui affiche 'la bonne dose au bon moment'. Pourvu qu'on laisse faire.

Il serait beaucoup plus juste de dire que les impacts de l'élevage deviendraient plus acceptables si les nombres et les volumes baissaient considérablement, les bienfaits telles que la biodiversité, les paysages, le stockage de carbone, l'absence de compétition feed-food, étant directement conditionnés par la baisse des cheptels (toutes espèces confondues).

Il n'est pas question ici de mettre en doute la qualité nutritionnelle des aliments d'origine animale, tant en profil équilibré d'acides aminés qu'en micronutriments divers. Toutefois, **on peut reprocher aux défenseurs de la viande de présenter cette composition utile de la viande isolément au lieu de la comparer au potentiel équivalent d'une combinaison de produits d'origine végétale**. Atteindre une alimentation saine évitant certaines carences précises peut emprunter les deux voies : une priorité végétale plus ou moins radicale, ou une part animale qui par ailleurs ne dispense pas de compléter avec la diversité végétale comme le préconise « 5 fruits et légumes » dans le contexte de surconsommation animale de la France.

La publication citée⁴¹ montre que le débat a fort heureusement pris un peu de hauteur dans les 20 dernières années. Les risques des produits animaux pour la santé sont expliqués et pas contestés, à la charge d'un excès de viande rouge, surtout frite, et très à charge des viandes transformées (ce qui touche en premier lieu le porc). Aussi est-il admis qu'une consommation beaucoup plus élevée d'acides gras omega3 issus de plantes peut compenser l'absence de sources animales (dont poissons gras) ; certains micronutriments ne sont pas absents dans les végétaux bien que moins bien absorbés (question complexe) ; que les produits laitiers ne semblent pas essentiels et que les recommandations usuelles en calcium ne sont pas appropriés. Or ce sont en partie les mêmes auteurs qui, dans une autre publication⁵⁴, (voir ci-dessus) partent en croisade contre une limitation drastique des animaux dans le système alimentaire (on y retrouve l'auteur principal Frédéric Leroy impliqué dans la « Déclaration de Dublin »⁵⁵). Rappelons qu'il est très facile de compléter notre alimentation avec certains micronutriments (p ex la vitamine B12). D'ailleurs les animaux des élevages intensifs sont systématiquement complétés, alors pourquoi eux et pas nous ?

⁵³ Ty Beal et al : Friend or Foe? The role of Animal-Source Foods in Healthy and Environmentally Sustainable Diets. 2022

⁵⁴ F Leroy et al : Animal board invited review: Animal source foods in healthy, sustainable, and ethical diets – An argument against drastic limitation of livestock in the food system 2022

⁵⁵ Radio France 4 novembre 2024

Complétons qu'une méta-analyse⁵⁶ suggère que la viande de volailles ne serait pas totalement anodine comme on a toujours fait croire entre autre dans le PNNS où les volailles sont carrément exclues du risque et du conseil de modération. Beaucoup d'études se sont focalisées sur la viande rouge. Or, notre objectif ici n'est pas de taper sur la viande rouge, au nom du climat ou de la santé, mais de mettre de la cohérence et de la proportionnalité dans un tableau d'ensemble qui donne aussi toute sa place aux émotions des animaux. Et en matière de bien-être animal la masse des volailles est très, très mal placée. C'est un argument favorable au bœuf.

Discutons maintenant de la compétition feed-food. En Union Européenne 61 % des céréales utilisées servent à l'alimentation animale. C'est beaucoup, et c'est impressionnant. Il est donc quelque peu surprenant que Anne Mottet et al⁵⁷ proclament que 86 % de l'alimentation animale mondiale n'est pas consommable par l'humain, et le tourteau de soja ne représenterait que 4 % de l'alimentation animale. Cela paraît rassurant au chaland. Et pourtant. Il faut donc faire l'effort de saisir les proportions et ce qu'elles signifient, et l'article nous offre de quoi comprendre. Selon les données de la FAO, l'élevage dans le monde a, en 2010, consommé 6 milliards t de MS (Matière Sèche) dont 46 % d'herbe et de feuilles et 19 % de résidus de récolte (paille, canne de maïs, têtes de canne à sucre). Seulement 14 % sont consommables par l'humain, dont 13 % de céréales qui - attention - représentent tout de même 32 % de la production mondiale de céréales en 2010. Dans les systèmes de pâturage et mixtes les ruminants mangent à 90 % des fourrages (mais ce chiffre est bien trop élevé pour les systèmes mixtes européens dits polyculture-élevage !). Dans les feedlots d'engraissement les céréales constituent 38 % de la MS dans les pays non-OECD et 72 % dans les pays OECD ; ce qui montre où la concurrence feed-food est la pire, à savoir dans les pays riches qui peuvent se permettre cet énorme gaspillage. Quant aux porcs et volailles industrielles, les céréales contribuent à > 50 % de leur alimentation globale et les tourteaux d'oléagineux font 9 – 25 %. A chacun de juger si la compétition feed-food ('seulement' 14 % ?) est réelle et inquiétante ou non. En effet, il faut voir les terres arables occupées : 40 % produisent des aliments pour animaux. Même si les terres arables produisent aujourd'hui des cultures qui ne sont pas consommables ou pas consommées par l'homme, elles pourraient produire des aliments pour les humains. La concurrence est bien réelle.

En effet, d'autres chiffres sont encore plus révélateurs : il s'agit de la quantité d'aliment comestible par l'humain rapporté au kg de protéine produit par l'animal, et ceci sans même prendre en compte le soja ! (pas comestible par l'homme dans sa forme 'feed' !). Pour les ruminants il faut 5,9 kg d'aliment comestible par l'humain pour produire 1 kg de protéines, et pour les monogastriques il en faut 15,8 kg. Pour ceux qui en consomment le plus, à savoir les feedlots de bovins, il en faut 44,3 kg dans les pays OECD et 37,1 kg dans les pays non-OECD. Il est édifiant de confronter cet incroyable gaspillage à la représentation des soi-disant faibles émissions en GES des feedlots. Pour les volailles industrielles cela va de 13,8 kg à 20 kg d'aliment comestible par l'homme pour 1 kg de protéines produit. Et quels systèmes en utilisent le moins ? Les monogastriques en système familial d'arrière-cour, et les ruminants en système pâturage ! Or les monogastriques en arrière-cour ne peuvent pas être nombreux, et le système n'est pas transposable en élevage de masse ; il faut donc se contenter de peu, avec des systèmes très autonomes et économes.

⁵⁶ Prof Jean-Louis SCHLIENGER : Association confirmée entre la consommation de viande (surtout de charcuterie) et l'incidence du diabète de type 2. Octobre 2024 (site réservé aux professionnels de santé). En élargissant aux charcuteries et volailles, le risque relatif d'une consommation plus importante pour du diabète type 2 devient respectivement 1,1 (100g/jour de viande rouge), 1,15 (50g/jour de charcuterie) et 1,08 (100g/jour de volaille).

⁵⁷ A Mottet et al: Livestock: On our plates or eating at our table? A new analysis of the feed/food debate. 2017

Mieux encore, l'article nous offre le calcul qui compte la quantité de protéines incluse dans l'aliment consommable par l'homme, rapporté au kg de protéine produit par l'animal. Ce chiffre est de 0,1 kg pour les monogastriques en arrière-cour (qui évidemment ne sont pas multipliables car nourris avec des déchets), et de 2,9 à 5,2 kg pour les monogastriques en système industriel. Et pour faire la somme de tout cela, nous apprenons que, tout compris, ruminants et monogastriques produisent 41 Mt de protéine animale en consommant 37 M t de protéines qui seraient consommables par l'humain, donc ils fourniraient une contribution nette de 4 M t. Par contre, si on rajoute les tourteaux de soja, le déficit protéique de la production animale s'élève à 11 M t de protéines par an !

Les tourteaux de soja (ci-dessus calculés à part) ont ceci de particulier qu'ils ne sont pas comestibles par l'humain en tant que tels mais les champs de soja pourraient produire des aliments pour humains au lieu de servir essentiellement à l'alimentation animale.

Un tableau présenté par Anne Mottet est instructif (voir ci-dessous). Il montre l'énorme supériorité des systèmes pâturants comparés aux feedlots pour ce qui concerne la compétition feed-food. Il est édifiant de comparer cela avec le tableau (page 12) qui présente les émissions en GES des différents systèmes. Et même au pâturage, les pays non-OECD ont moins de compétition feed-food que les pays OECD (avec leur soi-disant 'performance' et 'efficacité' !). Ce qui confirme une fois de plus que les riches gaspillent plus que les pauvres, et si on veut lutter contre le gaspillage, c'est là.

Exemple : l'(in)efficacité alimentaire des systèmes industriels. Source : **Too big to succeed ? Demande mondiale et mégafermes laitières au crible de la durabilité.** Anne Mottet, IFAD

			Kg DM feed/ kg protein product ¹	Kg DM human edible ² feed/ kg protein product ¹	Kg DM human-edible + soybean cakes ⁴ /kg protein product ¹	Kg protein from human-edible +soybean cakes ⁴ /kg protein product ¹
Non OECD	Bovins	Au pâturage	195	1.6	1.9	0.3
		Mixtes	171	4.8	5.6	1
		Feedlots	99	37.1	39.6	4.8
OECD	Bovins	Au pâturage	67	6.7	5.5	0.9
		Mixtes	53	6.4	7.6	1.2
		Feedlots	62	44.3	45.4	4.7
OECD	Volaille	Industrielle	26	18.8	24.0	5.0
OECD	Porcs	Industriels	27	19.1	23.9	4.6

Source: Mottet et al. (2017) Global Food Security



13

Globalement, 40 % des terres arables servent à nourrir des animaux. Si les protéines animales doivent augmenter, il faudra plus de terres pour les produire. Les défenseurs des protéines animales avancent des arguments fallacieux. Soi-disant 14 % des prairies pourraient être converties en terres arables, le reste n'est pas convertible ; mais que penser des dégagements massifs de carbone suite à de tels retournements de prairies ? Les rendements des cultures et les indices de consommation des animaux s'amélioreraient ; c'est sans compter avec les aléas climatiques de plus en plus destructeurs, voire des épizooties. L'élevage contribuerait à la productivité des cultures par les effluents d'élevage et la traction animale ; ainsi en Europe l'apport d'azote par les effluents est estimé à 38 % et à 61 % aux Pays-Bas. Cette affirmation est une tromperie, étant donné que l'azote dans les effluents ne vient jamais de nulle part mais vient surtout de l'engrais minéral et du soja importé (qui ont tous les deux des impacts environnementaux majeurs) et dans une moindre mesure de l'herbe et des légumineuses, et c'est bien en raison de la pollution azotée que les Pays-Bas doivent réduire leur cheptel ce qui dérange fortement les industries de l'alimentation animale, ce sur quoi l'extrême-droite politique prend du pouvoir et abandonne cette politique.

Mais qu'est-ce qui en est vraiment des co-produits et sous-produits sensés nourrir les animaux sans concurrencer l'alimentation humaine, et supposés, dans bien des discours, régler le problème ? Adoptons un regard naïf. M Duru (page 7) nous dit que l'alimentation des monogastriques aujourd'hui ne comporte que 15 % de co-produits. Comment sortiraient-ils du chapeau ? D'abord, la tension autour des sous-produits est de plus en plus forte, notamment en raison de la méthanisation. Aussi est-il grand temps de poser la question de l'utilité, des impacts et de la durabilité des cultures principales qui fournissent ces co-produits. Ce qui est convaincant pour des huiles à consommation humaine ne l'est pas forcément pour des biocarburants. Il ne faudrait pas que l'élevage industriel soit le débouché complémentaire qui conditionne la rentabilité d'une culture principale, souvent à des fins industriels et énergétiques (contestables), et (grande) consommatrice d'engrais et de pesticides. Et qu'en est-il de la production de sucre, de bière, de vin, de sirop de glucose (à l'origine des pulpes, drèches, corn, marcs, cannes) : est-ce que ce sont les nutriments dont l'humanité a le plus besoin ? Faut-il les développer ou freiner ? Pour certains c'est plutôt un marketing soutenu, qui pousse l'envie ou le plaisir, bien réels mais distincts du besoin. Et les besoins industriels, plastiques biosourcés etc. ? En tout cas les co-produits, utiles au cas par cas, ne dispensent pas d'une analyse critique. Il est incohérent de limiter le pourcentage de maïs dans les méthaniseurs, mais de laisser faire n'importe quoi par ailleurs, dont l'excès et le gaspillage des protéines animales. L'indispensable transition du système alimentaire concerne toutes les productions et pratiques. Et tout particulièrement les pesticides.

Le projet COPRAME⁵⁸ dans le Grand Est a expérimenté les co-produits (pulpes, drèches, corn, et des coproduits liquides) pour les vaches laitières et Jeunes Bovins : ils permettent de produire plus avec moins de surface et moins cher, et mettent en avant l'absence de compétition feed-food, des distances de transport courtes s'agissant de produits régionaux, et une légère baisse des émissions de méthane (incertaine) par baisse de cellulose, au risque de créer des problèmes de santé (acidose, boiteries). Tout cela semble effectivement cocher un certain nombre de cases environnementales, sauf qu'à la base ces systèmes sont incompatibles avec les besoins de bien-être des animaux. Il y a décidément trop de nutritionnistes qui bidouillent des rations fussent-elles contre nature, et pas assez d'éthologues et de naturalistes pour veiller au respect du vivant.

En conclusion, afficher que seulement 14 % de l'alimentation animale entreraient en concurrence avec l'alimentation humaine est une manière de minimiser et de cacher l'insoutenable ampleur de cette concurrence.

4.4. Que penser de l'impact environnemental des veaux de boucherie ?

Avec CAP'2ER l'IDEL (Institut de l'Élevage) a produit 13 fiches sur l'impact environnemental de différents types d'élevages bovins viande, mais aucune ne traite des veaux de boucherie.

Quant aux fermes laitières⁵⁹, 26 % des impacts environnementaux sont alloués à la viande. Je n'ai trouvé aucune information sur une quelconque prise en compte des veaux nés à la ferme dans l'évaluation des impacts. La naissance des veaux de non renouvellement et les impacts qu'ils auront ne sont pas alloués à la ferme d'origine. Pourtant la seule raison d'être de ces veaux est la production laitière. Donc les impacts du veau laitier doivent être alloués à la production de lait. Par ailleurs il est affirmé que la voie pour réduire les émissions serait de réduire le nombre d'animaux de

⁵⁸ <https://idele.fr/detail-article/coprame-les-coproduits-quoi-de-plus-local>

⁵⁹ <https://www.ferme-laitiere-bas-carbone.fr/medium/W1siZilsjlwMTgvMDYvMTMvMTMvOW04OHN5bV9ndWlkZV9tX3Rob2RvbG9naXF1ZV9jYXAyZlxlucGRmll1d/guide-m-thodologique-cap2er.pdf?sha=b87e23d906901a87>

renouvellement et de réduire les temps improductifs de ces animaux, donc de les faire vêler plus jeunes. En fait, c'est la naissance de tous ces veaux laitiers qui est un problème. Sortons de l'omerta.

Il apparaît une fois de plus, que les bilans carbone des fermes et filières dépendent des conventions de calcul préalables.

CAP'2ER évalue la performance nourricière de la ferme. Ainsi les fermes affichent un nombre étonnant de personnes qu'elles nourrissent. A y regarder de plus près il y a trois indicateurs possibles ; donc trois possibles, et pas trois combinés et agrégés. Pour les protéines animales le calcul s'oriente (selon CEREOPA, 2013) à un besoin moyen en protéines animales qui est fixé à 22,5g/jour/personne. Or cette estimation des besoins (qui est recevable) est de 2 à 3 fois inférieure aux consommations habituelles en France. Autrement dit, selon les calculs de PERFALIM, l'élevage français actuel peut nourrir 162 millions de personnes en protéines animales, or les Français ne sont que 68,5 millions. Au vu de notre énorme excédent de protéines animales la valorisation environnementale d'une ferme avec l'argument des quantités de protéines animales produites n'a aucun sens. Soyons logique : divisons la production totale de protéines animales par 2 à 3, pour l'adapter aux besoins tels qu'ils sont estimés (sachant bien qu'il est aussi possible de vivre sainement avec encore moins voire zéro produit laitier et viande, mais n'allons pas jusque là). Il faudra croiser la production quantitative utile avec des critères qualitatifs environnementaux et éthiques.

Il a été difficile de trouver même un minimum de données sur l'impact environnemental des veaux de boucherie. Selon CAP'2ER la part majeure de leurs émissions de GES sont dues à l'aliment d'allaitement, à 87 %⁶⁰. Ces aliments suivent des formulations variées, en fonction des considérations nutritionnistes (dont la faible teneur en fer) et du meilleur prix des matières premières sur le marché. Le process industriel et les transports sont consommateurs d'énergie. On peut supposer, sans trop risquer de se tromper, que le veau qui boit le lait de sa mère en pâturant à côté d'elle a une empreinte environnementale inférieure, vu que la totalité des process industriels et des divers transports devient caduque.

Rappelons quelques réflexions générales. Tout ce qui a été dit sur l'intérêt environnemental des prairies est évidemment valable pour les veaux qui pâturent. L'aliment dit d'allaitement qu'il vaut mieux nommer lacto-remplaceur est une alimentation contre nature qui prive le veau de l'alimentation naturelle et saine pour laquelle son organisme est fait. Il remplace ce qui coule naturellement de source maternelle par un process industriel. Dénouons ensuite le discours de greenwashing qui nous raconte que le veau fait partie de l'économie circulaire parce qu'il consomme des coproduits. C'est d'autant plus délirant lorsqu'il s'agit de lactosérum issu du cracking du lait des vaches séparées de leurs veaux. Ce lactosérum constitué de protéines de haute qualité, parfaitement utiles à l'alimentation humaine, est devenu un déchet jusqu'à être évacué dans les méthaniseurs. Nous nageons dans les excès de protéines animales au point d'en faire des déchets. Mais il y a encore plus délirant. On nous raconte que le lacto-remplaceur peut être fabriqué entièrement à partir de protéines végétales, sans lait, et ainsi le veau n'entrerait plus en concurrence avec l'alimentation humaine⁶¹ ! Puisque le lait de la vache serait fait pour l'homme, pas pour le veau. Ce qui pourrait nous faire entrer dans un débat philosophique sur l'anthropocentrisme ou plus simplement sur le constat d'une culture biologique insuffisante.

Ces quelques observations nous montrent une fois de plus à quel point il faut se méfier des logiques 'carbone' et 'co-produits' lorsqu'elles sont détachées des repères biologiques, de la sensibilité du vivant et des cycles naturels.

La logique d'une valorisation économique des erreurs humaines reste dans l'erreur.

⁶⁰ Webinaire RenouVEAU diapo 116

⁶¹ Source : un nutritionniste de chez Roquette

4.5. En France, la future Stratégie Bas Carbone 3

4.5.1. Ce que propose la SNBC3 pour l'élevage

Encore **un regard sur la Stratégie Nationale Bas Carbone 3, qui est entré dans une (drôle de) consultation publique pendant 6 semaines jusqu'au 15 décembre 2024**. Le document présente les principales hypothèses d'un scénario de référence provisoire. Nous avons déjà étudié les considérations de l'INRAE dans une perspective 2050. Maintenant nous voyons une échéance à 2030.

Entre 2021 et 2030 l'agriculture passerait de l'émission de 83 à 69 MtCO₂eq. Cette baisse de 14 Mt se répartit ainsi : - 3Mt pour la baisse des émissions des cultures (fertilisants...), - 6Mt pour l'élevage (fermentation entérique et effluents), - 1Mt par la décarbonation des engins et infrastructures (tracteurs, serres), et - 4Mt par la baisse des émissions des terres agricoles et prairies (moindre retournement, agroforesterie, couverts). Certains objectifs sont chiffrés, p ex atteindre 21% en agriculture biologique en 2030 et 2 Mha de légumineuses (doublement/2020). Le Plan Stratégique National (PSN, concerne la PAC) sera expertisé pour évaluer s'il permet de répondre à ces objectifs ou si des évolutions sont nécessaires. Le soutien à la méthanisation valorisera les effluents d'élevage existants, diminuera les émissions de méthane et gèrera mieux l'azote. La réduction des émissions liées à la production et utilisation d'engrais minéraux sera soutenue, ainsi que la digitalisation et l'accès au label bas-carbone et aux paiements pour services environnementaux. Le développement de nouvelles méthodes du label bas-carbone en faveur de l'évolution des modes de production sera également soutenu. En effet, vouloir retravailler le PSN et les labels bas-carbone est très louable, de même l'ensemble des mesures destinées à réduire les pressions sur l'environnement et les ressources. Jusqu'ici cela semble aller dans le bon sens.

Mais **que disent les 'premières grandes orientations' sur l'élevage ?** Avertissement : on marche sur des œufs, vu la colère des syndicats agricoles ! Donc, le projet tente la quadrature du cercle avec l'hypothèse du « ralentissement du rythme de décapitalisation » et « revalorisation de l'élevage au cœur du système agricole et maximisation de ses *bénéfices écosystémiques* en valorisant les modèles locaux, durables et pâturant ». De même, il s'agit de maintenir ou restaurer la souveraineté alimentaire tout en allant vers le respect des préconisations du PNNS (Plan National Nutrition Santé). L'évolution envisagée des cheptels ne constitue pas des objectifs mais des hypothèses provisoires construites au regard des dynamiques actuelles et anticipées à court terme (c'est chaud). Cette évolution serait, pour 2030/2020 :

- des baisses : - 12% pour les bovins ; - 10 % pour les porcins ; stable pour les volailles.
- ↻ la part des élevages de bovins lait en pâturage dominant passerait de 28 % à 45 %
 - ↻ les poulets labels et bio passent de 32 % à 39 %
 - ↻ les porcs label et bio passent de 4 % à 7 %
- la hausse de l'autonomie protéique (pâturage accru, protéagineux et légumineuses fourragères) réduit les importations de soja de 50 %
- l'adaptation de l'alimentation et de la conduite sanitaire et l'amélioration des performances des animaux via la sélection génétique ; en bovins lait « *cela se traduit notamment par l'augmentation de la longévité des animaux et l'abaissement de l'âge du premier vêlage* ».
- quant à la fermentation entérique, pour 25 % des bovins ajustements de la ration :
 - 14 % pour l'ajout de 3,5 % de lipides dans la ration, p ex avec des apports de graines de lin
- quant aux effluents : généralisation des couvertures des fosses à lisiers, amélioration des pratiques d'épandage et méthanisation des effluents : 20 % en 2030.

La description des principales orientations pour mettre en œuvre ce scénario n'en dit pas beaucoup plus, sauf à réinsister sur la reconquête de notre souveraineté sur l'élevage, la

préservation des prairies permanentes, et la priorité pour la consommation de viande locale et durable. Le développement des pratiques agro-écologiques inciterait à l'extensification des élevages, alors qu'en même temps le transfert de connaissances viserait la réduction des périodes improductives des animaux, leur longévité, leur efficacité alimentaire notamment envers une diversité fourragère « *et à améliorer leurs performances via la sélection génétique* ». On est sur la corde raide.

Un paragraphe particulièrement ambigu et ambivalent est le suivant : « *Les systèmes de polyculture-élevage les plus performants du point de vue des émissions de GES seront encouragés notamment avec le développement des diagnostics et le soutien du label bas-carbone (LBC).* »

Cela évoque ce que nous voyons dans le Grand Est : un tel discours signifie élevage intensif et augmentation du nombre de vaches laitières à la ferme.

La SNBC3 parle aussi de **l'évolution des régimes alimentaires**. Le passage vers les repères du PNNS devrait s'accompagner d'une demande soutenue pour des produits locaux, de saison et de qualité, avec réduction du gaspillage. La SNANC (Stratégie nationale pour l'alimentation, la nutrition et le climat) en cours d'élaboration devrait promouvoir l'ensemble des dimensions de la durabilité. La diversification des sources de protéines et une limitation de la consommation de viandes et de charcuterie sont mentionnées. La lutte contre le gaspillage revient.

Quant à la consommation d'énergie dans les exploitations, la sortie des énergies fossiles pour les engins agricoles est préconisée, ainsi que des itinéraires culturels moins consommateurs en énergie, une meilleure efficacité énergétique pour les équipements, et des énergies décarbonées (géothermie, chaleur fatale...), notamment pour les serres.

Reste l'épineuse question des **bioénergies**. La mobilisation des effluents d'élevage pour la méthanisation devrait atteindre 20 % en 2030. Cela est supposé contribuer à la baisse des émissions de GES par l'élevage. Pour alimenter les méthaniseurs, les CIVE et les effluents d'élevage seront prioritaires.

Quant au **stockage du carbone dans le sol et la biomasse**, « *le retournement des prairies est contenu* ».

Jusqu'ici la SNBC s'est limitée à des objectifs pour 2030. Les enjeux du secteur de l'agriculture pour 2050 sont traités rapidement, en répétant les mêmes moyens que précédemment ; rien de nouveau sous le soleil. Par contre il se rajoute un focus sur **une hypothèse structurante de la SNBC3 : l'évolution de la consommation de viande rouge**. Donc, on postule la quadrature des cercles (pluriel) : réduire la consommation de viande rouge en cohérence avec le PNNS et maîtriser le phénomène de décapitalisation du cheptel afin d'éviter une hausse des importations...

Nous avons déjà remis en question cette focalisation sur la viande rouge. Les monogastriques méritent un regard beaucoup plus critique au nom du bien-être animal, de la biodiversité, de la compétition feed-food, des cultures consommant pesticides et engrais.

4.5.2. Remarques sur les propositions du SNBC3 pour l'élevage

Si nous avons confirmé par ce qui précède qu'une baisse du cheptel s'impose pour des raisons de climat, de biodiversité et de concurrence feed-food, alors la première question clé est bel et bien celle-ci : est-ce qu'on ose préconiser et mettre en œuvre une telle baisse ? Comment gérer une baisse, vu que la consommation de protéines animales ne baisse que très timidement et augmente au niveau mondial faute de politiques publiques responsables et cohérentes (et multilatérales) ?

Ce que dit le projet de SNBC3 est une chose. **Les orientations de la SNBC3, sans être téméraires, semblent aller dans le bon sens**, plutôt rationnelles et objectives dans les principes

généraux, et apparemment plutôt ouvert sur les constats scientifiques. Ainsi la SNBC3 propose en quelque sorte un minimum syndical.

Mais il existe un autre document gouvernemental sur un tout autre ton. C'est **le Plan gouvernemental de reconquête de notre souveraineté sur l'élevage** :

C'est un plaidoyer contre la baisse des cheptels et contre ceux qui la préconisent. C'est un document assez curieux qui témoigne d'un certain affolement des acteurs de l'élevage, pris en étau entre les pressions économiques et les critiques sociétales. En fait ce Plan n'apporte des réponses constructives ni aux pressions économiques ni aux critiques sociétales mais reproduit un discours stéréotypé s'appuyant sur l' 'image', sur l'émotion et sur l'identité (française et rurale). La Confédération paysanne l'écrit très bien dans une première analyse : « *Il n'est donc pas question de faire évoluer l'élevage, mais de faire évoluer la perception de l'élevage.* » Le Plan promet un saupoudrage budgétaire. On peut supposer, sans trop de risque de se tromper, que tout le baratin sur « *l'attractivité du métier d'éleveur* » a comme objectif profond de maintenir des outils d'abattage et de transformation dont la rentabilité est chancelante et qui ont été dimensionnés pour des économies d'échelle, mais ni pour de réels besoins nutritionnels ni pour un élevage à visage humain. N'oublions pas non plus l'immense enjeu économique, notamment pour les coopératives et fabricants, de la vente des engrais et pesticides utilisés pour les cultures destinées à l'alimentation animale, fût-ce par l'intermédiaire de co-produits, et la puissante industrie de l'alimentation animale. Alors osons dire ce qui n'est pas politiquement correct : il n'y a pas lieu de faire la promotion du métier d'éleveur en élevage conventionnel. Tant mieux si les jeunes ont la sagesse de ne pas vouloir s'y lancer. C'est un métier violent, en particulier par la violence des privations infligées aux animaux. Alors on fait miroiter la digitalisation au nom de la compétitivité ; en effet, cliquer dans des logiciels séduit toujours. D'ailleurs ce Plan se trahit : il vise aussi le soutien à l'exportation. La relocalisation de l'élevage est façade.

Toujours est-il que la deuxième question clé garde toute son importance : comment faire face aux importations ? A part l'évocation de mesures miroirs (qui sont consensuelles, mais loin d'être acquises) et l'incantation à la compétitivité le Plan n'a rien à proposer. Ce n'est pas surprenant. Le dérèglement est global, il est à la fois économique et climatique, et les deux sont liés. Distorsion de concurrence et planète invivable sont les deux faces d'une même réalité. Et la concurrence déloyale est essentiellement européenne, la majorité des importations venant de l'UE.

Est-ce que le côté sérieux d'une SNBC3 pourra contenir la propagande du Plan de reconquête de la souveraineté ?

Quant à la SNBC3 à l'horizon 2030 des remarques et des questions (qui seront en partie reprises dans les conclusions finales) s'imposent pour lever un certain flou :

Une baisse des cheptels :

- la baisse (tendancielle) du cheptel bovin de – 12 % pour les bovins mérite des précisions : comment restructurer le cheptel bovin pour que cela fasse du sens pour les animaux, pour les éleveurs et pour l'environnement de tous ? En effet, ce n'est pas la même chose de diminuer le nombre de vaches et de maintenir les exportations des veaux et broutards pour faire engraisser ailleurs (ce qui cause des émissions) et les importations de viande, ou de diminuer les vaches et de sortir d'une économie d'exportation, tout en relocalisant l'engraissement (à l'herbe et extensif), ce qui cause des émissions mais aussi des co-bénéfices. Les objectifs chiffrés et le résultat environnemental ne sont pas les mêmes.

- la baisse du cheptel porcin doit être accélérée, pour des raisons de pollutions, de compétition feed-food, de détresse animale majeure, et d'impact sur la santé humaine de la consommation de charcuterie.
- un objectif de stabilité pour les volailles est inacceptable, pour des raisons de compétition feed-food, de biodiversité et de climat et de détresse animale majeure. La consommation élevée de volailles est en soi un gaspillage alimentaire et doit être combattue comme tel.

Les chiffres avancés pour monter en durabilité sont en principe hautement bienvenus mais suggèrent-ils peut-être une réalité plus belle qu'elle ne l'est ? On surfe sur des ignorances :

- Déjà est-ce intéressant de savoir que 28 % des vaches laitières sont en pâturage dominant, alors qu'ailleurs on nous dit que 90 % des vaches françaises pâturent. Là aussi, pour être vraiment bon, il faudrait cibler une baisse de la production laitière totale tout en augmentant fortement la part de lait produite à l'herbe (ce qui est prévu), tout en diminuant le nombre de veaux laitiers à naître et en augmentant les engraisements à l'herbe... pour construire un nouvel équilibre globalement positif.
- quant aux poulets, pour afficher une part de 32 % en label et bio, il y a fort à parier que les 'certifiés' sont inclus dans le compte, or les certifiés sont des poulets à très forte densité en claustration même si leur vitesse de croissance diminue légèrement. D'où la crainte que l'augmentation prévue porte sur des certifiés.
- quant aux porcs, il ne faut plus jamais parler de 'porc label' ; le porc label rouge ne vaut rien, c'est du porc conventionnel qui a, à l'engraissement, 20 % de surface en plus - c'est ridicule. C'est avec le porc fermier et le porc en plein air et la bio que les choses deviennent sérieuses, mais il y en a très peu. C'est exigeant d'élever des porcs en plein air, et ce sont des systèmes adaptés à de petites fermes. Aussi, pour des raisons de compétition feed-food et d'environnement-climat, il est souhaitable de nourrir les porcs surtout avec des sous-produits. Ces conditions font que seuls de petits cheptels sont durables. Par ailleurs la charcuterie est très mauvaise au niveau de la santé publique. Proposer une baisse (tendancielle) de seulement 10 % c'est préférer le sauvetage des outils industriels de la filière et l'exportation à l'action pour le climat et pour la santé publique. Sans parler de la souffrance animale dans les porcheries conventionnelles, qui est insoutenable.

Parmi les trois groupes, les bovins, les volailles et les porcs, ce sont les bovins pour lesquels il semble le plus abordable d'atteindre un très haut niveau de bien-être animal.

- ➔ La production de volailles a atteint un tel niveau d'industrialisation (pour la sélection, les couvoirs, les grands nombres, l'abattage), qu'il paraît pour le moment presque impossible d'en sortir. Certes, les différences entre un élevage conventionnel et un label rouge ou bio sont énormes et justifient le développement de ces derniers, et en particulier les petits troupeaux en plein air avec abattage à la ferme. Mais jamais un poussin ne grandit avec un animal adulte de son espèce à ses côtés, jamais il ne connaît sa mère. Les grands nombres n'ont plus rien à voir avec les structures sociales naturelles. Le dernier transport est d'une brutalité extrême. Il n'y a plus d'individu, il y a des kilos de poids vif au m².
- ➔ Les porcs ont des besoins comportementaux, affectifs et cognitifs qu'il est impossible de satisfaire dans des élevages intensifs et de masse, même avec quelques enrichissements, même avec quelques mètres carrés de plus. Certes, les différences entre normes minimales et normes bio sont très significatives. Mais le vrai bien-être de porcs en plein air est possible ; il est très exigeant et rarissime. Un tel système idéal ne pourra jamais produire des masses, pour des raisons environnementales et de coût.

Par contre il est possible d'élever des bovins dans de bonnes conditions de bien-être, avec un large accès aux pâturages, dans des troupeaux où les liens sociaux sont respectés au maximum, avec un abattage à la ferme (ou à proximité avec présence de l'éleveur), et avec une bonne relation homme-animal. C'est très loin d'être acquis pour la masse des bovins, mais c'est une utopie réaliste, et cela fait partie d'une transition agro-écologique cohérente et souhaitable.

Ce n'est que dans une telle perspective qu'il est légitime de faire la promotion du métier d'éleveur.

Ce qui est vrai pour le bien-être animal l'est aussi pour la biodiversité. Sur un parcours minimal en plein air les monogastriques tendent à faire table rase des plantes et insectes. Cela oblige à changer de parcelle, cela invite à insérer les porcs dans la rotation des cultures, ou alors à cibler des chargements très bas sur des terres peu fertiles etc. Mais l'intégration dans l'agro-écosystème est possible. Pour répondre de manière pertinente à leur rôle écosystémique le nombre et la densité des monogastriques doivent être faibles.

Les grands herbivores sont plus facilement compatibles avec une bonne biodiversité à condition d'avoir des chargements faibles et des zones en défens.

En conclusion, la différenciation entre bovins et monogastriques doit être revue. Les cheptels de monogastriques doivent diminuer beaucoup plus radicalement que les bovins.

Continuons à voir ce que dit la proposition de SNBC3.

Elle veut une meilleure autonomie protéique pour réduire les importations de soja de 50 %. Les importations de soja en France représentent 1,35 millions ha.⁶² L'objectif est bon, mais les plans protéines ne devraient pas devenir un nième soutien à l'élevage industriel. La part des cultures arables dédiées à l'élevage doit diminuer avec la diminution du cheptel. **Il est totalement illogique de limiter la part des cultures principales pour les méthaniseurs, mais de laisser libre cours sans aucune limitation à des cultures principales destinées à l'alimentation animale dans un contexte de surconsommation nette de protéines animales y compris laitières. La lutte contre le gaspillage alimentaire doit inclure la lutte contre la surconsommation de protéines animales.**

L'adaptation de l'alimentation et l'augmentation des performances des animaux ne fait que pérenniser ce qui se fait depuis que la zootechnie moderne existe : bidouiller les rations, inventer des additifs, pour pallier aux problèmes de santé induits, stimuler la croissance et la productivité, pousser les animaux à bout. Il est totalement inacceptable que l'intensification puisse donner des points pour accéder à un label carbone ou autre financement carbone. **Les points carbone se méritent par la diminution du nombre d'animaux.**

Quant à la fermentation entérique, nous avons vu que les divers additifs alimentaires sont une affaire de gros sous. En donner à tous les bovins est cher et hasardeux. Les acteurs du 'bleu-blanc-cœur' ont manipulé adroitement pour se faire reconnaître comme des héros de la santé et se faire payer au nom du climat pour verser du lin dans les auges (ce que l'INRAE estime non réaliste à l'échelle de la France). Alors qu'il existe largement assez d'huiles végétales à oméga3 pour la

⁶² Solagro : La face cachée de nos consommations. 2020

consommation humaine, et assez d'herbages générant des oméga3 sur les prairies et parcours de France, encore faut-il que les animaux y aient accès, et cela aussi durant la finition. En effet, une finition en claustration, comme c'est largement l'usage, fait disparaître la bonne teneur en oméga3 de la viande.

Quant à la gestion des effluents : est-ce que l'argent public devra encore et encore financer des couvertures de fosse et des épandeurs à pendillard ou à injection ? C'est le mode pollueur-payé, inacceptable. Que l'élevage industriel assume ses coûts et toutes ses externalités et les répercute, entièrement, sur les prix. Qu'on en finisse avec la distorsion de concurrence au détriment des systèmes extensifs.

Un terme inquiétant est celui de polyculture-élevage. En effet, la polyculture-élevage a bonne presse dans les milieux écologiques et reçoit trop souvent le bon Dieu sans confession. Mais tout le monde ne donne pas le même sens au terme. Polyculture-élevage inclut des élevages industriels en claustration, des vaches laitières en zéro-pâturage, l'engraissement hyper-intensif de jeunes bovins, en se donnant une image d'économie circulaire car valorisant des co-produits industriels comme les drèches et les pulpes – des co-produits qui pourraient trouver d'autres usages.

En conclusion, les orientations et mesures proposées pour la SNBC3 à l'horizon 2030 sont dans l'ensemble bienvenues, mais d'une grande fragilité. Il y a certes un potentiel de transition vers la durabilité environnementale, sociale et le bien-être des animaux, mais ces énoncés peuvent aussi être orientés vers le maintien et l'exacerbation du gaspillage systémique lié à la surproduction de lait et de viande, au plus grand dommage de l'environnement.

Il est temps de parler de **l'argument massue des filières qui est celui des importations qui augmentent.** C'est un problème, même s'il ne faut rien exagérer, parce que l'Europe et la France exportent beaucoup. De toute évidence, les importations peuvent fragiliser des efforts qui pourraient être faits en France. Mais malheureusement, à quelques exceptions près (dont le poulet label rouge), ces efforts ne sont pas faits. Parler des normes tellement strictes a peu de sens si en Europe on engraisse des bêtes jusqu'à plus de 700kg enfermées dans des cases où chaque animal a (au mieux ?) 4 m². En France les cases plus récentes sont paillées, en Allemagne, Irlande, Pologne, Italie... elles sont plus souvent sur caillebotis. On parle beaucoup du Mercosur, mais l'essentiel des importations de viande bovine vient de l'UE. En matière de distorsion de concurrence, l'Europe sait faire, malgré tous les discours du soi-disant 'level playing field' justifiant le déchaînement de la concurrence et de la pression sur les prix et sur les coûts de production.

Malheureusement les économistes ont, en cloisonnant leurs théories à l'abri des impacts réels, réussi à faire croire en une mondialisation basée sur des soi-disant 'compétitivités', et cette mondialisation a échappé à tout contrôle. Les dégâts sont faits.

Si les moyens y compris R&I, qui sont investis pour la 'compétitivité', étaient investis pour du commerce équitable, si l'objectif était de répondre à des besoins réels au lieu de pousser à la 'croissance', alors on serait plus avancé.

5. Comment transformer le système laitier pour le bien-être des veaux, dans le cadre du MOINS et MIEUX ?

5.1. Des verrous psycho-technico-économiques en France et UE

Les verrous psychologiques rencontrés évoquent une certaine rigidité mentale des acteurs, une incapacité à se parler au-delà du cercle professionnel, l'habitude à baigner dans des doctrines et mensonges, la soumission à des soi-disant « il faut » qui sont enseignés et transmis, mais aussi des déceptions et découragements répétés face à des contextes économiques impitoyables qui font qu'esprit d'ouverture et bonne volonté ne mènent nulle part. Des démarches comme le LIT Ouesterel (<https://www.assolitouesterel.org/>) ou la coconstruction du projet Coccinelle de l'INRAE travaillent au dialogue sociétal et à l'écoute, avec succès. Les verrous sont-ils en train de sauter ? Sommes-nous arrivés au moment de l'histoire où de meilleures connaissances sur les besoins des animaux peuvent enfin ! bouleverser les pratiques ? Certaines formations, comme les webinaires Care4dairy sur l'élevage des veaux en mars 2024 ou COLOCAVO sur le logement collectif des veaux en juin 2025 donnent cet espoir ; de même les récentes fiches (mars 2025)⁶³ sur le bien-être animal produites par l'IDEE avec le LIT Ouesterel.

Il est d'autant plus surprenant que les organisations professionnelles Interbev et le Syndicat français de la Vitellerie semblent ignorer, et en tout cas interpréter différemment, les travaux et plaidoyers de leur propre Institut Technique de l'Élevage (IDEE). En effet, lorsqu'elles formulent leurs contributions à la consultation de la Commission européenne⁶⁴ en vue de la révision de la législation sur le bien-être animal, elles défendent les logements individuels des veaux et affirment leur opposition à toute évolution des normes existantes, qui pourtant, de toute évidence, sont totalement dépassées.

Ainsi les représentants déclarés des filières de l'élevage sont embourbés dans des défaillances et des contradictions. C'est d'autant plus étonnant que les travaux de recherche qui se veulent « innovants » sur les pratiques d'élevage commencent en général par une enquête pour trouver les éleveurs qui pratiquent déjà ces solutions « innovantes » (c'est-à-dire différentes de l'enseignement dominant). C'est le cas pour l'élevage des veaux par des nourrices ou par les mères, pour l'élevage des petits veaux en logement collectif, ou pour l'allongement des lactations.

Il a été inculqué aux éleveurs et techniciens d'élevage à la manière d'un vaccin mental que les seuls arguments qui valent sont la réduction des coûts de production, donc la compétitivité, donc les performances zootechniques, et la réduction et simplification du travail tout en augmentant la production. Le bien-être des animaux est alors vu comme une affaire sanitaire et de Gain (de poids) Moyen Quotidien (GMQ), et en tant que tels il est dans l'intérêt économique des éleveurs. Le LIT Ouesterel essaie justement, en brossant dans le sens des poils, de saisir les impacts économiques et environnementaux du bien-être animal. Comparées au risque infectieux digestif et respiratoire et au Gain Moyen Quotidien (GMQ) des veaux, qui reste l'argument phare⁶⁵, les émotions des animaux sont passées sous silence. Une meilleure relation homme-animal est aussi présentée comme un atout de productivité (et tant mieux...). Toutefois, lorsque des conditions d'élevage comme le peu de surface (entravant un repos confortable), l'inconfort (caillebotis), une alimentation contre nature

⁶³ <https://idele.fr/detail-article/multibov>

⁶⁴ https://ec.europa.eu/info/law/better-regulation/have-your-say/initiatives/14671-Bien-etre-de-certains-animaux-delevage-modernisation-de-la-legislation-de-lUE_fr

⁶⁵ Fiche « Elever les veaux avec les vaches. Quelles solutions choisir en fonction des impacts sur le bien-être des animaux et le travail de l'éleveur ? » IDIEE, mars 2025

(manque de fourrages grossiers), le stress social, etc., impactent la croissance, c'est que le système est profondément embourbé dans le mal-être animal, et ce n'est pas une astuce qui stimule la croissance qui va le dédouaner. Le bien-être inclut une liberté comportementale.

L'analyse du vocabulaire zootechnique est encore révélatrice d'un problème de fond entre filières et société. Le langage des techniciens garde distance et neutralité : « *le développement social des jeunes [veaux] est essentiel pour la suite de leur carrière* », le logement collectif « *stimule l'immunité du veau* » et « *peut réduire le travail* ». Le sanitaire est roi. Le « stress » reste le mot magique qui permet de contourner des termes plus évocateurs comme « triste » « désespéré de ne pas trouver une mamelle à téter » « mal dans sa peau » « abandonné » « en manque affectif » « affamé » etc. Il est incorrect de dire et même de penser que « la vache aime son veau », alors que personne n'est choqué d'entendre dire « le chien aime son humain ». Il serait temps de briser le carcan de ces tabous d'un autre âge qui niaient les émotions. Si aujourd'hui la performance économique est le seul langage qui parle à la majorité des éleveurs, c'est que le conseil en élevage l'a voulu ainsi. La faute au « marché » ? Le « marché » a bon dos pour se disculper.

Pour ce qui concerne les veaux, il y a pourtant une autre manière d'interpréter les choses, du moins pour certains éleveurs, ceux qui ont un pincement de cœur à voir partir leurs petits veaux mâles, se doutant bien (sans trop vouloir y penser) de l'enfer qui les attend. Les éleveurs qui ont appris à être dur, tout en préférant ne pas l'être. Ceux qui seraient soulagés s'il leur était permis de faire du sentiment. Et qui seraient heureux de voir les vaches maternellement élever leurs petits veaux, sans être obligés de les leur enlever. A condition qu'on puisse éviter les claques humiliantes et les coups destructeurs que distribue un système économique parfaitement cynique et brutal envers les animaux et les hommes.

En attendant, le sort des veaux (comme celui des vaches de réforme) est bien la sale face cachée de la production laitière. Mais nous sommes dans **une civilisation du lait**. Le lait et les vaches font partie de nos traditions rurales et de nos racines, venant d'époques pas si lointaines où la vie quotidienne était encore beaucoup plus dure pour les humains comme pour les animaux, où Dieu avait donné à l'homme la nature pour qu'il la soumette et l'exploite, où l'homme était considéré comme infiniment supérieur aux animaux, où le lait sauvait de la faim. **Il est donc essentiel d'ouvrir un chemin de sortie par le haut**, conduisant vers plus de bonheur et de satisfaction chez les producteurs, et plus de responsabilité partagée chez les autres.

Or la sortie par le haut **a besoin de décisions politiques**. Et celles-ci sont enfumées par les discours du système Lait. C'est une industrie et un système mondialisés (venant de l'Occident capitaliste) dont les moyens publicitaires n'ont pas de limites.

Quant aux **verrous techniques**, elles concernent d'abord les pratiques et les moyens des fermes laitières qui ne gardent pas les veaux parce qu'elles n'ont pas les équipements ou les moyens humains ou l'envie pour s'en occuper. Cela dépend aussi du bâtiment et du parcellaire, si oui ou non il y a du logement et des prairies disponibles, adaptés aux veaux.

Il y a aussi l'encadrement technique focalisé sur la qualité du lait, et des craintes à ce sujet, a priori injustifiées pour ce qui concerne la garde des veaux avec leurs mères ou les lactations allongées. Le contrôle laitier se fiche des veaux. Par ailleurs il y a un nombre incroyable de nutritionnistes qui étudient, mesurent, pèsent et formulent tout et n'importe quoi, aussi contre-nature que ce soit, pourvu que ce soit profitable pour quelqu'un, mais qui se fichent des veaux.

Les verrous économiques sont en effet présents à tous les niveaux. Pour des raisons économiques la plupart des fermes laitières préfèrent se concentrer sur les vaches et avoir des vaches plus nombreuses pour vendre plus de lait, plutôt que de vendre de la viande d'animaux et surtout des mâles. Meilleur est le prix du lait, plus ils veulent avoir de vaches et moins il y a de place

pour de jeunes animaux. Il est plus intéressant de vendre le lait que de nourrir des veaux avec, sauf certains contextes particuliers tels que la vente directe (voir plus loin). Meilleur est le prix du lait, plus le manque à gagner est élevé si on donne du lait aux veaux.

Les **transporteurs de bétail** défendent leur métier ; en UE 1,4 millions/an de petits veaux sont transportés au-delà des frontières dont 580 000/an durant plus de 8 heures. Ce métier devrait largement disparaître, parce que ces transports sont incompatibles avec le bien-être animal (en plus de générer des GES et un grand gâchis de matériel). Ce serait malheureux que l'Europe finance la mise aux normes des camions dans le seul but de pérenniser ces transports absurdes de veaux vers des ateliers d'engraissement dont l'immense majorité est gravement incompatible avec les besoins des veaux. Il vaut beaucoup mieux financer des fermes pour garder les veaux sur place, dans de bonnes conditions. Par contre les besoins en abattage à la ferme offriraient de très nombreux emplois, à condition d'échanger la recherche de volumes et d'économies d'échelle avec la ré-humanisation de l'élevage.

Les **outils industriels de transformation** (laiteries, abattoirs, industries agro-alimentaires) font la loi. Des démarches RSE crédibles et transparentes sont nécessaires. Or, la croissance en protéines animales – lait et viande - est incompatible avec la durabilité. Il faudra relocaliser et soutenir de petites structures plutôt que les puissants et les multinationales.

L'**engraissement intensif** des veaux de boucherie se fait presque exclusivement **en intégration**, et ce sont les **fabricants d'aliment néerlandais** qui s'implantent à travers l'Europe : Denkavit et Van Drie. Le modèle standard d'engraissement est exécrable, même si ses défenseurs se gargarisent du progrès d'avoir accordé aux veaux de la lumière et une ventilation correcte^{66, 67}, tout comme d'ailleurs en Allemagne le système 'Kontrollgemeinschaft Deutsches Kalbfleisch'⁶⁸ (qui a le mérite de la transparence) quant aux boxes individuels, l'inconfort et l'exiguïté, l'alimentation contre-nature, et ceci avec une langue de bois éhontée.

Et la **grande distribution** avec ses guerres des prix, la maltraitance des fournisseurs, la promotion d'un modèle alimentaire qui génère des maladies non transmissibles (premier coût externalisé de nos productions alimentaires !), préfère vendre des volumes délétères que d'informer ses clients sur une éthique de l'alimentation.

5.2. Améliorer le bien-être de tous les veaux laitiers

Ici sont listés les grands principes des améliorations à mettre en œuvre. La plupart sont valables pareillement pour les veaux de boucherie et les veaux d'élevage. Les améliorations proposées sont conformes aux recommandations de l'EFSA. Elles s'ajoutent aux évidences habituelles comme la prise de colostrum, la propreté, l'air frais extérieur ou une très bonne ventilation, l'absence de courants d'air, la disponibilité d'eau fraîche, un aliment à la bonne température, le nettoyage de l'équipement pour leur alimentation, les éventuels vaccins de la mère et du veau...

⁶⁶ On ne manque pas d'exemples, tel que « le veau de nos éleveurs » où on parle beaucoup de bien-être, mais on voit bien les cases exiguës sur caillebotis. <https://www.youtube.com/watch?v=fCtyt2GlpHI> Le discours est parfaitement stéréotypé.

⁶⁷ <https://bravoleveau.com/production-et-systemes-delevage/> relevé le 16 novembre 2024

⁶⁸ Système de contrôle Viande de Veau Allemande <https://www.deutsches-kalbfleisch.de/landwirte/> relevé le 15 novembre 2024

5.2.1 Abandonner l'objectif d'une chair claire et le paiement à la couleur

Ce sera un grand pas en avant, qui ouvrira la voie à une alimentation saine et physiologique du veau et en particulier à l'apport de foin à volonté⁶⁹. Le principe du « One health » impose de faire ce pas, s'il doit conserver tant soit peu de crédibilité.

Ainsi la sortie au pâturage sera aussi rendue possible pour les veaux de boucherie.

5.2.2 Mettre fin à toute période d'isolement en début de vie et les loger en groupe

L'EFSA recommande de laisser les veaux environ 24h avec la mère et de les loger ensuite avec un autre veau. Selon l'EFSA il convient de loger les veaux à deux ou en petits groupes (2 à 7 animaux) dans la première semaine de vie, et de les laisser ensuite dans des groupes stables. De cette manière le bien-être se trouve fortement amélioré sans augmenter les problèmes sanitaires.

5.2.3 Donner un espace suffisant pour jouer, sauter, galoper

L'EFSA conclut qu'un veau logé individuellement a besoin d'environ 30m² pour exprimer l'activité locomotrice de jeu, et en groupe ce serait au moins 20m² par veau. « *Moins préférable d'un point de vue du bien-être animal, mais permettant tout de même une position couchée relaxée et une activité accrue* (comparé à la norme en vigueur de 1,8m²) et *un certain degré de comportement de jeu, 3m² peuvent être suggéré comme norme minimale*. » (Résumé). On est toujours dans le compromis.

Un espace plus grand génère moins de maladies respiratoires.

Le pâturage offre un espace optimal. Une aire d'exercice peut être avantageuse.

5.2.4 Apporter une litière confortable, propre et sèche

Le sol en caillebotis doit être abandonné. Les veaux doivent disposer d'une surface déformable, isolante et sèche pour se coucher, et de même d'une surface non glissante et non blessante permettant de marcher, courir, sauter, normalement.

5.2.5 Satisfaire le besoin de téter, augmenter le nombre de repas et la quantité totale

Le veau doit boire avec une tétine, et il faut mettre à disposition une tétine au-delà du temps de buvée effective. La position physiologique est avec la tête vers le haut, comme sous la vache. Il faut augmenter la durée et la fréquence des tétées. Pour cela, le distributeur automatique est préférable (en évitant une compétition préjudiciable).

L'EFSA recommande de donner 20 % du poids/jour, au moins jusqu'à l'âge de 4 semaines. C'est beaucoup plus que les rations habituelles.

5.2.6 Augmenter la quantité de fibres, de préférence avec du foin

L'EFSA (sous 3.16.4.2.) recommande 166 kg de NDF⁷⁰ à 166 kg jusqu'à 6 mois, sous forme longue, pour permettre de les mâcher et manipuler, ce qui est un besoin essentiel, et de

⁶⁹ L'EFSA recommande de donner du foin aux veaux, ce qui va à l'encontre de la production de veau dit blanc. Il est regrettable que l'EFSA semble ne pas avoir eu le courage de se prononcer plus explicitement en faveur de l'abandon de la production de veau à chair claire alors qu'elle recommande d'éviter un taux d'hémoglobine inférieur à 5,3mmol/L (la limite réglementaire actuelle est 4,5mmol/L). En plus, elle recommande de rechercher des méthodes non invasives pour évaluer le taux d'anémie des veaux ; pourtant la mesure du taux d'hémoglobine est complètement inutile à partir du moment où on donne assez de foin (et donc du fer) aux veaux. On peut supposer que les scientifiques considèrent comme insurmontable la résistance de la filière contre l'abandon de l'absurdité du veau blanc – la France en tête. Une concession insupportable à la bêtise.

ruminer pendant une durée normale comme le fait un veau non soumis à une restriction en fibres. Cette nouvelle recommandation de 166 kg est > 5 fois supérieure à la pratique habituelle (moyenne de 1kg/jour au lieu de 0,19kg). La paille seule n'est pas adaptée, le maïs ensilage non plus, le foin est recommandé.

5.2.7 Laisser les veaux là où ils sont nés, abandon des transports et mélanges

Les longs transports des veaux correspondent à une ligne rouge de l'inacceptable.

Aucun éleveur ne devrait accepter que ses animaux partent pour subir l'engraissement dans les conditions standard actuelles en France ou à l'exportation.

Ces transports et les mélanges d'animaux nécessitent des traitements antibiotiques systématiques.

Aussi, les veaux doivent rester dans des groupes stables, en raison des liens qui se créent entre eux, et pour limiter la propagation des infections.

Une fois que les veaux restent sur leur ferme de naissance, les meilleures solutions pour leur bien-être peuvent progressivement être appliquées dans la mesure où leur viabilité économique est mise en œuvre : l'élevage sous des vaches nourrices, et, idéalement et à terme, par la mère.

5.2.8 Elever les veaux avec des vaches nourrices

Il existe de nombreuses expériences avec de tels systèmes, attribuant deux ou trois veaux à une vache nourrice. Ce système permet aux veaux de bénéficier de la présence d'animaux adultes et d'aller au pâturage avec eux. Souvent ce sont les veaux d'élevage pour le renouvellement qui bénéficient de cette pratique qui est très profitable pour la santé et la croissance des veaux. Il faudrait donc l'ouvrir aux veaux de boucherie. Toutefois, ce système ne met pas fin à ce qu'on enlève le veau à sa mère. Et une vache nourrice n'est pas pareille qu'une mère ; elle ne lèche pas les veaux adoptés. Certaines fermes attribuent le rôle de nourrice en alternant entre vaches. La fonction de nourrice peut permettre de repousser la réforme de la vache.

Le système de nourrices doit être vu comme une transition vers le maintien du veau auprès de sa mère.

5.2.9 Laisser le veau auprès de sa mère

Ce système est de loin le meilleur pour le bien-être du veau et de la vache. L'EFSA le recommande : « à l'avenir, les veaux devraient avoir un contact avec la mère durant toute la période avant le sevrage. »

Les variantes d'un tel système sont décrites ci-dessous. C'est un défi tout particulier. Le principal problème est le moment et la manière de faire d'une séparation ultérieure.

Cette pratique a toujours existé, mais dans le contexte actuel il s'agit d'une innovation majeure.

5.2.10. Allonger les lactations des vaches laitières

Allonger les lactations permet de faire naître moins de veaux. L'objectif à terme doit être un allongement de plusieurs années.

Ainsi chaque veau qui naît aura une grande valeur, et il sera possible de consacrer les moyens nécessaires à son bien-être. Il y aura moins d'animaux, mais chacun pourra soit intégrer le troupeau (laitier), soit être engraisé jusqu'à un poids élevé, et ceci dans de bonnes conditions, au lieu d'être tué jeune.

Cela répond aussi à la logique 'carbone', à savoir réduire le nombre d'animaux improductifs.

⁷⁰ une évaluation des fibres totales à savoir cellulose, hemicellulose, lignine, tannins, silice et cutines

5.3. Focus sur l'élevage des veaux laitiers avec la mère ou une nourrice

5.3.1 Le poids des mots : une vache ou la mère ?

Commençons par **une réflexion sur quelques nuances de vocabulaire, pour éviter des confusions**. Comment appeler un système laitier qui laisse le veau laitier auprès de sa mère ? Le terme synthétique anglais, largement utilisé dans les publications scientifiques, est « cow-calf-contact » avec l'abréviation d'usage CCC. Ce terme regroupe l'élevage avec la mère du veau et l'élevage sous des vaches nourrices, et il ne dit rien sur la durée du contact qui peut se limiter à peu.

La Suisse connaît un certain développement des deux démarches, en particulier sous l'accompagnement par le FIBL⁷¹ qui utilise des termes plus précis, en allemand « Mutter- und ammengebundene Kälberaufzucht in der Milchviehhaltung » (littéralement : Elevage des veaux attachés à la mère et à une nourrice en élevage laitier). En version anglaise le FIBL traduit « Mother-bonded and fostered Calf Rearing ». La différence avec CCC est évocatrice. « Gebunden » et « bonded » se réfèrent au lien entre la vache et son veau et donc s'ouvrent à toute la dimension affective, émotionnelle. « Contact » se réfère plutôt à une science soi-disant neutre qui compte les comportements affiliatifs tel que par exemple le rapprochement ou le grooming par unité de temps. Le 'contact' peut se limiter à peu de temps dans la journée.

Il faut donc bien noter que des termes généraux comme 'cow-calf-contact' (CCC) regroupent des pratiques extrêmement variées et d'intérêt très inégal.

Ce qui n'empêche pas que les conclusions scientifiques sur le sujet se rejoignent.

Notons aussi que ce qui se dit « vache allaitante » en France se dit « Mutterkuh » (vache-mère) en Suisse et désigne uniquement des vaches à viande, non traites. Alors que le terme français 'allaitant' met l'accent sur la nourriture, le terme allemand le met sur le rôle plus large de vache 'mère'.

Pour ce qui concerne les vaches laitières, l'association suisse Mutter-Kalb-Haltung (Muka, élevage mère-veau) insiste sur la différence entre « Elevage des veaux auprès d'une vache » (qui peut être soit la mère soit la nourrice) et « Elevage des veaux auprès de la mère ». Ainsi Muka n'est pas un élevage avec une nourrice (sauf si la nourrice allaite aussi son propre veau) mais un élevage avec la vraie mère pendant 3 à 10 mois.

Appliqué aux veaux laitiers la traduction française des termes du FIBL est problématique : « Elevage des veaux sous la mère ou avec une nourrice en production laitière ». L'utilisation de ces termes en France est assez gênant parce qu'**en France la dénomination « veau sous la mère » veut dire autre chose et en plus signifie une tromperie** (voir aussi page 10). En effet, en France, « veau sous la mère » *« est une production traditionnelle spécifique du Sud-Ouest de la France. Ce qui fait sa spécificité, c'est son alimentation ! En effet, le Veau Sous La Mère est nourri exclusivement [souligné par moi] au lait tété au pis de sa mère deux fois par jour. ... L'alimentation uniquement lactée du veau sous la mère confère à la viande une couleur clair et une grande tendreté très recherchée des plus fins connaisseurs. C'est en effet un véritable festival de sensations pour les papilles gustatives que de déguster de la viande de Veau Sous La Mère Label Rouge! Son goût délicat et fondant exceptionnel proviennent des matières grasses nobles du lait maternel qui se déposent entre les fibres musculaires et que l'on appelle "le persillé". A la cuisson, ce sont elles qui génèrent la saveur incomparable de cette viande de Veau Sous La Mère. La qualité de la viande tient aux vertus inégalées du lait naturel tété au pis de la vache. »*⁷² Il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'un

⁷¹ <https://www.fibl.org/fileadmin/documents/shop/2520-veaux-sous-la-mere.pdf> Brochure téléchargeable en allemand, français, anglais, italien et polonais. Version 2023

⁷² <https://www.civo-vsmlm.fr/quest-ce-que-le-vsmlm.html> relevé le 10 novembre 2024

veau laitier mais d'un veau de race à viande, donc sa mère n'est pas traite, mais elle pâture. Pourtant ce veau est interdit de sortir au pâturage avec sa mère parce que, s'il mangeait de l'herbe ou du foin, il perdrait sa chair claire, anémiée, et grossirait moins vite. Donc il a le droit de téter sa mère en gros environ 10 minutes matin et soir, et en dehors de ce moment il est parqué dans une petite case (tout de même paillée) à l'étable. Cela permet à un certain nombre d'éleveurs de vaches allaitantes (2 600 selon le site cité), dont on connaît les grandes difficultés économiques, d'obtenir une plus-value pour une production d'une « technicité très pointue », contre nature et parfaitement absurde. Labellisée (Label rouge) et subventionnée par des aides couplées ! Or, le consommateur qui achète est persuadé que ce « *veau [dit] sous la mère* » est comme les veaux qu'il voit gambader dans les prairies avec les vaches (veaux destinés à être vendus comme broutards) – ce qui n'est pas du tout le cas. Donc, le consommateur est trompé. Sous peine de créer encore plus de confusion, il faudrait, pour la France, trouver une autre dénomination que « veaux sous la mère » pour des veaux laitiers authentiquement élevés par leur mère – une pratique rarissime, remarquable, éthique et d'avenir.

L'élevage des veaux auprès de vaches nourrices sera aussi inclus dans ce chapitre, vu que les démarches sont proches et que vaches nourrices et contact avec la mère sont souvent expérimentés ensemble.

Toutefois il convient de souligner que les deux approches ne se valent pas. La vache nourrice répond à un certain nombre de besoins identifiés du veau (suction fréquente et contact social) et c'est déjà un progrès très significatif. Mais cela ne rétablit pas le lien maternel dans toute sa valeur biologique et émotionnelle, tant pour le veau que pour la vache.

La vache nourrice est une avancée pertinente qui prépare à aller plus loin au rythme de chacun, et cela prendra le temps qu'il faudra.

5.3.2. Une prise de conscience et de grands défis

Il apparaît en effet de plus en plus clairement que **le regard sociétal sur la production laitière** est de plus en plus attentif et affecté par la séparation du veau de sa mère. La profession a sans doute tout intérêt à chercher des solutions. Ce sont d'ailleurs souvent les chercheuses et les jeunes mamans (et jeunes papas) qui se rendent compte de la gravité de cette violence faite aux bovins laitiers. La biologie hormonale du lien maternel est la même dans nos espèces. Or, l'impact sur les petits veaux (si mignons...) est davantage exploré alors que l'impact vécu par les mères est oublié, pendant que les questions de santé de la mamelle, de nutrition, de métabolisme et de productivité des vaches sont traitées par une pléthore de spécialistes. La préoccupation exprimée dans tous ces travaux sur la vache relève de questions de productivité, de croissance, de sanitaire, de composition du lait. L'industrie laitière, extrêmement puissante et influente, reste dans le déni total des sentiments maternels. Il est grand temps que cela change.

Surtout parmi les esprits pionniers de l'agriculture biologique et agro-écologique (réseau CIVAM) **la prise de conscience** quant au problème éthique posé par les veaux mâles progresse remarquablement et certains éleveurs cherchent des solutions qui soient viables dans leur système. Ils sont encore peu nombreux, mais il y en a de plus en plus. Aussi la recherche a (enfin !) commencé à s'y intéresser. Vu la diversité des approches elles seront présentées en trois temps : d'abord des données générales selon des publications scientifiques, ensuite des exemples de terrain, et en troisième encore quelques éléments concernant les logiques économiques.

En préambule il faut bien insister qu'un maintien du veau auprès de la mère pendant une durée limitée, par exemple 3 semaines, n'est pas du tout une réponse au problème. Certes, le veau est en bien meilleur état et logiquement il apporte un meilleur prix à la vente que lorsqu'il est séparé

de sa mère dès le premier jour. D'ailleurs ce meilleur état de santé reflète une fois de plus à quel point les pratiques majoritaires sont cause de détresse et même de déficience nutritionnelle. Mais lors d'une séparation à l'âge de quelques semaines la tristesse et le désespoir de la séparation sont terribles, pour le veau – dont le gain de poids et la santé seront impactés - comme pour la mère.

Le sevrage naturel commence au plus tôt vers 8 mois et se fait 8 et 12 mois (un peu plus tôt pour les femelles que pour les mâles). Il est très progressif et s'achève avec la naissance du prochain veau, toutefois le contact privilégié entre mère et veau de l'année précédente continue au-delà. Surtout avec les jeunes femelles le lien d'attachement peut durer des années, ou toute la vie. Mais les liens avec les congénères du groupe d'âge deviennent aussi très importants.

La détresse du veau laitier au sevrage et à la séparation de sa mère est liée aux deux facteurs distincts. D'une part la séparation de la mère est une détresse mentale puisque la mère lui apporte soins et affection. Dans la nature, sa présence et sa protection sont en effet indispensables à sa survie, donc l'évolution a généré ce lien très fort ressenti par la mère et par son petit. D'autre part le changement de l'alimentation avec la perte du lait maternel et les conséquences digestives a des impacts sur la santé et la croissance du veau. La perte de la tétée, qui est un besoin comportemental majeur, se traduit par des tentatives de téter d'autres veaux. Quant à la détresse sociale, l'intégration dans un groupe stable de jeunes veaux est un palliatif essentiel.

Chaque jour de plus resté avec la mère apporte un plus en matière de santé au veau. Après la naissance c'est même chaque heure qui compte. Un seul jour est déjà précieux. Deux semaines de contact sont positives pour le comportement social, et 12 semaines ou plus augmentent la compétence sociale. Il semble que les avantages en termes de réactions de stress social puissent être liés à des taux d'ocytocine plus élevés pendant l'élevage par la mère. Or, l'ocytocine est connue pour générer et renforcer des émotions de bien-être social ('amour'). Donc non seulement la séparation crée de la détresse, mais en plus elle prive le veau et sa mère des émotions de bonheur que la nature a prévues.

« En plus d'éviter ou de réduire les conséquences négatives mentionnés plus haut de l'élevage artificiel sur le bien-être, un contact prolongé avec la mère offre des opportunités uniques pour des états émotionnels positifs et donc du bien-être positif. Les soins (care) maternels incluent le léchage, l'allaitement et des comportements de jeu associés avec des états émotionnels positifs et des effets physiologiques bénéfiques. »

En cas de contact mère-veau, plus la séparation est tardive – en comptant en mois -, mieux le veau est armé pour la surmonter. (voir EFSA, pages 120-127)

5.3.3. La diversité des systèmes

Les travaux et recherches à ce sujet se sont considérablement développés ces dernières années. Les difficultés à trouver une solution sans inconvénients significatifs montrent à quel point notre production laitière est en conflit avec la biologie des mammifères.

Une **excellente vue d'ensemble** se trouve dans la **fiche technique n° 2520 du FIBL, 2023**, 35 pages⁷³. Elle est téléchargeable gratuitement dans de nombreuses langues. Elle présente la biologie et les besoins des veaux. Elle décrit **11 exemples pratiques**. **Il existe autant de systèmes que de**

⁷³ en particulier au FIBL : Elevage des veaux sous la mère ou avec une nourrice en production laitière. Systèmes de garde permettant un élevage respectueux des animaux. 2023. Il y avait une première version 2020.

fermes. Il se trouve que la grande majorité des systèmes décrits combinent un allaitement du veau par sa mère avec l'allaitement par des nourrices, souvent dans un deuxième temps, lorsque la mère retourne à la traite sans allaitement. Le « mieux-disant » en termes de lien vache-veau est l'exemple n°10 où les veaux restent avec leurs mères jusqu'à un début de sevrage à 18 semaines.

Rappelons encore une fois qu'il y a différents cas d'espèce de veaux à la ferme laitière, à ne pas confondre parce que la logique d'élevage n'est pas la même :

- celui des **veaux d'élevage** présents à la ferme laitière, en particulier des génisses de renouvellement. Mais il peut aussi s'agir de certains animaux destinés à la boucherie en gros bovins (génisses, taurillons, bœufs). L'approche économique conventionnelle (pour limiter les coûts) est de les sevrer de l'alimentation liquide et de leur faire ingérer un maximum d'aliment solide le plus tôt possible.
- les **veaux de boucherie** élevés à la ferme laitière. Rappel : l'immense majorité des veaux de non renouvellement (les mâles et une minorité des femelles) sont vendus et collectés à partir d'un âge de 15 jours pour aller vers des centres d'allotement et des ateliers d'engraissement intensifs. Les veaux les plus petits et fragiles (Holstein , Jersiais...) peuvent être euthanasiés, et c'est sans doute la meilleure chose qui peut leur arriver. Une minorité de fermes laitières engraisse des veaux de boucherie sur place, pour la vente directe ou éventuellement en circuit court fût-ce dans un supermarché proche, ou alors, idéalement, pour poursuivre l'engraissement jusqu'à l'âge et poids adulte. L'engraissement à la ferme laitière, si le débouché existe, est l'opportunité pour un élevage avec une nourrice ou avec la mère.

Il est évident que les besoins de bien-être de ces deux types de veaux sont exactement les mêmes. Veaux pour le renouvellement du troupeau ou veaux destinés à la boucherie, les deux méritent de ne pas être séparés de leur mère. C'est d'ailleurs ce qui a été exprimé par les citoyens participant au projet de recherche participative Coccinelle de l'INRAE.

Au vu des diversités possibles la première question est donc : **quels veaux, et combien de veaux, bénéficient d'un élevage par une vache ?** Seulement les velles de renouvellement ? Une partie des mâles, correspondant à un débouché possible en vente directe ? Ou tous les veaux, pour des raisons éthiques ?

Une variante, préconisée en raison CIVAM au vu de certaines opportunités, consiste à envoyer des veaux dans un système de vaches nourrices sur une ferme voisine.

Est-ce que le veau reste avec sa vraie mère, ou avec une vache nourrice ? C'est une question de première importance, pour le veau mais aussi pour la vache qui lui a donné naissance. Certaines fermes pratiquent les deux, ou alternent. Le passage par des nourrices peut être une voie de transition pour changer de système ou un moyen de répondre aux besoins du moment. Mais en aucun cas la vache nourrice peut être considérée comme équivalente à la mère, et dans ce sens il est regrettable mais néanmoins compréhensible que, comme nous le verrons, la plupart des démarches certifiées acceptent les deux, de sorte qu'il n'est pas possible, en achetant un produit, de savoir laquelle des deux méthodes est pratiquée. La hiérarchie éthique entre l'élevage avec la mère et l'élevage avec une nourrice devrait rester claire et transparente. Et le coût n'est pas pareil.

Quelles sont les vaches nourrices ? Elles peuvent être sélectionnées pour des raisons de santé de la mamelle ou autres handicaps à la productivité ; elles doivent aussi présenter un comportement qui accepte les adoptions. Certains éleveurs laissent les vaches alterner entre production à la traite et allaitement de plusieurs veaux. La vache nourrice peut emmener les veaux adoptés au pré, ce qui est un grand bienfait.

Si le veau est en contact avec sa mère, quelle est la durée quotidienne impartie à ce contact ? Le contact peut être permanent, en liberté. Il peut aussi être limité, par exemple soit le jour, soit la nuit, ce qui laisse récupérer plus de lait pour la traite, mais cela pourrait tout de même permettre un

certain équilibre comportemental. Dans d'autres systèmes le temps de contact est assez restreint et concentré sur deux tétées par jour, en prolongeant plus ou moins le temps que vache et veaux sont ensemble soit avant soit après la tétée, cela peut varier de 20 minutes à trois heures. Dans la plupart des cas l'objectif du « vivre ensemble » n'est plus vraiment respecté. Cela peut d'ailleurs correspondre à un vieux malentendu car beaucoup d'agriculteurs voient l'animal essentiellement à travers la lorgnette de l'alimentation qui est leur métier (ici le lait naturel), mais d'autres besoins leur échappent.

La conduite pratique dépend aussi beaucoup des bâtiments disponibles et de leur aménagement.

Vient maintenant **la question douloureuse du sevrage**. L'opinion défendue ici est qu'une démarche sérieuse laisse le contact avec la mère pendant au minimum 3 mois mais de préférence plus longtemps. Plus la séparation est tardive, plus les signes de détresse s'atténuent, mais cela se compte en mois (EFSA).

Une étude approfondie s'appuyant sur une expérimentation au Thünen-Institut für ökologischen Landbau, portait sur de nombreux critères⁷⁴. Elle a comparé le sevrage par la méthode du nose-flap avec une méthode de séparation progressive. Les méthodes usuelles d'évaluation du stress généré nécessitent d'ailleurs une revue critique. Soit le veau est muni d'un bout de plastique (nose-flap) fixé dans la cloison nasale, ce qui l'empêche – d'un jour à l'autre – de téter, mais il reste encore auprès de sa mère durant 2 semaines et ensuite le nose-flap est enlevé et il garde 1 semaine de contact à travers une clôture. Soit le temps de contact avec la mère est réduit de manière progressive, en trois pas, tout en permettant les tétées pendant cette durée de plus en plus limitée du contact. Les deux méthodes génèrent une réaction de stress. Il en résulte que le sevrage brutal du lait par la présence du nose-flap impacte le comportement alimentaire et la santé digestive et réduit le temps de jeu. Aussi, le nose-flap est susceptible de blesser la cloison nasale. La conclusion est que la méthode du nose-flap ne peut pas être considérée comme étant favorable au bien-être animal. C'est pourtant une solution largement adoptée dans des démarches mère-veau (y compris dans le projet Coccinelle). La séparation progressive, ici en trois pas, serait préférable, mais génère tout de même du stress et a besoin d'être développée davantage.

Une étude danoise engage le sevrage déjà à 8 semaines (M Bertelsen, M Bak Jensen : Comparing weaning method in dairy calves with different dam-contact levels. J.Dairy Sci.TBC, 2023). Mon opinion est que ce sevrage a lieu trop tôt.

Les difficultés et défis du contact vache-veau sont doubles :

- **combien de lait va boire le veau, et quel est le manque à gagner suite à cette réduction de la quantité de lait disponible pour la vente ?**
- **à quel âge et comment procéder à un sevrage et une séparation de la mère, alors que le lien entre les deux est fort ?**

Le fait que beaucoup d'expériences aujourd'hui portent sur un sevrage à 3 mois est lié à **la spécificité de l'agriculture biologique**, dont le cahier des charges impose une durée d'alimentation lactée (mais pas de la mamelle !) minimale de 3 mois alors que les veaux d'élevage conventionnels sont sevrés à 8 à 10 semaines. Les veaux biologiques et même demeter sont en règle générale enlevés à leur mère comme les veaux conventionnels, peu après la naissance (en jours), sauf chez les éleveurs qui par motivation personnelle font autrement. Ce sont en effet ces éleveurs bio motivés personnellement et pionniers minoritaires qui font progresser les connaissances et les pratiques et

⁷⁴ Vogt, K Barth, U König von Borstel: Can a Gradual Weaning and Separation Process Reduce Weaning Stress in Dam-Reared Dairy Calves? Journal of Dairy Science Vol107, Issue8, August 2024

on leur doit reconnaissance. Mais il n'existe pas de filière bio de veau de boucherie (sauf les exceptions telle que la vente directe ou filière courte). En effet, l'immense majorité des petits veaux nés de vache bio qui ne servent pas au renouvellement, partent en engraissement industriel voire en transports longs, exactement comme les veaux conventionnels. Et la majorité des consommateurs de produits laitiers bio ignorent cette faille.

Le sevrage naturel se fait progressivement entre 8 et 12 mois (un peu plus tard pour les mâles que pour les femelles).

Toujours est-il qu'une séparation douce et progressive, en tout cas au-delà de l'âge de 3 mois (l'âge où la maturité immunologique est acquise) et de préférence au-delà de 5 mois (avec un sevrage aussi naturel, tardif et progressif que possible) et dans un groupe de veaux stable, est pour le moment la meilleure alternative qu'il importe de développer de manière volontariste.

Toujours est-il que l'objectif à terme d'une vie de plusieurs mois avec la mère ne dispense pas de prendre toutes les mesures urgentes dans le contexte actuel pour améliorer le sort des innombrables veaux enlevés à leur mère, donc pour supprimer toute détention seule et pour donner l'espace et le confort nécessaires ainsi qu'une alimentation plus saine et en particulier du foin.

Une dernière réflexion concernant **les nourrices** et le respect du lien mère-veau. Il est très difficile en élevage de sortir de la logique du 'moins pire'. Même dans un contexte très progressiste, agroécologique et éthique, il reste une certaine froideur dans l'exploitation des animaux. Voyons :

*« Sur la ferme de Mirecour, les génisses passent leurs premières 24h avec leur mère biologique. L'occasion pour elle de bien lécher son veau et de lui faire boire le colostrum. Le couple mère veau est ensuite séparé : la vache part à la traite, et le veau dans une case collective où il est alimenté grâce à un milkbar en attendant qu'une nourrice se libère pour l'**adoption**. Les mères allaitantes sont généralement choisies pour leur docilité, mais aussi pour leur moindre adaptation au système laitier de l'exploitation (problèmes de locomotion ou quartier défectueux...). Près de la moitié des vaches nourrices sont d'ailleurs réformées à l'issue de la période d'allaitement. Pour composer les binômes, l'éleveur prend garde à **casser les couples mères / veaux** pour éviter qu'elle ne favorise son veau. Selon le potentiel laitier de la vache, deux à trois veaux lui sont attribués. Pour créer du lien entre la tante et ses veaux, tous sont placés trois semaines dans une case, avant de rejoindre le groupe des autres nourrices du troupeau. »^{75, 76}*

Une logique implacable, car il faut être efficient : casser les liens (notons que d'autres disent le contraire !⁷⁷), et réformer des bêtes. Et le motif derrière : obtenir une bonne croissance des veaux pour permettre un premier vêlage à 24 mois, donc limiter les temps improductifs et collecter de bons points pour le bilan carbone ! Uniquement les femelles de renouvellement sont adoptées. Par contre ce qui est superbe c'est que le temps ensemble dure 7 à 8 mois, pendant toute la saison de pâturage, et la vache nourrice peut aussi être heureuse – un dernier été de bonheur, c'est beau. Les veaux sont en bonne santé, il n'y a plus aucune diarrhée, et les veaux acquièrent leur immunité contre les parasites.

L'élevage avec des nourrices est donc un immense progrès et reste néanmoins un compromis qui est encore loin de répondre au défi éthique, d'autant plus lorsque, le plus souvent, il ne concerne que les veaux femelles de renouvellement. On est dans la logique classique de réduire des heures de travail et d'améliorer le gain de poids et la santé du veau. D'ailleurs, le procédé d'imposer l'adoption

⁷⁵ <https://www.web-agri.fr/veaux-et-genisses/article/224309/vache-nourrice-et-veau-sous-la-mere-avantages-et-inconvenients>

⁷⁶ video: <https://www.inrae.fr/actualites/vache-nourrice-elever-veaux-laitiers-autrement>

⁷⁷ <https://www.fibl.org/fileadmin/documents/shop/1033-engraissement-veaux.pdf> page 17

à une vache nourrice est parfois empreint de violence : on la bloque dans le cornadis jusqu'à ce qu'elle accepte. Pour elle le plan B c'est l'abattoir. A vrai dire, dans tout ce système qui ne manque pas de cynisme, le choix d'attribuer un rôle de nourrice à une vache à réformer, permet de retarder la réforme et de lui offrir encore une saison de vie plutôt heureuse. Ce n'est pas rien.

Une enquête⁷⁸ s'adressant à des éleveurs qui laissent des veaux avec leurs mères laisse une impression ambiguë. Positivement ce chapitre de livre raconte comment ces pratiques simples et naturelles ont diffusé, et il décrit le bonheur que des éleveurs peuvent y trouver. Or il n'apparaît pas à quel point il est objectivement hypocrite et cruel de vendre dans le circuit conventionnel des veaux qui ont vécu 3 semaines avec leur mère ; l'éleveur a comme principale satisfaction de toucher un meilleur prix parce que ces veaux sont en excellente forme (bien meilleure qu'un veau nourri au seau). Il faudrait au minimum poser la question et y réfléchir : comment est-ce possible de commettre une telle trahison envers ses animaux, tout en se faisant plaisir à soi-même en se délectant des seules trois semaines de bonheur qu'ont ces veaux avant d'être envoyés en enfer ?

Le constat unanime de ceux qui laissent élever les veaux par une vache est que la santé des veaux est tellement meilleure.

Rien que ces observations sur la santé et le comportement joyeux et satisfait des veaux avec leur mère au pré suffisent pour discréditer lourdement la zootechnie des nutritionnistes avec toutes les malheurs et perversités qu'ils ont inventés et imposés aux animaux et aux éleveurs pour leur vendre la camelote des uns et des autres.

Aujourd'hui le retour (enfin !) à l'alimentation physiologique du veau, à savoir le lait de sa mère et le pâturage, sont traités d' « innovation ». Pourvu que ce mot magique très à la mode serve à accélérer la transition en mobilisant des aides de la PAC.

5.3.4. Initiatives et recherche 'Vache et veau' : Suisse, Suède, Allemagne, France



Partage ton lait avec le veau <https://www.mu-ka.ch/>

⁷⁸ S Petit et F Hellec: Materner les veaux. Pratiques et innovations d'éleveurs à l'épreuve de la normalisation du bien-être animal. dans D'une agriculture l'autre. Conflictualités, expérimentations, transmissions. 2023

L'association suisse Mutter-Kalb-Haltung (Elevage mère-veau, abrégé Muka)⁷⁹ est active surtout en Suisse. Elle a comme objectifs de soutenir des travaux scientifiques sur le thème Mère-veau, de promouvoir et soutenir cette forme d'élevage naturel et durable, de transmettre le savoir, de soutenir les fermes qui souhaitent se convertir. Tous les veaux, femelles et mâles, restent auprès de leur (vraie) mère pendant une dure d'au moins 3 à 10 mois, têtent chez elle, et la vache peut élever son veau conformément à sa nature. Il s'agit bien d'une démarche éthique qui doit bénéficier à tous les veaux de la ferme. Sur des fermes en conversion vers l'Elevage mère-veau la durée peut encore être un peu inférieure à 12 semaines ou ne pas encore concerner 100 % des veaux.

L'agricultrice Evelyn Scheidegger laisse ses veaux pendant 10 mois avec la mère. Elle dit⁸⁰ qu'un retour vers l'ancien système est inconcevable. Aussi, aucun collègue qui a une fois pratiqué l'élevage des veaux avec les mères, n'arrive par la suite à enlever un veau à sa mère. Certes, il y en a qui ont quitté la démarche Muka parce qu'économiquement ce n'était pas viable, mais soit ils n'ont plus de vaches, soit ils passent à des allaitantes qui ne sont jamais traites.

Le règlement de l'association Cowpassion⁸¹ (qui travaille en partenariat avec Muka mais est indépendant) demande que le veau reste au moins 4 mois avec la mère. Cowpassion a créé début 2023 une fromagerie (Suisse) par crowdfunding et livre pour les abonnés les fromages à la maison. Cette fromagerie ne transforme que du lait provenant de fermes Muka (Mutter-Kalbhaltung = élevage mère-veau). En Suisse ce sont quelques douzaines de fermes sur 17 000. Mais il y a une liste d'attente pour les fromages, et pas assez de producteurs. A Zurich se trouve une première production de glaces avec du lait 'Muka' par gelatissimo. Dans cette démarche c'est vraiment l'éthique qui compte. Les producteurs parlent du plaisir de voir vache et veau ensemble, et d'avoir une bonne conscience. L'un dit que surtout après avoir eu lui-même un fils, il ne peut plus enlever les veaux à leur mère. Ces fermes sont en agriculture biologique. Cowpassion communique sur « partager mon lait avec le veau ». Le but de l'association est d'obtenir un prix suffisamment élevé pour le lait pour que ce partage soit viable, et que l'argent arrive effectivement chez le paysan et chez l'animal (voir plus loin).

Cowpassion propose aussi des parrainages pour de vieilles vaches laitières et de veaux mâles pour qu'ils puissent vivre plus longtemps. Un supplément volontaire sur le fromage financerait la retraite d'une vache. Les limites d'un tel projet semblent évidentes. Mais il est bon d'aller au bout de la réflexion. Le dernier mot n'est pas dit.

Cowpassion publie une liste d'initiatives Cow-Calf International⁸².

La **Swedish University of Agricultural Sciences (SLU)** étudie⁸³ si vache et veau peuvent être ensemble dans un système de robot de traite. En octobre 2024 5 expérimentations sur 7 sont faites. La question est qu'il semble que de nombreuses vaches qui nourrissent leur veau n'éjectent pas aussi bien leur lait dans la trayeuse. Il pourrait y avoir des moyens pour assurer l'éjection du lait aux deux, veau et trayeuse, et les premiers jours pourraient être importants pour cela. Le robot de traite est un facteur clé puisqu'il traite chaque quartier de la mamelle séparément. Souvent les veaux préfèrent les trayons antérieurs qui peuvent être vides au moment de la traite, alors que les trayons postérieurs sont pleins. Les essais sont consultables sur internet⁸⁴, avec des photos et vidéos et des plans de

⁷⁹ <https://www.mu-ka.ch/mutter-kalb-haltung/was-ist-muka/>

⁸⁰ Berner Zeitung

⁸¹ <https://cowpassion.ch/>

⁸² <https://cowpassion.ch/ueber-uns/cow-calf-international/>

⁸³ ceci après les travaux de Sofie Fröberg. En 2011 elle conclut que des veaux qui têtent librement leur mère durant 8 semaines (sevrage brutal) devraient aussi être stimulés pour ingérer des aliments solides.

⁸⁴ <https://www.slu.se/en/faculties/vh/research/forskningsprojekt/not/cow-and-calf-together/about-the-project/>

l'étable, mais peu de résultats pour le moment. A l'étable il s'agit de trouver des cheminements efficaces pour les vaches. Quant aux veaux différents schémas de sevrage progressif ont été appliqués, dont une comparaison entre séparation à 4 mois et à 8 mois. Les expérimentations ont porté sur des productions uniquement à l'intérieur, et d'autres au pâturage. La 5^{ème} expérimentation a lieu dans un cadre modifié sans cheminements contraints, où les vaches et les veaux ont libre accès à toutes les ressources. Les séparations se font à 4 mois ou 6 mois. Il y aura pour la première fois comparaison entre vaches qui ont-elles-mêmes été élevées par leur mère et vaches élevées de manière conventionnelle.

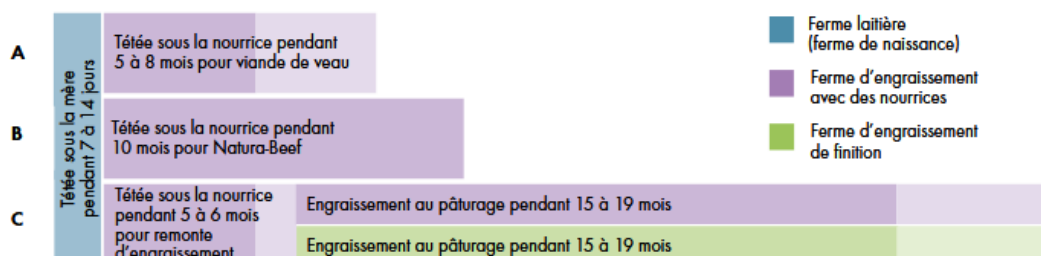
Le projet européen (2,7M€) TransformDairyNet : Working together to upscale Cow-Calf-Contact dairy production and beyond⁸⁵ vise à passer à l'échelle supérieure pour les systèmes de production laitière avec contact vache-veau. « *Laisser les vaches et les veaux ensemble pour des mois plutôt que pour les habituelles heures ou jours améliore la santé, la croissance et le comportement normal accompagné de plaisir, et c'est la pratique éthique la mieux acceptée par les consommateurs pour augmenter la durabilité des systèmes laitiers en cohérence avec le Green Deal.* »

Aux Pays-Bas, un lait labellisé « Kalverliefde » (amour de veau) est commercialisé dans la plupart des grands supermarchés (Albert Heijn, Plus)⁸⁶. Une fois de plus les Néerlandais sont créatifs et expérimentent le meilleur chez eux (des projets pionniers), mais leurs firmes développent le pire ailleurs, tel l'engraissement des veaux de boucherie en France (idem le poulet intensif).

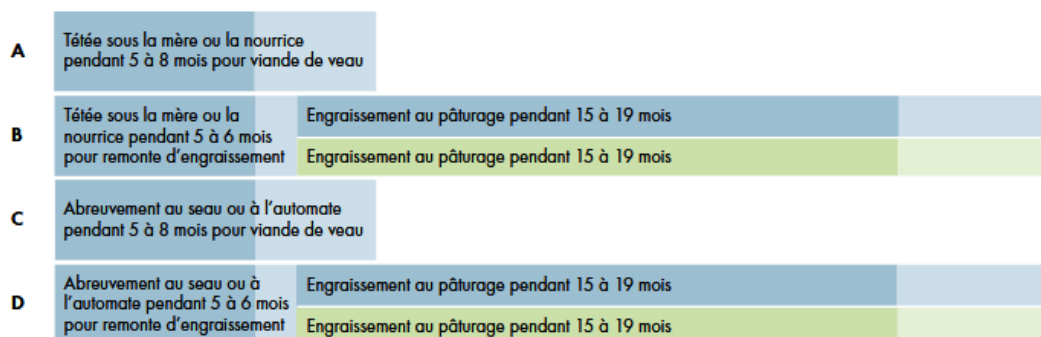
Dès 2019 une publication commune⁸⁷ d'organismes de l'agriculture biologique présente des alternatives à l'engraissement classique conformes aux besoins des veaux provenant de fermes laitières. La version suisse (2021) présente les systèmes suivants :

Systèmes d'élevage et d'engraissement conformes à l'espèce ayant fait leurs preuves dans la pratique

Variante 1: changement précoce de ferme avec engraissement ou élevage sous des nourrices



Variante 2: engraissement ou élevage dans la ferme de naissance



⁸⁵ <https://cordis.europa.eu/project/id/101133326>

⁸⁶ <https://mailchi.mp/d443a50ae43d/heatstresstransport-9599948?e=5dc5c3b6c6>

⁸⁷ <https://www.fibl.org/fr/boutique/1033-engraissement-veaux> Il s'agit de la version 'Allemagne'. La version 'Suisse' est de 2021. Il est tenu compte de différents contextes réglementaires et économiques.

La conclusion est que *« les exemples présentés montrent qu'il existe diverses possibilités d'élever et d'engraisser les veaux de sorte qu'ils puissent être nourris de façon naturelle, puissent vivre de manière conforme à leur espèce et ne requièrent des antibiotiques que dans des cas d'urgence. ... Une bonne collaboration entre des fermes partenaires apporte pour tous les systèmes des avantages économiques et contribue au bien-être des animaux. »* Il est d'autant plus scandaleux que Wageningen Research, dans son rapport pour la Commission européenne, ne répond pas à la question posée, à savoir l'élevage de proximité de veaux laitiers, et ne trouve pas mieux à faire que de fantasmer sur l'amélioration des transports et de la génétique. Quel mépris pour l'excellent travail conduit en agriculture biologique !

La **version 'Allemagne'** (2019) de la même brochure insiste sur les problèmes de classement des carcasses (une question de poids, pas de couleur). Elle veut répondre au fait que 90 % des veaux laitiers bio de non renouvellement partent en engraissement conventionnel, alors que les antibiotiques systématiques, le lacto-remplaceur et le caillebotis intégral ne riment pas avec 'bio'. Mais la différence avec la version suisse est majeure : ici il est systématiquement admis que l'engraissement durant 15 à 30 mois peut se faire soit au pâturage soit à l'étable, alors que pour la version suisse l'engraissement se fait toujours au pâturage. Parmi les exemples de fermes, certains détails sont décevants, d'autres sont remarquables, comme les exemples d'engraissement des jeunes taureaux au pâturage, ainsi que les partenariats des engraisseurs avec des fermes laitières à proximité. En France c'est ce que par exemple le réseau CIVAM développe.

Toujours en Allemagne, encore quelques exemples :

La **IG Kuhgebundene Kälberaufzucht**⁸⁸ (IG = Interessengemeinschaft = communauté d'intérêts Elevage des veaux avec une vache) créé en 2021 regroupe des paysans/nes qui veulent développer l'élevage des veaux avec la vache dans la production laitière et le maintien des veaux laitiers sur les fermes biologiques. Pour cela il leur faut le soutien des consommateurs/rices, parce qu'un élevage plus respectueux des vaches signifie des coûts plus élevés pour les paysans/nes. Selon le site il y a 28 membres directs (les fermes ; mais beaucoup plus de fermes pratiquantes !) et 29 membres de soutien (dont p ex Demeter e V, Bioland e V, Alnatura, Edeka Südwest...). La règle est que les veaux doivent passer au moins 90 jours dans une structure de troupeau avec des vaches en pouvant téter le lait de leur mère ou d'une nourrice. *« C'est comme ça : les vaches savent mieux que les humains comment élever des veaux. »* Mais ici les critères sont plus souples que chez d'autres, dans le sens que des veaux peuvent à partir de l'âge de 3 semaines déménager sur une autre ferme avec des vaches nourrices. Le veau doit toujours pouvoir téter auprès d'une vache, mais une autre dérogation permet, en cas d'impossibilité pour des raisons de gestion ou de bâtiment, qu'il ne tète que deux fois par jour tout en ayant des contacts sociaux appropriés (minimum 2 x 20 minutes de contact – c'est très peu !). Des fermes en conversion ont le droit de laisser max 50 % des veaux quitter le système après 4 semaines, mais dans ce cas le lait de la ferme ne peut pas être commercialisé avec la mention « Kuhgebundene Kälberaufzucht ». On peut conclure que cette marque ou label présente des souplesses décevantes, mais ces souplesses répondent à des difficultés et sont sans doute une manière de faciliter la transition vers des systèmes plus entiers, au vu des difficultés qui peuvent rebuter les conversions. En effet, beaucoup dépend des facilités ou obstacles qu'engendrent les bâtiments et équipements existants sur la ferme, et surtout des débouchés. En tout cas les critères, checklists de contrôle (en combinaison avec le contrôle bio) et sanctions sont transparents⁸⁹.

⁸⁸ <https://ig-kalbundkuh.de/>

⁸⁹ https://ig-kalbundkuh.de/wp-content/uploads/2024/05/Schulung-Inspektoren- kuhgebundene-Kaelberaufzucht -20220627_171449-Besprechungsaufzeichnung.mp4

En France le réseau CIVAM s'est beaucoup préoccupé de comment assumer les veaux mâles⁹⁰, avec un souci d'éthique, de bien-être animal, de cohérence et d'autonomie des modes de production. En 2019 les exemples présentés portaient sur la vente directe de très jeunes veaux en caissettes après élevage sous des vaches nourrices, ou la poursuite de l'engraissement pour des bœufs élevés au pâturage. Une approche particulièrement intéressante est l'allongement des lactations : certaines vaches tenaient 500 jours en conservant une production jusqu'à 25 L/jour, et ce caractère de persistance se transmet d'une génération à l'autre.

Le **projet VALOMALE**⁹¹ a étudié la valorisation des mâles en agriculture biologique avec la création d'un GIEE. L'objectif est d'avoir soit des veaux de lait soit des animaux plus âgés. Pour les éleveurs cela donne du sens de faire en sorte que les animaux restent dans la filière biologique.

Actuellement au réseau CIVAM les pratiques les plus répandues car viables, et satisfaisantes car cohérentes avec le système herbager d'agriculture durable, sont l'élevage des veaux de renouvellement par des vaches nourrices au pré. Ils sont séparés de la mère en général avant 2 jours. Le mode d'élevage sous nourrice est une vraie tendance de fond dans ce milieu où la majorité des éleveurs sont en agriculture biologique. Cependant si la nourrice a trois veaux à nourrir, il y a un risque de sous-alimentation lactée. Mais l'élevage avec la vraie mère est exceptionnel. Les veaux de non-renouvellement restent avec la mère pendant environ 15 jours avant d'être vendus dans les circuits conventionnels. Les veaux Jersiais, très petits, sont un problème particulier parce que personne n'en veut. Certains vendent la viande en direct, sans forcément beaucoup investir dans leur croissance, cela semble être la solution la moins mauvaise.

Le **réseau Biolait** a aussi une vraie réflexion sur le sujet. Il a produit 2 films « Les vaches et nous ».

Le projet COCCINELLE de l'INRAE (CO-Concevoir avec les Citoyens et les agriculteurs un Nouvel ELevage Laitier Ecologique de montagne)⁹² dans le massif central est un projet participatif qui teste, à Marcenat, avec 28 vaches (pas toutes) un élevage 100 % herbager conciliant biodiversité et production, avec des veaux qui sont élevés par leur mère jusqu'au sevrage à 3 mois « leur permettant de maintenir le lien naturel mère-jeune, de bénéficier d'un apprentissage de la part des vaches et de développer des relations sociales plus riches. » En fait cela concerne surtout les vaches de renouvellement et 8 veaux mâles (c'est le nombre qui peut pour le moment se vendre en caissettes au sein de l'INRAE). Ce sont les citoyens associés au titre du projet participatif qui ont insisté pour inclure aussi les petits mâles dans la démarche. Les autres mâles restent avec la mère pendant 3 semaines et sont ensuite vendus dans le circuit conventionnel – à vrai dire un traumatisme terrible. La séparation des femelles de renouvellement se fait avec 2 temps préparatoires : une semaine de nose-flap avec la mère, ensuite passage des veaux dans le pré à côté des mères. Est-ce que, au vu de la séparation qui suit, cela vaut la peine ? Le personnel de la ferme est clairement affirmatif, oui, le jeu en vaut la chandelle, même pour ceux qui partent à 3 semaines c'est OUI, et même rester seulement un jour avec la mère, c'est mieux que rien.⁹³ Quelques informations d'ordre économique seront données plus loin.

L'INRAE a aussi un programme portant sur l'élevage des veaux par des nourrices. En fait il s'agit d'explorer les savoirs d'Éleveurs. « *L'état de santé et de bien-être des veaux et des vaches est considéré globalement très positif par les éleveurs, qui emploient un vocabulaire riche et éloquent pour décrire le comportement des animaux et les relations entre eux. Une satisfaction importante, source de fierté dans le travail, ressort des entretiens et témoigne d'un bien-être partagé entre*

⁹⁰ <https://www.civam.org/que-fait-on-des-veaux-males/>

⁹¹ <https://www.biopaysdelaloire.fr/valomale-valorisation-des-males-en-agriculture-biologique/> et

⁹² <https://www.inrae.fr/actualites/co-concevoir-citoyens-nouvel-elevage-laitier-ecologique-montagne-coccinelle>

⁹³ Communication personnelle de Dominique Pomiès

éleveurs et animaux. Les tests comportementaux et les observations directes du troupeau veaux-nourrices d'ASTER confirment l'absence de problèmes sanitaires chez les veaux, et l'établissement d'un attachement entre les veaux et leurs nourrices. Un suivi régulier des réserves corporelles de la vache nourrice, et d'autres indicateurs sanitaires (boiteries...), est important pour éviter d'avoir des animaux en mauvais état au sevrage. »

Une approche pour répondre au problème des veaux laitiers qui cette fois-ci d'adresse aux veaux mâles, est de les utiliser pour la production de viande rouge. Cette approche est souhaitée en élevage conventionnel comme en agriculture biologique. Les expérimentations récentes portent sur la **production de bouvillon**, c'est-à-dire de jeunes mâles castrés, abattus avant 18 mois. Voir plus d'informations dans le chapitre suivant.

D'un point de vue d'une éthique de la consommation, la conduite à tenir est de renoncer à la consommation des grandes quantités usuelles de produits laitiers à bas prix, donc de réduire la consommation de lait, yaourts, beurre et fromages (selon les préférences de chacun) afin de partager le lait de la vache avec son veau et d'en payer le prix juste, tout en contribuant à l'indispensable baisse de protéines animales.

Il relève aussi de l'éthique de consommer la viande qui est issue de cette production laitière, en recherchant l'information sur les conditions d'élevage et en payant le prix juste : est-ce que les veaux laitiers ont bénéficié d'une bonne vie ? Ont-ils été élevés par leur mère ?

L'essentiel est de soutenir les éleveurs qui laissent les veaux avec leurs mères. Soutenir signifie d'acheter les produits, à un prix juste qui respecte le vivant.

5.4. Focus sur l'allongement des lactations

Reste une démarche particulièrement intéressante et prometteuse au niveau éthique et global : ce sont les lactations longues, à savoir > 700 jours, dont l'étude par l'INRAE et VetAgro Sup a commencé.⁹⁴ Il n'est pas question ici d'un simple retard de fécondation. Il est bien question d'une persistance de la lactation pendant 2 ans, et pourquoi pas 3 à 4 ans. Les travaux ont commencé par des enquêtes sur les cas de lactation longue⁹⁵ qui se produisent chez des éleveurs, pas de manière volontaire, mais acceptés avec au final des expériences positives. Il semble que les vaches s'en portent bien et vivent plus longtemps. Des essais anciens (ferme expérimentale de Trevarez)⁹⁶ ont montré un impact économique soit nul soit positif en faveur de l'allongement à 18 mois au lieu de 12 mois d'intervalle entre vêlages, et l'absence de modification de l'état sanitaire et des résultats de reproduction, ces deux problèmes étant les principales causes de la réforme des vaches (suivis des boiteries). Allonger les lactations évite les problèmes de début de lactation et augmente la longévité des vaches. Les données détaillées sont examinées. Luc Delaby, l'ingénieur INRAE, dit en novembre 2023 : « On est quasiment en terre inconnue, personne n'a encore vraiment regardé cela ! » En effet, le contrôle laitier produit une quantité incroyable de données sur la productivité et la « qualité » du lait, mais passe à côté de l'essentiel. Faire naître moins de veaux non seulement génère autant de détresses en moins mais économise aussi énormément de travail et de stress pour l'éleveur.

⁹⁴ <https://www.web-agri.fr/reproduction/article/848013/des-lactations-longues-pour-les-vaches-laitieres-une-bonne-idee> et <https://www.web-agri.fr/velage/article/873978/lactations-longues-et-si-l-objectif-d-un-veau-vl-an-etait-depasse>

⁹⁵ Les résultats seront présentées au journées 3R début décembre 2024

⁹⁶ La publication n'est pas accessible.

Une **enquête récente**⁹⁷ interroge les éleveurs qui pratiquent des lactations longues avec certaines vaches sur leurs expériences de lactations longues (550 – 730 jours sans vêlage) et très longues (> 730 jours). Les principaux motifs sont de ne pas tarir des vaches qui produisent beaucoup de lait sans problème (et/ou en échec de reproduction), limiter le nombre de vêlages, faire vieillir les vaches et limiter le nombre de génisses de renouvellement. Dans les troupeaux qui la pratiquent, 11 – 14 % des vaches sont concernées. Les vaches les plus productives présentent peut-être aussi le plus d'anomalies de cyclicité, d'où les retards de reproduction.

L'association suisse Cowpassion a produit un rapport⁹⁸ **sur les lactations longues** avec une **recherche bibliographique** et des **enquêtes** concernant une exploitation allemande et une suisse. Une lactation plus longue, c'est-à-dire une insémination plus tardive des vaches laitières, conduit à moins de vêlages et donc à un moindre surplus en veaux par rapport au renouvellement. Cela ouvre la possibilité que les veaux soient élevés à la ferme de leur naissance et par leur mère.

La littérature internationale a des données sur des lactations longues de 18 mois à plusieurs années. La production de lait moyenne sur plusieurs années était souvent plus élevée que chez des vaches ayant des lactations classiques de 300 jours. Avec le temps la quantité baisse, mais taux protéiques et butyreux (gras) augmentent. Il n'y avait pas d'impact significatif sur la santé de la mamelle. Une insémination plus tardive, quand la production baisse, rencontre de meilleures conditions quant à la fertilité. L'augmentation du nombre de chaleurs peut conduire à des blessures. L'allongement de la lactation retarde la baisse de production induite par la nouvelle gestation. La plupart des maladies et incidents arrivent autour du vêlage ; si on remplace 3 lactations de 300 jours par 2 lactations de 450 jours, on économise une période à risques. Grâce à la réduction des risques les vaches deviennent plus âgées. Avec la prolongation de la lactation, l'index de l'état corporel augmente ; cela n'était qu'en partie significatif, car cela dépend de nombreux facteurs, mais il faut veiller au risque d'engraissement excessif.

L'impact économique est complexe, selon les pays, les rations alimentaires, les prix... Il y a moins de veaux à vendre et en deuxième année un peu moins de lait, mais de meilleurs taux protéiques et butyreux ce qui améliore le prix obtenu. La moyenne de production sur 3 ans peut être plus élevée que le standard. Le coût du renouvellement diminue, avec moins d'animaux.

Est-ce possible dans un système basé sur le pâturage ? Des études australiennes répondent que oui. Des fermes biologiques belges et danoises confirment que c'est possible dans les conditions de l'agriculture biologique.

Le rapport de Cowpassion souligne certains éléments déterminants. La plupart des études concluent que toutes les vaches ne sont pas adaptées à une lactation allongée et qu'il faudrait les sélectionner dans ce but. Des facteurs génétiques semblent jouer un rôle. Les primipares auraient une meilleure persistance parce que la mamelle se développe encore. Les vaches qui avaient une première fois une bonne persistance de la lactation l'ont en général aussi lors des lactations suivantes. Les vaches sélectionnées pour la lactation longue produisaient en général pas significativement moins qu'en cycle standard, mais des vaches choisies au hasard produisaient moins.

La plupart des études ont été faites avec des Holstein. La question se pose quant à l'adaptation d'autres races.

⁹⁷ Fabienne Blanc et al : La pratique de la lactation longue chez la vache laitière : Quelles motivations ? Quelles performances ? 27. Rencontres autour des Recherches sur les Ruminants, Institut de l'Elevage-INRAE, Dec 2024 pp 187-190

⁹⁸ https://cowpassion.ch/wp-content/uploads/2020/08/Schlussbericht-Mehr-Tierschutz-f%C3%BCr-K%C3%A4lber-und-weniger-Tiert%C3%B6tungen-durch-l%C3%A4ngere-Laktationen-bei-Milch%C3%BChen_online.pdf

Les vaches produisent plus lorsqu'elles sont traitées plus souvent. Lors d'une lactation longue, trois traites par jour augmentent aussi la production. L'effet sur la persistance du maintien du veau avec la vache n'a pas encore été examiné. Toutefois, la stimulation par la tétée devrait avoir un effet positif.

Dans des systèmes de pâturage une alimentation complémentaire riche en énergie avait peu d'influence sur la production de lait et sa persistance. Toutefois dans la plupart des études la ration de concentrés n'a pas été adaptée mais restait constante. Or, en début de lactation la vache a surtout besoin d'énergie, et ensuite de plus de protéines. Mais en agriculture biologique les concentrés sont limités ; il faut donc répondre aux besoins en protéines pour une lactation prolongée avec des fourrages, donc des légumineuses ou du foin d'herbe jeune. Il a été constaté qu'avec du pâturage saisonnier la production laitière augmente de nouveau au deuxième printemps.

Quelle est l'efficience de la lactation prolongée pour ce qui concerne l'utilisation des ressources ? Moins de veaux conduisent à une moindre consommation d'aliment pour le troupeau, pour plus de lait. Donc les GES baissent. Avec moins de veaux il y a besoin de moins de surface et un maintien du veau avec la mère devient possible, ce qui conduit à moins d'antibiotiques et plus de bien-être.

La ferme suisse qui pratique la lactation prolongée sélectionne les animaux (plutôt des petits, légers), donne de bons fourrages, et obtient environ 6 000 l/vache.

La ferme allemande élève des bovins sans abattage. La lactation moyenne est de 3 ans. Elle adapte les rations. Les chaleurs fréquentes ne sont pas un problème, parce qu'il y a plusieurs petits groupes de 4-5 vaches.

La Deutsche Gesellschaft für Züchtungskunde (Société allemande de sélection) prend position en faveur de lactations prolongées, pour améliorer le système d'élevage (2020), en citant les mêmes avantages et inconvénients que le rapport de Cowpassion.

Au final, certaines questions n'ont pas encore de réponse. Est-ce que des lactations encore beaucoup plus longues sont possibles ? Jusqu'où est-ce économiquement sensé ? Est-ce que certaines races ou génotypes sont mieux adaptés ? Comment gérer les chaleurs plus fréquentes ? Et surtout : quels impacts des rations alimentaires ?

Il est certain que le système actuel de production laitière est profondément anti-physiologique. Cela est confirmé par les causes de réforme des vaches, à un peu plus de 5 ans en moyenne : la première cause est la non-fertilité, la deuxième cause sont les problèmes des mamelles. Mais tout le monde s'y est habitué et ne voit plus le scandale.

Un système de lactation longue ne peut pas être pire !

Dans notre réflexion prsonnelle, au vu de l'objectif du MOINS et MIEUX, les bénéfices apportés par l'allongement des lactations sur plusieurs années seraient immenses à la fois pour les animaux et pour l'environnement (encore faut-il qu'un nombre significatif de vaches soient concernées) :

- moins de veaux laitiers naissent : moins de détresse
- les émissions de GES des fermes laitières seraient plus basses, et ce serait une baisse beaucoup plus efficace et de loin plus intéressante que ce qui est préconisé couramment à savoir les vêlages plus précoces. D'ailleurs, les vêlages plus précoces sont associés à une moindre longévité (mais une production globale plus élevée) ; l'utilité 'carbone' met mal à l'aise... Aussi, les bilans carbone des fermes laitières sont parfaitement trompeurs, dans le sens que les animaux qui ont quitté la ferme ne sont pas comptés, alors que c'est pourtant la production laitière et rien d'autre qui est responsable de leur existence et de leurs émissions. L'allongement

des lactations avec nettement moins de veaux permettra de faire des bilans carbone sincères à faire valoir en 'label carbone'.

- les filières nouvelles de valorisation des veaux dans de très bonnes conditions de 'bien-être' seront mieux à même d'absorber les veaux mâles en moindre quantité
- les vaches pourront vivre plus longtemps : enfin, éthique et carbone s'accordent.
- une part beaucoup plus importante des femelles (ou même toutes) pourra passer en renouvellement (des semences sexées pourraient contribuer à obtenir l'équilibre recherché)
- il y a nettement moins de coût pour les animaux de renouvellement vu qu'il en faut moins
- pour mettre en place une production réellement éthique, les veaux devront être élevés par leur mère ; en cas de lactation très longue, le pourcentage de lait que boit le veau par rapport au lait total sera fortement diminué
- la réduction du nombre d'animaux facilitera le retour des bovins à l'herbe avec des chargements compatibles avec la reconquête de la biodiversité
- l'éleveur a moins de travail, moins de stress, avec moins de vêlages
- il faut beaucoup moins d'antibiotiques
- cela rend compatible la poursuite d'une production laitière avec la baisse des cheptels et réconcilie les objectifs environnementaux avec l'éthique envers les animaux
- la pollution azotée baisse considérablement ou disparaît avec le retour à l'herbe
- l'abandon de l'engraissement intensif des veaux supprime les impacts environnementaux des aliments industriels (les co-produits, si vraiment ils sont utiles et 'durables', pourront être donnés aux monogastriques ou à la bioéconomie).

Une difficulté est l'agitation dans le troupeau vu la fréquence de vaches en chaleur. Cela se traduira sans doute par un besoin accru d'espace et de sol non glissant.

Un frein technique notable est le vêlage groupé qui permet la fermeture de la salle de traite pendant le tarissement. Toutefois, un système avec des lactations longues pourra certainement présenter d'autres avantages au niveau de l'organisation du travail, dont la réduction du nombre de vêlages.

Certes, le rythme naturel prévoit une naissance au printemps ; mais elle prévoit aussi l'infertilité (première cause de réforme !) en cas de stress. Toujours est-il que dans la vie domestiquée le bien-être et l'efficacité des soins médicaux et vétérinaires conduisent obligatoirement au contrôle des naissances, comme c'est le cas dans l'espèce humaine mais aussi pour nos chiens et chats domestiques. Parmi tout ce qui est 'naturel', on est en droit et en devoir de rejeter ce qui cause des souffrances pour le sujet.

En effet, une réponse quasi idéale à la plupart des problèmes de bien-être animal et d'environnement pourrait être apportée par la lactation (très) longue.

Nous remercions l'INRAE et VetAgroSup d'y travailler.

Nous encourageons la filière à mettre en œuvre cette solution, pour pouvoir un jour dire que le lait est produit dans le respect du lien maternel – une condition pour le rendre acceptable.

6. Éléments économiques autour des Initiatives 'vache-veau'

Le malaise autour des veaux laitiers de non-renouvellement a deux motifs :

L'un est d'ordre éthique. Il est (encore) relativement confidentiel, mais la société risque d'accepter de moins en moins la manière dont les veaux sont traités. Les initiatives qui y répondent s'adressent pour le moment à un marché de niche.

L'autre est économique : comment valoriser ces veaux ? Les initiatives pour y répondre sont conduites par les filières et se positionnent dans le marché de la viande national et international.

Commençons par un tour d'horizon international selon une étude de l'IDELE de 2021⁹⁹ (qui sera aussi citée plus loin). Les fermes laitières se débarrassent des veaux, et, pour leur grand malheur, les veaux font l'objet d'un commerce impitoyable.

Voyons ensuite les réflexions et expériences en cours en France, pour terminer avec quelques indications d'ordre économique sur les modèles et initiatives qui nous intéressent le plus, à savoir l'élevage des veaux par leur mère ou, en pis-aller, par une vache nourrice.

Voyons enfin ce que dit un article INRAE récent qui présente une meilleure valorisation des veaux comme une réponse à leur mal-être.

6.1. Le contexte : devenir des veaux laitiers, à l'international et en France

A l'international⁶⁹, chaque année 1,7 à 2 millions de veaux sont exportés par des Etats membres au niveau de l'UE (5 % vers des pays tiers).

En Espagne, les importations de veaux nourrissons augmentent : > 500 000 (<160kg) en 2020. **La France est le premier fournisseur.** L'engraisneur espagnol confie la première phase à un démarreur, et les veaux sont sevrés à l'âge d'un mois. Ils sont engraisés de manière compétitive en Jeunes Bovins abattus entre 8 et 15 mois, malgré le fait que l'Espagne doit importer une bonne part de l'aliment. Ces animaux sont encore une fois exportés vivants (> 200 000 Jeunes Bovins en 2020). « *Le succès des exportations de JB finis vers les pays méditerranéens se confirme année après année (Liban, Libye, Turquie, Égypte, Algérie).* » « *Remplir un bateau de 2 000 têtes en Espagne requiert de sélectionner 10 bandes de 200 places dans une poignée d'élevages* », ce qui permet de constituer des lots homogènes. On connaît l'absence de protection de ces animaux une fois à destination, et la vétusté des bateaux dans les ports espagnols.

L'Allemagne exporte 630 000 veaux en 2020, à 90 % vers les Pays-Bas. Nous examinerons plus loin des initiatives allemandes particulièrement vertueuses, et on peut sans doute comprendre le lancement de telles filières avec le soutien de la société comme une réaction à un contexte révoltant. Il y a en effet des éleveurs qui refusent de laisser partir leurs animaux dans ce système. En Allemagne, le cheptel laitier diminue. L'engraissement de JB se fait principalement à l'ensilage de maïs et d'herbe. La filière veaux de boucherie est marginale, veaux blancs au Nord-Ouest, veaux rosés au Sud. Le KDK (Kontrollgemeinschaft Deutsches Kalbfleisch, voir plus haut) comporte environ 300 éleveurs ; le site présente un grand blablabla sur les contrôles et le bien-être animal. L'Allemagne consomme aussi du veau blanc, souvent importé des Pays-Bas.

Les Pays-Bas importent 830 000 veaux nourrissons en 2020. L'Allemagne est le premier fournisseur. Les fabricants d'aliment néerlandais sont leaders en France et aussi porteurs à travers l'Europe d'un modèle intégré d'engraissement qui se moque des besoins de l'animal (voir les méthodes standard sous 2). Ils produisent du veau blanc (70 %) et du veau rosé (30 %). La production de JB est faible. Le veau rosé permet de réduire le coût alimentaire parce que les fourrages grossiers

⁹⁹ IDELE Dossier valorisation des veaux laitiers Filères bovines n°523 Octobre 2021

coûtent moins cher que le lacto-remplaceur qui domine pour le veau blanc. *« La convergence progressive et partielle des aides découplées du 1^{er} pilier de la PAC a réduit les aides allouées aux éleveurs de veaux, qui ont été compensées par une hausse des aides nationales, régionales ou européennes aux investissements (2nd pilier de la PAC). Les charges d’amortissement et les coûts spécifiques (traitement des effluents, entretien des bâtiments...) des élevages de veaux, reflets des dépenses pour la modernisation des élevages, ont ainsi triplé depuis 2001. »* Aux Pays-Bas les problèmes de bien-être animal et d’environnement sont parfaitement reconnus, et il y a une tendance forte à se tourner vers le label Beter Leven (meilleure vie). Ainsi les Néerlandais sont capables d’innovations remarquables, mais leur industrie comme Van Drie et Denkavit, ou Plukon pour les poulets, développent à l’étranger ce qui est de moins en moins accepté dans le pays.

Aussi, **Wageningen Research** qui par ailleurs se gargarise de ses recherches en durabilité, a fourni **une étude scandaleuse** à la Commission européenne. La Commission a posé l’excellente question de comment passer des longs transports des veaux à un engraissement de proximité. Wageningen Research n’a pas répondu à la question posée¹⁰⁰ (sauf pour une demi-page de banalités évacuant le sujet) mais a longuement disserté sur comment améliorer les transports et valoriser les veaux en particulier par la génétique. L’industrie de l’alimentation animale semble bien tenir les reines en main et offre certainement de belles carrières aux jeunes ingénieurs.

La Pologne, autrefois exportateur, engraisse maintenant elle-même ses veaux, en taurillons, donc elle exporte maintenant de la viande bovine (84 % de la production abattue en 2020). La PAC donne une aide directe de 72€/tête. Vers 2-3 mois, au sevrage, les veaux sont habitués au caillebotis. Ils sont engraisés à l’ensilage et aux céréales. La viande est compétitive en raison de la faible rémunération dans les abattoirs où travaillent des immigrés.

La France exporte 320 000 têtes.

L’Italie remplace l’importation de veaux laitiers par les broutards.

L’Irlande engraisse beaucoup à l’herbe en bœufs, génisses et JB, avec des veaux croisés lait-viande. Le cheptel laitier augmente beaucoup, le débouché britannique pour la viande rétrécit, l’exportation des veaux est contestée, l’azote est en excès, donc l’Irlande a quelques soucis à régler.

Le Danemark produit du veau rosé (50 % des mâles) abattu à 8 – 12 mois, et développe les croisements viande dont le Blanc Bleu, le Charolais et l’Angus. Le TJB (très jeune bovin) valorise 25 % des mâles, et 15 % des veaux partent aux Pays-Bas. Les veaux reçoivent du concentré et fourrage grossier à volonté. Le GMQ (gain moyen quotidien) est maximisé. En 2022 une loi a limité l’euthanasie des veaux, ce qui incite à chercher une valorisation à l’herbe pour les petits veaux Jersiais. Ce n’est pas viable sans soutien public spécifique.

En Suisse les croisements progressent mais la race Blanc Bleu Belge est peu utilisée pour des raisons d’éthique (contrairement hélas à la France). Les élevages laitiers engraisent couramment leurs veaux eux-mêmes sur la ferme. En effet, les fermes sont en majorité petites, avec un fort attachement sociétal à l’agriculture de montagne et des subventions qui correspondent. Des taurillons, bœufs et génisses sont essentiellement engraisés à l’herbe. 25 % des veaux ont accès à l’extérieur et sont vendus sous label.

Au Québec on produit du veau de lait et du veau de grain (rosé). On développe le bouvillon (jeunes bœufs castrés). Le veau de grain bénéficie d’aides de stabilisation du revenu, et le veau de lait n’en reçoit plus. Les importations augmentent, de Nouvelle-Zélande, des Etats-Unis et de plus en plus des Pays-Bas. Les bouvillons ont des implants d’hormones.

Aux Etats-Unis les veaux laitiers mâles sont conduits en bouvillons avec implants hormonaux, en feedlots avec un GMQ de 1600g/jr. Le bob veal est abattu à quelques jours et utilisé pour des viandes

¹⁰⁰ <https://elevation-ethique.fr/fr/transport-des-veaux-comment-wageningen-research-sert-lindustrie/>

transformées. Le formula fed ou nature veal est proche du veau de lait, abattu à 18-20 semaines. En 2016 l'abattoir Tyson Foods Inc. n'a plus accepté de bouvillons laitiers.

La Nouvelle-Zélande fait naître 4,9 M de veaux par an et 10 % sont morts ou euthanasiés à la naissance. Les bobby calves (mâles) sont collectés (débarassés) et abattus entre 4 et 15 jours d'âge, entre 20 et 40 kg, après un minimum de 4 jours avec leur mère. Ils deviennent petfood et surtout viande hachée exportée. Les feeder calves sont mieux conformés, des croisés, et engraisés avec deux ou trois saisons de pâturage sans concentrés ; leur viande devient hamburger, surtout aux USA. L'exportation de bovins vivants est interdite. Le problème éthique des bobby calves est manifeste, et la Nouvelle Zélande cherche à développer une nouvelle filière 'New generation beef', à l'herbe, abattus vers 12 mois. L'idée est de réduire les émissions de GES de l'élevage laitier en allouant une partie des émissions à la production de viande. Au lieu de réduire le cheptel laitier et avoir moins de naissances !

En conclusion, ce tour d'horizon par l'IDELE montre :

- chez tous les grands producteurs laitiers le devenir des veaux mâles pose question et peut même devenir embarrassant.
- une recherche active voudrait développer des pistes de valorisation sous forme de carcasses qui répondent à un débouché, et pour certaines mais de loin pas toutes, privilégier l'herbe qui est l'aliment le moins cher.
- un commerce international de veaux vivants est poussé par des opportunités de distorsion du marché (dites 'compétitivité') qui n'ont rien à voir ni avec l'environnement ni avec le bien-être animal ni avec du social, mais avant tout avec la profitabilité du secteur de l'alimentation animale.

Sans surprise, le problème de fond de la production laitière, à savoir la séparation du veau de sa mère, n'est pas abordé. On reste au niveau des carcasses.

Et quelles sont les réflexions des filières françaises sur l'avenir du veau laitier ?

6.2. Améliorer le bien-être des veaux

La consommation de veau diminue : - 9,4 % entre 2022 et 2023¹⁰¹. La production française a baissé de 7,1 % en 2022 (1,3 M en 2013)¹⁰². En 2022 la France produit 1,1 M de veaux, pour la consommation intérieure ; 94 % sont engraisés dans 2 300 ateliers intégrés. Pourtant on parle tantôt de crises qui se suivent (avec 6 à 7 % de veaux en trop¹⁰³), tantôt de besoins de veaux. La filière souhaite installer des éleveurs.

Le président d'Interbev Veaux, Gilles Gauthier, peut aussi parler au nom des intégrateurs néerlandais¹⁰⁴. Il dit dans une interview de 2022¹⁰⁵ : « La filière Veaux est une production constitutive d'une économie circulaire. Elle participe à une valorisation vertueuse de plus de 60 % des mâles issus du cheptel laitier, et valorise également une part importante de coproduits dans la ration

¹⁰¹ AGRESTE Synthèses conjoncturelles juin 2024 n°424

¹⁰²

FranceAgriMer
https://www.franceagrimer.fr/fam/content/download/72901/document/20240130_FICHE_FILIERE_VEAU_2024.pdf?version=9

¹⁰³ <https://www.ouest-france.fr/economie/agriculture/veaux-laitiers-un-marche-regulierement-en-crise-avec-6-a-7-de-veaux-en-trop-7112426>

¹⁰⁴ Le 3 mars 2020 il est présenté comme ancien directeur général de la Sobeval, désormais directeur stratégie et marketing du groupe Van Drie, propriétaire de l'abattoir de Boulazac qui a été fermé suite aux images insoutenables montrés par L214. <https://www.francebleu.fr/infos/agriculture-peche/video-le-discours-de-gilles-gauthier-devant-les-eleveurs-1583256139> relevé le 29 novembre 2024

¹⁰⁵ <https://pointsdevente.fr/pdv-business/filiere-veaux-a-lepreuve-de-la-crise/>, relevé le 13 novembre 2024

(lactosérum, coproduits céréaliers). C'est une filière génératrice d'emplois. À noter, la part importante de coproduits très bien valorisée : abats, cuir, présure... La production de veaux est fortement mobilisée pour répondre aux attentes sociétales : investissement dans des systèmes de méthanisation et de panneaux photovoltaïques pour tendre vers une production climatiquement neutre ; amélioration de l'efficacité alimentaire des rations ; approvisionnement responsable en matières premières ; aménagement des bâtiments d'élevage pour améliorer la santé et le bien-être des veaux. La filière s'est récemment fortement investie dans un projet de construction d'une étable expérimentale collective pour l'élevage de veaux, porté par l'Idèle, sur le site de Mauron. L'ambition d'un tel projet est d'accompagner la transformation de la filière veaux française vers des pratiques plus durables et responsables, répondant aux attentes des consommateurs tout en créant de la valeur ajoutée. Cette nouvelle étable expérimentale constitue un outil structurant pour préparer l'avenir de la filière veaux de boucherie et conserver son leadership mondial. » C'est un bel exemple du langage euphémisant dont on ne sait pas trop combien il maquille l'indéfendable et combien il ouvre la voie à de vrais progrès, alors qu'il mélange les attentes sociétales à la sauce des filières en termes de méthanisation, coproduits et efficacité alimentaire.

Comment valoriser les veaux laitiers est en effet la grande question récurrente. Améliorer en même temps leur bien-être et l'impact environnemental permet de communiquer positivement, parce que la pression sociétale est fortement ressentie. Alors que classiquement la production de jeunes veaux servait à désencombrer le marché de la viande rouge, aujourd'hui l'apport de viande rouge par la filière lait pourrait être bienvenu pour sauvegarder les outils industriels.

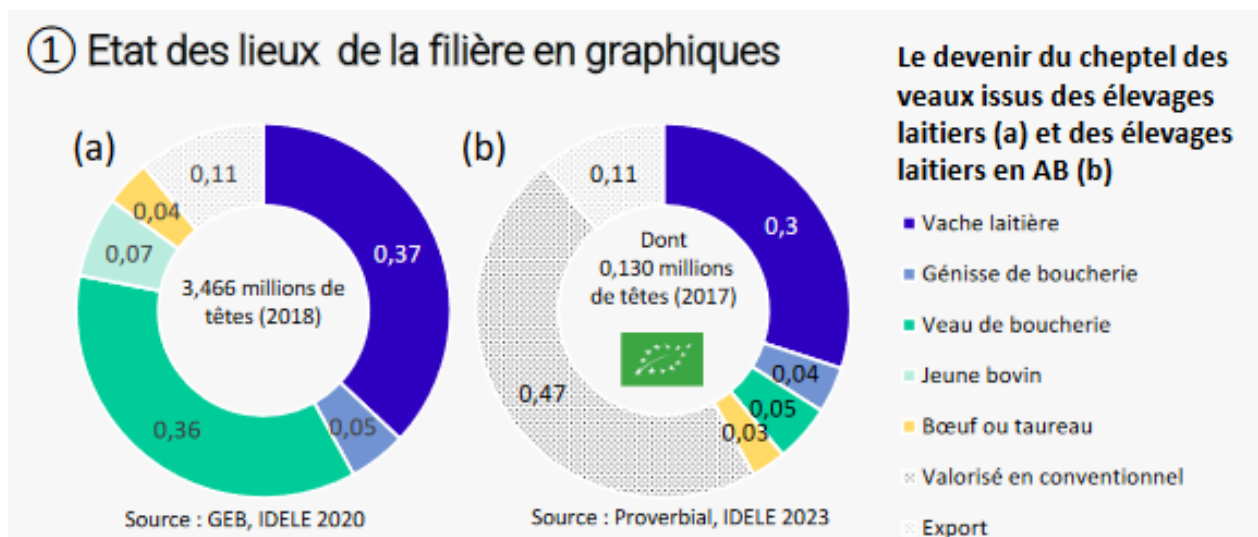
La filière de la viande bovine souhaite contrer les importations (consommées surtout en RHD) et relocaliser l'engraissement (intensif) des Jeunes Bovins. Il se trouve qu'en 2025, subitement, les prix augmentent fortement suite à un manque d'animaux (baisse de vaches, et épizooties). Les acheteurs italiens paient le prix fort. Ne serait-ce pas **une opportunité pour engraisser du veau laitier pour de la viande rouge et notamment la viande hachée que le marché demande ?**

D'où **les expérimentations à la station de Mauron pour élever des bouvillons à l'herbe**¹⁰⁶. Il s'agit de veaux mâles croisés (**projet ValoVeau**¹⁰⁷) qui arrivent vers 23 jours pour être abattus vers 17 mois, c'est-à-dire avec des carcasses d'environ 300 kg, bien finies et persillées. Selon la saison de naissance ils passent une ou deux saisons au pâturage. Toutefois la notion « à l'herbe » est à nuancer : il y a quand même 21 – 26 % de maïs dans la ration, et du blé et tourteau de soja à 18-19 %. L'herbe fait 50 à 60 %, dont 32 – 40 % pâturée, avec des GMQ autour de 1 000g/jr. Ce qui est tout de même nettement plus herbager comparé au JB (Jeune Bovin, non castré, entièrement en claustration) classique. Le résultat technique est satisfaisant. D'autres races et croisements sont étudiés, dont du Holstein pur. – Une enquête pour connaître l'éventuelle motivation des éleveurs pour une telle production a révélé un intérêt et des opportunités mais aussi des obstacles ; ce n'est pas fait pour tout le monde. De notre point de vue ce serait excellent si les bouvillons à l'herbe pouvaient remplacer à la fois des veaux de boucherie et des JB en claustration. L'idéal reste les bœufs à l'herbe avec 3 saisons de pâturage, qu'il s'agisse de broutards à viande ou de veaux laitiers. Le recul des bœufs à l'herbe (avec 3 saisons de pâturage) au profit des Jeunes Bovins serrés dans des cases et boostés aux concentrés, est profondément inquiétant ; c'est le résultat dramatique d'une politique agricole mal gérée pour ne pas dire perverse. Si une production mérite des aides couplées, c'est bien l'engraissement à l'herbe (qu'il s'agisse de mâles, castrés ou non, ou de femelles).

¹⁰⁶ <https://www.web-agri.fr/veaux-et-genisses/article/847926/l-elevage-de-bouvillons-a-l-herbe-donne-de-bons-resultats#:~:text=Les%20%C3%A9leveurs%20laitiers%20sp%C3%A9cialis%C3%A9s%20souhaitent%20majoritairement%20le%20rester.%20Mais%20certains> relevé le 13 novembre 2024

¹⁰⁷ https://idele.fr/?eID=cmis_download&olD=workspace%3A%2F%2FSpacesStore%2Ff132eae7-6575-4e63-9794-3cac914c0655&cHash=6a3f468773e29c1ac90059aeec627d78

L'agriculture biologique s'est beaucoup penchée sur les veaux laitiers sous l'angle de leur valorisation. Le dégagement habituel de ces veaux vers le système conventionnel, industriel, n'étant pas satisfaisant, ni pour les éleveurs ni pour la clientèle qui risque de découvrir le scandale. Divers travaux sont engagés, dont celui de Léa Vancoillie¹⁰⁸ qui liste 4 enjeux sur le devenir des veaux laitiers : leur bien-être, la rentabilité des systèmes, leur cohérence en AB et l'empreinte carbone de la viande bovine. Elle rassemble différentes pistes et nous suivrons sa présentation⁷⁰ :



La production laitière annuelle moyenne d'une vache induit inévitablement la production de 97 kg équivalent carcasse de viande bovine. Source : Stage Veaux laitiers – Léa Vancoillie, 2023

Une piste (**ValoVEAU-IDELE**) (voir ci-dessus) est la production de carcasses plus légères que les JB classiques à partir de veaux laitiers engraisés en bœufs au pâturage jusqu'à l'âge de 17 mois.

Le projet **PréVeau**¹⁰⁹ conduit en Haut de France vise à trouver une solution pour les veaux laitiers bio en les élevant au pâturage jusqu'à l'âge adulte (bœufs ou génisses). « 72% des animaux abattus ont reçu une note d'engraissement de 3 uniquement avec du pâturage et des fourrages grossiers ! » Attention : « 20% des animaux ont été élevés sous nourrice, là aussi les performances de croissance sont supérieures de 27% à ceux qui ont été élevés au seau ou à la tétine. » L'activité est jugée assez rémunératrice : 750 € de marge semi-nette par ha de prairies pour env. 23h/animal engraisé.

RenouVEAU-IDELE¹¹⁰ (2020-2023) recherche et évalue de nouveaux modes de production de veau de boucherie répondant au bien-être et à la santé des animaux et à l'environnement. Le constat est qu'il y a des soucis sur la baisse structurelle des volumes et sur l'attractivité du métier. Curieusement, on parle toujours des demandes dites « sociétales » en prenant ses distances, et les acteurs professionnels semblent avoir un problème incompréhensible à se les approprier clairement comme si ça brûlait dans la bouche. Ils sont collés au discours du « *économiquement performants* » (pour qui ?) et « *fournissant des produits de qualité* » (selon quels critères ? le patrimoine gastronomique et le cuir en maroquinerie de luxe ? ou la santé du peuple et des veaux ?). Positivement les ONG welfaristes ont contribué au projet quant au bien-être animal, sur les

¹⁰⁸ https://itab.bio/sites/default/files/medias/fichier/2024/07/devenir%20des%20veaux%20laitiers-synth%C3%A8se%20de%20pratiques%20pour%20une%20meilleure%20valorisation_0.pdf

¹⁰⁹ <https://www.produire-bio.fr/articles-pratiques/engraissement-des-boeufs-au-paturage-ca-marche/>

¹¹⁰ https://idele.fr/renouveau/?eID=cmis_download&oiD=workspace%3A%2F%2FSpacesStore%2Fee605f98-8e5b-469f-9490-749b4558a47a&cHash=61ea0e922d9ce20c62c4b78e71d79423

questions du logement. Donc il y a eu un dialogue et il est même mentionné, sous 'aller plus loin', en marge, une couleur de la chair ≥ 2 (Rosé clair), un accès à l'herbe, et une séparation veau-vache tardive (ce qui reste à définir !). Toutefois les priorités des professionnels et des étudiants en agriculture sont encore assez distants de celles des ONG welfaristes.

Attention, il y a de la colère dans l'air...

Une étude sur l'effet de l'ingestion d'aliment solide sur le comportement alimentaire et le métabolisme énergétique des veaux fait partie du projet. L'objectif est de déterminer les effets de la substitution entre aliment d'allaitement et aliments solides sur l'utilisation des protéines et de l'énergie. Une centmillième étude de plus dans le style de ce que savent faire ceux qui s'acharnent à (plutôt mal) nourrir de petits mammifères pour les profits d'une industrie de l'alimentation animale sans scrupules, en les privant de ce que leur nature a prévu. Encore la privation de fer ?! Des zootechniciens qui visent la couleur claire, ne sont-ils pas disqualifiés d'emblée tant pour le bien-être et la santé animales que pour la transition agroécologique ? Et comment peut-on tirer de veaux enfermés en chambre respiratoire la moindre conclusion sur ce que serait un élevage durable et éthique ! Arrêtez !

Ensuite quatre conduites intéressantes ont été testées, toutes apportent des progrès considérables en bien-être animal. Si on veut on peut ! Le problème est, comme d'habitude dans les Instituts Techniques, la conduite de référence qui ne devrait même plus

Le système de référence : la triste vie d'un veau. Certains acteurs le vantent comme grand progrès en BEA parce qu'il y a des fenêtres et une ventilation. - Merci pour l'image.



exister : bâtiment fermé, ventilé, caillebotis bois, 5 veaux, 1,8m²/veau, lait au seau 2x/jour, eaux aux pipettes (contraire à la manière de boire naturelle du veau). Il est perturbant de voir que les personnes et surtout les organismes qui ont mis en place et accompagné ce système épouvantable avec toutes les erreurs (et qui ont fait que les éleveurs y croient et se racontent des histoires pour justifier le système qu'ils sont amenés à pratiquer), se présentent maintenant comme ceux qui enseignent le bien-être animal. C'est le progrès.

Mais une autre interprétation est possible : y aurait-il des techniciens ou ingénieurs heureux qu'enfin on leur permette de sortir de certaines absurdités maltraitantes ? Un grand MERCI aux attentes dites sociétales !

Les résultats de ces essais comparatifs selon la présentation du webinaire¹¹¹ inspirent les remarques suivantes (sur la base des présentations synthétiques publiées sur internet):

1) **Bâtiment avec optimisation du BEA** : les veaux sont des croisements Holstein x Blanc Bleu, or le Blanc Bleu devrait être exclus pour des raisons d'éthique.

- le fourrage dans le râtelier est de la paille, du foin serait préférable et plus sain.
- si au résultat les veaux BEA + + deviennent moins lourds, c'est peut-être qu'ils sont un peu plus normaux que les veaux témoins qui sont soumis à des conditions tellement contraintes que la seule chose à faire c'est de grossir ; c'est peut-être que le groupe BEA

¹¹¹ https://idele.fr/renouveau/?eID=cmis_download&oiD=workspace%3A%2F%2FSpacesStore%2Fee605f98-8e5b-469f-9490-749b4558a47a&cHash=61ea0e922d9ce20c62c4b78e71d79423

+ + profite de l'espace qu'il a; ou alors ces veaux ont des lésions digestives comme tant d'autres qui subissent les perversités des nutritionnistes. Que veut dire « *arrêt de l'apport de fourrage à J 69* » ? et le refus de lait, la concurrence au DAL ? Donc un DAL inadapté pour le nombre de veaux ? Il faudrait en savoir beaucoup plus pour interpréter les résultats.

- des carcasses classées rosé clair... le classement par couleur doit être abandonné d'office dans une démarche de BEA sérieuse
- pour cette même raison il est absurde de mesurer l'hémoglobine
- abreuvoir ou pipette ? Je lis bien 'pipette', pour des veaux !? ça ne devrait pas exister !

2) **Bâtiment avec courette bétonnée** : veaux mâles Prim'Holstein (très bien – le BEA c'est aussi pour eux, aussi pour ceux qui valent le moins cher!). Remarques : les mêmes que ci-dessus.

- Consommation d'eau plus élevée : auge vs pipettes ?? Conditions climatiques ?
Lait au seau 2x/jour : peu adapté dans une perspective de bien-être animal

3) **Engraisés à l'extérieur avec parc couvert et igloo à 10 veaux** pour 25m² + igloo 14m². Lait au seau. Prim'Holstein. Paille.

- la recherche de carcasses claires est absurde. Le remplacement de la paille par la sciure pour réduire l'ingestion de fer par la paille et « améliorer » la couleur est absurde.
- pas d'info sur les traitements collectifs

La conclusion de l'étude économique est que le coût de revient en conduites 'bien-être animal' est nettement plus élevé surtout en raison d'un moindre poids des carcasses et d'une couleur et conformation (en moyenne) pénalisantes. Il faudrait « *un prix équivalent ou supérieur aux carcasses issues des conduites 'standards'* ».

Le résultat de ces essais est que le paiement en fonction de la couleur est une ineptie qui empêche de progresser en bien-être animal. En effet, toute cotation qui pénalise à cause de la couleur les veaux rouges qui sont normaux et sains et non anémiques, doit être interdite.

Un autre essai RenouVEAU étudie l'engraissement des veaux laitiers à la ferme laitière. Il appelle aussi quelques commentaires.

1) **En igloo** : 166 jours, env 2000 l/veau de lait entier de la ferme (lait à cellules) et env 200 kg d'aliment fibreux.

Il y a eu 21 jours en isolement ; c'est mauvais !

La conclusion au niveau économique est une perte financière de 8 100€ pour 11 veaux. Le prix payé en circuit long est de 4,88€/kg de carcasse. En vente directe (le cas de 2 veaux) le prix est de 14€/kg de viande nette, ou environ 10 €/kg de carcasse. Le seuil de rentabilité pour la vente du veau est 11,65€/kg de carcasse. Le seuil de rentabilité pour le lait distribué au veau est de 96 €/1000 litres. Le veau boit pour près de 200€ de lait. Or, dans le cas présent il s'agissait de lait à cellules.

2) **Engraissement sous vaches nourrices et en pâturage saisonnier**. Il s'agit de l'essai à **Mauron** : essai sur 3 races et des mâles croisés.

Scandale : les carcasses étaient « invendables » sur le circuit classique ou à prix cassé ; une seule raison : la couleur rosé et rouge ! En effet, il n'y a pas d'anémie possible à l'herbe.

En vente directe par colis la valorisation moyenne était 5,49 €/kg de carcasse.

Et rebelote ! Le résultat de ces essais est que le paiement en fonction de la couleur est une ineptie qui empêche de progresser en bien-être animal et en durabilité (pâturage).

Toute cotation qui pénalise à cause de la couleur les veaux rouges qui sont normaux et sains et non anémiques, doit être interdite.

L'essai RenouVEAU a inclus l'impact de ces conduites sur l'activité des veaux. Remarque : le qualificatif de « jeu » n'est pas tout à fait convaincant. Il s'adresse à l'« utilisation » de l'enrichissement. Des brosses, un grattoir, une tétine sèche... ont a priori d'autres fonctions. Sans surprise, au pâturage les veaux ruminent nettement plus. Très important : les anomalies du comportement alimentaire sont présentes dans toutes les conduites SAUF avec les vaches nourrices. Cela veut tout dire.

D'autres essais portent sur les veaux bio, comme **PREVEAU-BIO en Haut-de-France.**

Tripl'Scotch à l'INRAE du Pin a comme objectif de produire des bœufs et génisses Prim'Holstein, Normande et Jersiaise croisés Angus et élevés à l'herbe. Important : ils sont castrés sous anesthésie générale.

Herbo Pacte se fait avec CHARAL pour des bœufs et génisses qui pâturent et vendus dans la gamme « élevé au pâturage ».

JA Gastronomie, le jersiais haut de gamme, vise pour 2024 l'écoulement de > 1000 bœufs et vaches de réforme jersiais (La Ferme des belles robes, youtube).

Terres de Sources est en train d'élaborer un projet pour protéger l'eau dans le bassin rennais. la valorisation de veaux laitiers pourrait y trouver une place.

Etiquette Bien-Etre Animal dispose d'un outil d'information sur les poulets et les poules pondeuses. La même démarche serait très utile pour les veaux – cela viendra, sans doute !

D'autres filières de valorisation restent dans le conventionnel avec un habillage marketing :

- La filière **EJENDU** instaurée par Interbev Bretagne produit des jeunes laitiers croisés Prim'Holstein x Limousin en élevage conventionnel au maïs ensilage et céréales (Bigard)
- **VOLDIT** est lancé par Terrena Bovins pour des croisements en Prim'Holstein et Normande, ceci avec Denkavit (nous connaissons ses misérables veaux), pour un petit bonus de 20 €/veau.
- **Verital Viande** est une filière de la Cooperl pour engraisser des génisses croisées ; c'est performance et traçabilité, sans OGM et sans antibiotiques dès la fin du sevrage, donc du marketing sur du conventionnel, dans le but de rajouter des bovins dans des élevages de porcs.

La Bille Bleue voulait permettre aux veaux de rester sur leur ferme de naissance. Les veaux sont élevés au pis de leur mère ou d'une nourrice et sevrés à 7 mois au plus tôt. C'était un projet idéaliste et ambitieux. Mais il a dû mettre fin à son activité, le schéma économique n'était pas viable. Il me semble qu'au démarrage la préparation du projet et le nombre de partenaires sur lesquels il pouvait s'appuyer étaient insuffisants. Il ne faut pas sous-estimer les difficultés à coordonner production, transformation et débouchés qu'il faut développer simultanément.

6.4. Laisser les veaux avec les vaches : économiquement viable ?

Nous nous doutons déjà que de laisser les veaux avec les mères, et même avec des vaches nourrices, a un coût non négligeable, même si l'élevage à l'herbe génère aussi des économies.

Le coût peut être compensé :

- ➔ par un prix plus élevé du lait,
- ➔ par un prix plus élevé de la viande du veau (ou du bœuf/de la génisse),
- ➔ par des financements publics pour services rendus
- ➔ par la correction des distorsions de concurrence en assurant une meilleure vérité des prix, c'est-à-dire intégrer les externalités négatives des systèmes intensifs dominants dans le prix des produits.

Voyons quelques exemples, d'abord français, ensuite quelques filières étrangères qui semblent réussir l'exploit d'être économiquement viable.

Prenons **les calculs de l'IDELE pour RenouVEAU**. Les carcasses de veaux élevés sous nourrice étaient invendables en circuit long à cause de la couleur rouge (non anémiée), donc ils ont été vendus en caissettes. On admet que les veaux ont bu 2 000 litres de lait. Pour pouvoir rémunérer le lait ainsi consommé à 373€ /1000l il aurait fallu vendre la viande à 14 € /kg. Mais elle a été vendue à 12,4 €/kg ce qui correspond à une valorisation du lait à 294 €/1000l, ce qui n'est pas satisfaisant.¹¹²

Nous disposons aussi de **calculs par l'INRAE** : lorsque les femelles de renouvellement têtent leur mère librement pendant 9 heures par jour entre les traites, et ceci pendant 12 semaines, le coût en lait consommé reviendrait à moins de 1 cts par litre de lait produit à la ferme. Toutefois ce scénario s'est limité aux femelles de renouvellement et a laissé les autres veaux dans la détresse, et le contact avec la mère reste limité. Toujours est-il que pour un système pleinement satisfaisant le surcoût serait nettement plus élevé, mais même dans ce cas le surcoût serait faible pour un aliment de la qualité nutritionnelle du lait. Le consommateur paie pour des arguments marketing bien plus futiles...

Dans le cas du projet Coccinelle la viande des quelques veaux mâles produits avec la mère a été vendue en colis à 14 €/kg, ce qui couvre le coût et rend le système viable, encore faut-il avoir les clients en vente directe.

On peut admettre que jusqu'à 3-4 mois un veau avec sa mère boit 2 000 litres. Avec l'âge il boit de plus en plus, puisque sur une laitière la ressource est relativement illimitée contrairement à une vache de type allaitant. Une certaine restriction semble donc économiquement inévitable. Je n'ai pas trouvé de données économiques pour des veaux qui resteraient nettement plus longtemps avec la mère.

Les exemples suivants ont été repérés sur internet. Il y a des démarches où les veaux sont avec leur vraie mère, mais on peut regretter qu'il y a assez souvent un flou entre mère et nourrice.

- **BioAustria**¹¹³ :

Les vaches qui ont le droit de soigner et d'allaiter leur propre veau ont besoin de plus de place et donnent moins de lait. Il faut donc un prix plus élevé pour le lait, qui est chiffré à + 30 %. La demande pour des produits issus d'élevages avec le lien mère-veau augmentent et les consommateurs sont prêts à payer le prix. De nombreuses études montrent que plus de deux tiers des personnes ne sont pas informés de la séparation vache-veau, et une fois informés ils la rejettent.

- **Cowpassion** : „C'est un consensus général qu'un prix juste qui couvre les coûts pour le lait est de CHF 1.- par kg de lait au départ de la ferme. Avec l'élevage mère-veau les veaux boivent plus de lait, ce qui est rémunéré chez Cowpassion par une augmentation du prix du lait à CHF 1.30 (2024). »

Partenaire de Cowpassion, **l'association Muka** (Mutter-Kalb-Haltung) soutient et accompagne concrètement, scientifiquement et techniquement le développement de la production de lait en laissant les veaux avec la mère. L'association

L'association a publié un document d'orientation (avec Cowpassion et KAGFreiland) qui explique que pour rendre cette production viable il faut 30 cts CHF de plus pour le litre de lait. Régulièrement des paysans manifestent de l'intérêt pour laisser les veaux avec leur mère, mais ne peuvent pas s'engager tant qu'il n'y a pas de débouché garanti, et les organismes de

¹¹²https://idele.fr/renouveau/?eID=cmis_download&oID=workspace%3A%2F%2FSpacesStore%2Fee605f98-8e5b-469f-9490-749b4558a47a&cHash=61ea0e922d9ce20c62c4b78e71d79423 diapo 103

¹¹³ compte-rendu d'une reunion du 29/4/2024, par Dr vet Karin Keckeis

transformation ou distributeurs ne veulent pas s'engager tant que le volume produit reste trop faible – le chat se mord la queue. Espérons qu'au vu des compétences qui s'engagent et au vu de l'excellent travail de formation et de communication, la situation se débloque. En effet, le monde entier a besoin d'une réussite commerciale qui montre l'exemple dans ce domaine.

L'association a aussi fait réaliser **une expertise sur la définition du mode d'élevage d'une production laitière qui laisse le veau avec la mère durant au moins 3 mois** et sur ce qui caractérise le modèle Muka. En effet, d'autres démarches jouent sur un flou et sur la confusion :

- en mélangeant élevage avec la nourrice et avec la vraie mère
- en mélangeant les modèles où le veau est toujours en liberté avec la mère avec des modèles où le temps passé ensemble est plus ou moins court, voire très court
- en mélangeant des modèles où le temps ensemble est de seulement 3 semaines avec ceux où le temps ensemble est de plusieurs mois
- en incluant des fermes où seulement une partie des veaux bénéficie de la mère, et les autres (en général les mâles) sont abandonnés à leur triste sort
- et même en faisant passer pour du 'veau avec la vache' des modèles où le veau reste sur la ferme de naissage, mais sans jamais être avec la mère ni avec une nourrice.

Chez Muka tous les veaux de la ferme en bénéficient, et c'est forcément la vraie mère, et ils sont au moins pour la moitié de la journée en liberté ensemble. La durée minimale de 3 mois avec la mère (mais de préférence plus !) s'explique parce que à 3 mois le système immunitaire du veau a mûri. Sevrage et séparation progressive ne peuvent pas commencer avant 3 mois. L'avis de Muka est que l'Etat suisse devrait définir et garantir la désignation de ce mode d'élevage.

Le reportage sur la ferme de Evelyne Scheidegger fait état d'un manque à gagner de 30 % ; à noter que tous les veaux, mâles et femelles, restent pendant 10 mois avec les mères. Ce manque à gagner est compensé par un revenu extérieur. La fromagerie Muka a pu être créée grâce à un crowdfunding par l'association Cowpassion (capital de 300 000 CHF). L'actionnariat est composé essentiellement de personnes qui ont pris des abonnements de fromages, une demande forte et motivante. La production deviendrait rentable avec 500 à 1 000 abonnements par ferme. Et si la production couvrait les frais, plusieurs centaines de producteurs laitiers feraient la conversion. Ils sont une 20^e aujourd'hui. Pour le moment il n'y a (encore ?) aucune subvention publique. Le Conseil fédéral reconnaît l'intérêt de la démarche pour la santé publique (baisse des antibiotiques) et le bien-être animal, mais renvoie la balle au secteur privé. Source : Newsletter Muka.

- **L'association PROVIEH** (Pour le Bétail) fait campagne pour le maintien des veaux auprès de leur mère¹¹⁴. PROVIEH présente sur son site une liste d'initiatives qui commercialisent du lait, des produits laitiers et de la viande issus de démarches « Mère vache et Veau ». Chaque lien ci-dessous conduit vers des informations précises qu'il serait trop long de détailler toutes, donc on se limite à quelques aspects économiques ci-dessous (informations relevées mi-nov 2024) :
 - ✓ « **Zeit zu zweit** » der Demeter HeuMilch Bauern (Du temps à deux des Paysans Demeter Lait-de-foin)¹¹⁵ : 35 fermes en Allemagne du Sud. Demeter. Evidemment les vaches ont des cornes. Selon ig-kalbundkuh, dont le cahier des charges permet que les veaux soient avec les mères et/ou nourrices.
 - ✓ „**Elternzeit für unsere Kühe**“ (du congé parental pour nos vaches) von De Öko Melkburen¹¹⁶ a gagné le prix du concours national de l'agriculture biologique 2022. La video de cette occasion explique : 150 vaches, 300 animaux « naturellement heureux » sur 300 ha. Les veaux sont 3 mois chez les (vraies) mères et grandissent dans le jardin d'enfant des veaux. Le groupe invente la

¹¹⁴ <https://www.provieh.de/kampagnen/kuh-und-kalb/>

¹¹⁵ <https://www.heumilchbauern.de/>

¹¹⁶ <https://deoekomelkburen.de/>

Jahreszeitenmilch (lait des quatre saisons, avec mention de la saison sur le lait) avec le label « Elternzeit für unsere Kühe ». Ils ne demandent que le potentiel écologique des vaches : 4 500 à 5 000 l de lait par an, les veaux en reçoivent environ 2 000, et il en reste 3000 dans le tank pour la vente. Des bénévoles aident au maraîchage en vente directe, avec ou sans viande. 40 000 litres par mois sont traités dans la laiterie. Le lait a 4 % de lipides. En 2013 la laiterie était menacée de disparition. Ils ont trouvé plus de 300 membres, consommateurs, qui ont investi dans la laiterie. > 500 000 € ont été investis dans des tanks séparés pour le lait bio.

Le NDR a diffusé un reportage (2020) sur Willy, veau mâle¹¹⁷ dans cette démarche. 30 vaches laitières, 100 ha, viable. Traite mobile au pré, une seule traite par jour. Au 3^{ème} jour après la naissance la mère de Willi est de nouveau traite. Le premier mois Willi boit la moitié du lait de sa mère, et le 2^{ème} et 3^{ème} mois il boira tout. C'est pourquoi ce lait est plus cher : 1 litre coûte entre 1,80 € et 2,30 €. A 3 mois il est sevré, d'abord au nose-flap puis séparation de la mère pour une vie au pré dans le groupe des jeunes.

- ✓ **Baldauf Käse** (fromage) a une forte priorité sur la réduction de l'empreinte environnementale de la transformation et le fromage de lait de foin. Peu de fromages relèvent de IG Kuh und Kalb, seulement quelques producteurs respectent ce cahier des charges ; le projet est de convaincre plus de paysans de cette pratique de bien-être animal.
- ✓ **Bruderkalb-Initiative Hohenlohe**¹¹⁸ (initiative frère veau): environ 40 fermes Demeter et Bioland en Baden-Württemberg. Selon IG Kalb und Kuh. Ils ont reçu le prix du concours national de l'agriculture biologique 2021.
- ✓ **Weideschuss Bio GmbH**: la majorité des veaux rencontrent plusieurs fois par jour la mère ou une nourrice durant au moins 12 semaines. L'engraissement se fait au pré. L'abattage se fait au pré, par tir dans la tête, et ils sont saignés et transportés dans un caisson mobile. Le projet est subventionné dans le cadre du programme fédéral 'Agriculture biologique et autres formes d'agriculture durable'.
- ✓ Le groupement de paysans « **Hamfelder Hof** »¹¹⁹ dans le Schleswig Holstein regroupe une quarantaine d'exploitations petites et moyennes ayant un maximum de 160 vaches laitières, et dispose de sa propre laiterie Bioland. La laiterie est la clé du développement des fermes selon l'agriculture écologique et les valeurs des membres du groupement. Celui-ci a des objectifs ambitieux pour la biodiversité et vise l'élevage de tous les veaux avec la mère. Pour assurer l'avenir des familles le prix du lait a déjà été augmenté de 20 cts.



- ✓ **Glaces Rachelli** : Leader en desserts biologiques et glaces biologiques et biodynamiques, Rachelli utilise du lait « Zeit zu zweit – für Kuh und Kalb », diffusé dans les magasins bio en Allemagne.

¹¹⁷ <https://deokomelkburen.de/>

¹¹⁸ <https://bruderkalb.wordpress.com/>

¹¹⁹ <https://hamfelderhof.de/>

- ✓ **Luisenhof Milchmanufaktur** : parmi les divers produits il y a du lait issu d'élevage de veaux restant avec la vache et, semble-t-il, surtout avec des nourrices.
- ✓ **Hofgut Eichigt** : certifié selon IG Kalb und Kuh : tous les veaux sont élevés par des nourrices. Vente dans des magasins bio.
- ✓ **Terra Naturkost** : c'est un grossiste bio. Le lait bio Kuh & Kalb vient d'élevages où les veaux sont élevés avec vaches ou nourrices.
- ✓ **Alnatura**, un grand producteur bio allemand pour les circuits longs à des prix nettement plus bas que les produits français, commercialise du lait frais « Kuh & Kalb » au prix de 1,89€/L (pasteurisé, se conserve plus longtemps). *« Avec l'achat de ce lait vous soutenez la conversion à l'élevage des veaux avec la mère ... [ce lait] provient de fermes Bioland en Allemagne du Nord qui se sont fixées comme objectif de mettre en œuvre de nouveaux standards dans le domaine de l'élevage. »* Ce produit participe aussi à l'initiative 'des prix justes pour nos paysans laitiers'. Une deuxième référence « Kuh & Kalb » de lait frais en bouteille consignée affiche aussi la mention 'lait de foin' ; le prix est de 1,99 €/L. Alnatura dit s'engager pour des prix justes avec l'initiative « Des prix justes pour plus de bien-être des animaux » communiqué par un coin rouge sur le paquet.
- ✓ **WIR. Bodensee-Weiderind**¹²⁰ : des producteurs laitiers Demeter et des fermes qui engraisent au pâturage coopèrent pour que les veaux laitiers puissent d'abord têter dans un troupeau de vaches pendant près d'une demi-année et ensuite grandir dans leur région, au pré, et être abattus dans le voisinage à l'âge de 24 à 30 mois. « Bruder-Tierwohl » (bien-être des animaux-frères, une approche connue pour les frères des poules pondeuses) signifie que les veaux mâles ont aussi cette chance de rester d'abord avec les mères et ensuite d'être engraisés dans la région. Il y a aussi un objectif de durabilité avec le principe « feed no food », donc ces jeunes bovins des prés mangent surtout de l'herbe. La sélection des fermes Demeter va vers les races mixtes, et en partie des croisés Limousines ou Hereford. Les veaux mâles et femelles peuvent boire environ 4 mois chez la mère ou une nourrice. La démarche est subventionnée par le Baden-Württemberg (« Bio-Muster-Region Bodensee ») (région exemplaire bio du Lac de Constance). Le grand objectif est de maîtriser toute la chaîne en donnant la meilleure vie aux animaux : naissance et engraissement au pâturage, abattage et transformation, le tout dans la région. Les éleveurs peuvent l'influencer pour que cela se déroule au mieux. Il y a un grossiste. Lorsqu'on produit 1 L de lait, il se produit aussi 25 g de viande (veaux et vaches) ; ils veulent développer la prise de conscience de ce fait et inciter à consommer la viande issue de cette production à l'herbe, et pas seulement le délicieux fromage. Aussi ont-ils un grand nombre de cochons qui consomment le petit lait, ce qui serait le meilleur usage à en faire. Selon la communication de ce groupement, si les terres arables étaient partagées de manière équitable, chaque humain aurait pour se nourrir 2 000 m², mais en plus chacun aurait 4 500m² de pâturage¹²¹ ; voilà un grand plaidoyer pour l'élevage bovin !

Citons, pour terminer, **l'exemple de la ferme de Benoît Biteau**¹²², député écologiste. Selon lui, ce n'est « pas déconnant » au niveau économique de laisser les veaux (et les chevreaux) avec leur mère jusqu'au sevrage. En effet, l'économie en termes de travail est énorme, et l'économie en investissement (louves...) et en dépenses (aliment lacté) considérable. En monotraite, il prélève le lait qui reste, et il transforme tout, ce qui, selon lui, génère un chiffre d'affaires de 10€ par litre de lait. Aussi, il offre une retraite à ses reproducteurs. Le tout dans des espaces généreux de nature préservée grâce à du pâturage extensif. On est dans l'utopie réaliste et réelle. Il est surprenant de voir que chez lui le maintien des veaux avec leur mère ne semble pas être particulièrement mis en avant. C'est pourtant essentiel pour montrer un avenir pour l'élevage.

¹²⁰ <https://www.wir-bodensee.bio/produkte/weiderind/>

¹²¹ <https://www.youtube.com/watch?v=T83ZXdWDeXw>

¹²² <https://www.val-de-seudre-identi-terre.com/>

6.5. Une synthèse par des chercheurs INRAE : valoriser les veaux laitiers

Veissier, Schenkenfelder et Pomiès (2023)¹²³ publient leur opinion **qu'une meilleure valorisation des veaux laitiers mâles pourrait conduire à ce qu'ils soient mieux soignés et mieux traités** dès la naissance. Ils partent du constat que la mortalité des veaux laitiers mâles est nettement plus élevée que celle des femelles, et elle est plus élevée que la mortalité des mâles de race à viande. Ceci est en lien avec leur faible valeur. Ensuite un meilleur prix de vente à l'abattage pourrait financer l'amélioration des conditions d'élevage. Les solutions suivantes pourraient être combinées :

- La première solution préconisée est l'allongement de la lactation pour qu'il y ait moins de ces veaux, ce qui ferait augmenter leur valeur. Cela semble jouable, réaliste, bénéfique, acceptable. Ici il est question de rallonger l'intervalle entre les vêlages à 15-17 mois.
- La deuxième est une labellisation pour que le prix du lait couvre les frais liés au bien-être des veaux.
- La troisième consiste à utiliser de la semence sexée pour obtenir les femelles de renouvellement, et des croisements avec des races à viande pour les autres, ceci pour donner de la valeur aux veaux, mais s'il y en a trop ils risquent de concurrencer la viande de race allaitante.
- La quatrième consiste à abattre les veaux plus jeunes, p ex à 13-16 semaines (au lieu de 26 à 35 semaines), ce qui d'une part retire de la viande en trop du marché, et d'autre part faciliterait le maintien des veaux mâles à la ferme laitière. Il s'agirait de raccourcir la vie du veau en échange d'une meilleure vie.
- La cinquième est l'introduction de races mixtes lait-viande, ce qui résoudrait le problème de veaux de faible valeur.
- La sixième est la réduction de la consommation de produits animaux, ce qui réduit le nombre d'animaux exposé à de mauvaises conditions de vie et rend disponible des parts de budget du consommateur pour acheter des produits 'bien-être' plus chers.

Les auteurs sont convaincus que les filières devraient discuter ces options et travailler ensemble et avec la société afin de trouver des solutions pour donner une bonne vie à tous les veaux mâles tout en leur donnant une valeur économique appropriée.

Tout est dit - ou presque ; on peut compléter que la meilleure des vies envisageables pour le veau consisterait à lui permettre de rester avec sa mère au pré...

En effet, idéalement, la labellisation devrait couvrir le maintien du veau avec sa mère. Si certains veaux laitiers pourraient être abattus plus jeunes, d'autres pourraient idéalement être engraisés avec deux voire trois saisons de pâturage.

Il faut donc que les filières lait et viande mettent ces solutions ensemble en place, sans oublier que cela doit être relié à un redéploiement sur le pâturage et aussi à une baisse volontariste des cheptels, ce qui est le point douloureux et souvent tabouisé, mais néanmoins incontournable.

¹²³ Opinion paper : Increasing the economic value of male calves from dairy herds to avoid poor animal welfare

7. Conclusions : faire campagne pour les veaux laitiers ?

L'ensemble des informations et réflexions rassemblées jusqu'ici nourrit l'espoir de fonder une campagne pour la protection et le bien-être des veaux laitiers et de leurs mères.

Pour ce qui concerne le présent travail, **les conclusions en vue d'une campagne pour les veaux laitiers sont les suivantes :**

Les veaux laitiers sont un enjeu central pour l'avenir de l'élevage bovin. Cela concerne l'équilibre entre productions de lait et de viande, la concurrence entre filière allaitante et filière lait, le nombre de bovins et leur impact environnemental, le choix à faire entre intensification et extensification de l'élevage, la compétition feed-food, l'avenir des prairies, de la biodiversité et des paysages, ainsi que l'ensemble du système alimentaire et de ses impacts sur la santé humaine et l'environnement, la relation homme-animal, les revenus agricoles, et au final le dépassement ou le respect des limites planétaires. Le bien-être – ou mieux : 'le point de vue' - des animaux concernés est un enjeu central et prioritaire.

Le vivant sensible est plus important que la carcasse.

Il y a de bonnes raisons pour penser qu'il est plus abordable et plus réaliste d'atteindre un très haut niveau de bien-être animal, et notamment de respecter les liens naturels entre congénères, en élevant des bovins qu'avec des porcs ou des volailles.

Les **porcs** ont des besoins comportementaux qui sont compliqués à satisfaire, et la forte prolificité des truies est une impasse éthique (sans même parler des perversités techniques). L'élevage de très haut niveau de porcs en plein air est possible et souhaitable, mais incompatible avec une production de masse.

Quant aux **volailles**, ils souffrent de l'hyperproductivité et des fortes densités. Aussi, les poussins ne connaissent jamais de congénère adulte, vu l'extrême industrialisation de leur reproduction, et on ne voit pas comment revenir à quelque chose de plus naturel. Bref, la part très élevée de la viande de porc et la part croissante de la viande de volailles dans l'alimentation humaine sont indéfendables, tant du point de vue environnemental que du point de vue éthique pour ce qui concerne le bien-être des animaux. De ces deux points de vue les filières bovines ont un potentiel prometteur.

Encore faut-il accepter le « MOINS et MIEUX » :

La filière lait et les fermes laitières doivent assumer l'entière responsabilité pour le sort des veaux laitiers qu'elles font naître, et ceci de la naissance jusqu'à la mort de ces veaux.

Une campagne pour les veaux laitiers devrait cibler une mise en cohérence globale :

- **un objectif général de « MOINS et MIEUX » pour l'élevage (lait et viande)**, au vu des impacts et des externalités générés, pour construire un système alimentaire sain et durable
- **un retour au pâturage** pour toutes les catégories de ruminants, avec une attention particulière pour la **biodiversité**
- **une amélioration de leur bien-être pour toutes les catégories d'animaux et plus particulièrement pour les veaux laitiers** qui sont au cœur de la présente enquête.

L'amélioration du bien-être des veaux doit se concrétiser sur deux axes.

- D'une part elle doit se faire **au sein même du système laitier actuel**, avec des améliorations sensibles et rapides en termes de **logement** et d'**alimentation**, comme cela est décrit dans le texte (sous 5.). De telles améliorations ont fait l'objet de discussions entre les ONG welfaristes et la filière, avec toutefois des ambitions limitées et sans doute un échec. Au vu du rapport de l'EFSA et de la révision de la législation européenne qui est en attente, on peut s'attendre à des évolutions dans ce sens, que les filières tenteront de freiner et en tout cas de se faire monnayer.¹²⁴ Toutefois, CEJA (European Council of Young Farmers) est prêt à voir dans le bien-être animal une opportunité, et met en avant l'importance de l'apprentissage du bien-être ; c'est une promesse précieuse pour l'avenir.

➔ Il est fondamental d'**abandonner toute contrainte et/ou incitation qui favorise la couleur claire et anémiée de la viande de veau** (voir 3.3).

- D'autre part, et en parallèle, il s'agit d'exprimer en tant que **demande sociétale forte**, scientifiquement fondée et moralement contraignante, qu'il est **indispensable de construire un autre système de production laitière qui ne repose plus sur la séparation du veau de sa mère et sur le déni du lien maternel. La séparation est une privation grave affectant la vache et le veau. L'élevage des veaux femelles et mâles par leur mère** doit faire l'objet de **recherches soutenues** et de **financements efficaces**. La nature des bovins est faite pour vivre dans un troupeau stable.

N'ayons pas peur de dire la vérité et de montrer les innovations qui permettent de réhumaniser l'élevage tout en l'intégrant harmonieusement dans les écosystèmes et les limites planétaires.

Cinq démarches doivent être soutenues en particulier :

- **Le maintien des veaux laitiers à leur ferme de naissance** en tant qu'avancée essentielle dans la bonne direction. Cela répond à un certain nombre de problèmes, entre autre les abominables transports longs des veaux, et conditionne et facilite les progrès à plus longs termes, quitte à développer des partenariats entre fermes du territoire et voisines. L'abandon des regroupements de veaux d'origines différentes et la suppression du stress du transport permet d'économiser beaucoup d'antibiotiques et de réduire les antibiorésistances.
- **Le maintien des veaux, mâles et femelles, auprès de leur mère**, en tant qu'objectif d'excellence, et condition d'une production laitière éthique.
- **L'engraissement des veaux laitiers de non-renouvellement en système herbager avec deux ou trois saisons de pâturage**, ce qui est d'autant plus pertinent que la France et l'Europe semblent en demande de viande rouge et que la consommation de veau de boucherie diminue. Ainsi le poids par animal augmente fortement ; tant mieux si leur nombre baisse.
- **L'allongement des lactations des vaches** en tant qu'objet de recherches et de promotions efficaces, car cela peut répondre à de nombreux problèmes, dont celui de faciliter le travail de l'éleveur grâce à moins de vêlages. Et c'est la meilleure façon de baisser le nombre d'animaux improductifs (au nom du climat...). Moins de veaux fera monter leur valeur.
- **Une baisse de la consommation de protéines animales qui s'équilibre entre produits laitiers et viande de telle manière que tous les animaux pâturent plusieurs saisons.**

¹²⁴ Ceci au vu de leurs réponses à la consultation de la Commission européennes sur l'initiative de révision des réglementations de protection des animaux en juillet 2025. https://ec.europa.eu/info/law/better-regulation/have-your-say/initiatives/14671-Bien-etre-de-certains-animaux-delevage-modernisation-de-la-legislation-de-lUE_fr

Une large prise de conscience de tous ces enjeux et des solutions potentielles est essentielle pour construire des outils pertinents et efficaces assurant la **viabilité économique** d'un modèle de production qui tienne compte et qui **respecte le lien maternel des mammifères et leur santé** dans une application sincère et non hypocrite des **principes « One health » et « One welfare »**.

Le soutien doit apporter

- **en priorité des aides pour réussir la mise en œuvre dans les fermes, tant par des pionniers que par des démarches collectives volontaires**
- **l'adaptation du cadre réglementaire qui doit ne pas faire obstacle à de telles démarches mais favoriser le soutien à leur apporter**
- **des aides pour la recherche**

Un rôle important revient à la **co-construction localisée**¹²⁵, **au sein des territoires**, des changements organisationnels permettant la prise en compte de la santé et du bien-être des animaux tout au long de leur vie. De telles opportunités sont offertes avec les actions des collectivités et des Agences de l'Eau en faveur des prairies ; il serait temps que ces acteurs se sentent concernés par les questions d'éthique envers les animaux et de cohérence environnementale, et qu'ils intègrent le bien-être animal dans leurs programmes.

Plus largement, nos systèmes alimentaires devraient faire l'objet d'un **débat démocratique**, y compris sur la place des produits animaux dans notre alimentation¹²⁶.

La PAC, les aides d'Etat, les aides à la recherche, les démarches privées... offrent de très nombreuses pistes de financement pour soutenir ces objectifs. La conditionnalité, les écorégimes, un reciblage intelligent des aides couplées, des soutiens régionaux avec des critères de sélection basés sur le bien-être des animaux, des projets du territoire durables et éthiques, l'intégration générale du bien-être animal dans les stratégies de protection de l'eau des Agences de l'Eau et les stratégies concernant l'énergie de l'ADEME, des labellisations cohérentes et holistiques...

Tout l'enjeu sera de flécher les budgets de manière suffisamment ambitieuse afin d'assurer une transition durable, cohérente, holistique, et de non-regret, c'est-à-dire de flécher des budgets en tension vers des changements de rupture et d'espoir au lieu de les laisser happer par le business as usual, donc des dépenses in fine à regrets.

Pour assurer la qualité du débat sociétal et politique il faut **des études prospectives et des études d'impact**, dont celles à réaliser par l'Europe, avec une vision là aussi cohérente et holistique, prenant en compte des changements de système en profondeur avec l'ensemble des impacts environnementaux, de bien-être et socio-économiques d'un retour à l'herbe des veaux et de tous les bovins femelles et mâles.

¹²⁵ Christian Ducrot et al : Améliorer conjointement la santé et le bien-être des animaux dans la transition des systèmes d'élevage vers la durabilité. INRAE Prod. Anim. 2024, 37(3), 8149

¹²⁶ idem